00101499

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

LE

CAVALIER FORTUNE

PAR

PAUL FÉVAL

101499 ac

II

LE DUC DE RICHELIEU

00-L-21

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

Tous droits réservés

God
Fr 843.8
Fév/ cav
101499

AVANT-PROPOS

Un temps considérable s'est écoulé depuis la publication du premier volume de cet Ouvrage. Le retard est venu des embarras, de l'agonie du journal l'*Époque*, dirigé successivement par MM. Clément Duvernois et Frédéric Terme.

Un procès est pendant devant les tribunaux au sujet des torts matériels subis par moi dans cette déplorable affaire.

Je veux du moins rappeler en peu de mots, à mes lecteurs, les événements contenus dans la première partie, intitulée : *Chizäc-le-Riche*.

Le cavalier Fortune, beau garçon qui avait le diable dans sa poche, est chargé d'apporter de Madrid à Paris les traités espagnols relatifs à la conspiration de Cellamare. Après avoir vaincu en route son compétiteur La Pistole et fait la conquête de la belle Thérèse Badin, qui lui compte, au nom de la duchesse du Maine, 1,500 pistoles pour prix de son voyage, il se trouve tout à coup

en butte à une curiosité inexplicable de la part des badauds. Il reçoit presque en même temps un bouquet d'amour et un coup de couteau, par suite d'un seul et même motif : sa ressemblance avec M. le duc de Richelieu.

Soigné par la petite Muguette, son amie d'enfance, il se trouve en présence de la fille de sa bienfaitrice, M^lle^ Aldée de Bourbon, dernier rejeton d'une branche déchue de la maison royale, et, confiant en son étoile, il va au tripot de la rue Quincampoix chercher une dot de cent mille écus pour la jeune princesse.

Le cavalier Fortune ne doute jamais de rien.

Au lieu de gagner la dot, il perd ses quinze cents pistoles, s'endort dans un trou, s'éveille près d'un cadavre, et est accusé du meurtre de Badin, père de la belle Thérèse.

Puis c'est un tohu-bohu d'aventures dans les prisons du Grand-Châtelet, où il fait la connaissance du chevalier de Courtenay, autrement dit le Petit-Bourbon, plus noble encore que la princesse Aldée et amoureux fou de cette dernière.

C'est enfin l'évasion nocturne par un boyau communiquant au caveau des morts.

De tout cela, se dégage un drame étrange, noué entre un traitant vingt fois millionnaire, Chizac, l'agent de police Bertrand et Thérèse Badin d'une part ; de l'autre, entre Courtenay, Aldée et le duc de Richelieu : Fortune, restant au centre de ces deux actions et leur servant de lien commun.

La seconde partie, intitulée le *Duc de Richelieu*, est le développement de ce drame, et dénouera la lutte engagée entre les deux sosies : le cavalier Fortune et le futur maréchal de France.

A la fin du dernier chapitre du premier volume on voyait Fortune s'introduire dans la cellule de La Pistole au Châtelet, et soulever les dalles qui recouvraient le chemin souterrain creusé par le chevalier de Courtenay.

Fortune s'engageait dans le boyau et arrivait jusque sous la salle des Pas-Perdus, où il pouvait entendre les plaideurs causer de son arrestation et pronostiquer pour lui la potence.

Cela dit, je donne à mes lecteurs amis, qui l'ont si souvent réclamé, la suite du récit, en déplorant un retard, funeste surtout à mes propos intérêts.

LE CAVALIER FORTUNE

DEUXIÈME PARTIE

LE DUC DE RICHELIEU

I

OU FORTUNE RENCONTRE LE CADAVRE DE MAITRE BERTRAND L'INSPECTEUR

Fortune savait désormais où il était. Son pauvre ami, le chevalier de Courtenay, dont il regrettait amèrement l'absence, lui avait dit la vérité de point en point.

Une simple pierre le séparait de ceux qu'il entendait.

Il ne s'agissait que d'attendre la nuit pour soulever la dalle à la force des reins, et il allait se trouver dans la galerie de l'Est, déserte et libre.

— La mule du pape ! pensait-il, si j'avais mon petit

Bourbon, à la place de cette poule mouillée de La Pistole, ce serait une joyeuse aventure ! Mais qu'ai-je fait à cet idiot de bailli pour qu'il ait si bonne envie de me voir pendre ? J'ai bien des choses à demander à mon étoile ; mais si elle me faisait cette galanterie d'amener une rencontre entre moi et ce Loiseau au fond d'un chemin creux, elle aurait, du haut des cieux, le spectacle d'une jolie volée de bois vert !

Il revint sur ses pas à reculons, rentra dans la cellule de La Pistole et replaça les quatre carreaux avec un soin minutieux.

La Pistole ne l'interrogea même pas sur le résultat de son exploration ; il lui dit seulement :

— A l'heure où nous sommes, ma femme fait la coquette avec les muguets de l'Arsenal. Avant de subir le dernier supplice, je dénoncerai la conspiration espagnole pour que ma femme soit écartelée. Et qui sait si elle ne se moque pas de moi juste au moment où je parle, racontant à ses amoureux le détestable tour qu'elle m'a joué !

Fortune vint se planter devant lui, les bras croisés.

— Corbac ! dit-il, si tu parlais seulement d'une belle fille comme la Badin, ou d'une agréable personne comme la sœur d'Apollon, je comprendrais ta folie ; mais dans la grande bouche de ta Zerline, il manque deux ou trois dents pour le moins !

— Il ne lui en coûterait que trois louis pour les faire remettre, repartit aigrement La Pistole.

— Elle a le nez long et crochu, poursuivit Fortune.

— La voudriez-vous camuse, dites donc !

— Elle a les yeux de travers...

— C'est vous qui avez la berlue ! interrompit le petit comédien au comble de la fureur. Ah ! la coquine ! la coquine ! elle n'est que trop jolie ! Si vous dites un mot de plus, j'appelle un gardien et je découvre vos criminels projets !

— Allons, allons, dit Fortune effrayé, elle est mignonne comme un cœur ! Et de quoi diable vais-je me mêler, moi ? Je te laisse à tes réflexions, mon camarade ; je reviendrai à l'heure du dîner.

Les poignards des deux altesses royales firent leur office d'échelons, et Fortune regagna son gîte.

Ce fut une longue journée ; l'impatience de notre cavalier faisait durer les heures, et il n'était pas sans inquiétude au sujet de son voisin, qu'il entendait maintenant marcher à grands pas de l'autre côté de la cloison.

La fièvre avait succédé à l'abattement chez le pauvre La Pistole ; on l'entendait bavarder tout seul avec une étrange volubilité.

Il parlait tout à la fois de sa femme, de son voyage d'Espagne, de la conspiration, de son argent et de son chien.

Son idée fixe était maintenant d'être libre pour aller mettre le feu à l'Arsenal et incendier ainsi la coquine.

Quand maître Lombat, le guichetier, vint faire sa visite du soir, Fortune se sentit trembler. La voix de La Pistole lui donnait la chair de poule.

La Pistole, en effet, divaguait tant qu'il pouvait. Il avait pris à tâche de séduire le guichetier ; il lui faisait les propositions les plus généreuses, disant qu'il était le cousin et l'unique héritier de Chizac-le-Riche, et qu'il donnerait son pesant d'or à l'homme qui le mettrait à

même de surprendre le galant rendez-vous de sa femme avec un grand seigneur.

Un grand seigneur assez lâche pour l'avoir fait charger de chaînes, afin de n'être point gêné par la jalousie d'un époux !

Maître Lombat était un peu de l'avis de Fortune, car il dit paisiblement :

— La, la, bonhomme, la Zerline est une gaillarde, je ne prétends point le contraire, mais pour être gibier de grand seigneur, à d'autres ! nous vous enverrons le docteur demain matin pour qu'il vous saigne jusqu'à l'eau rousse.

— Je sais des secrets ! s'écria La Pistole, je sais des mystères ! la vie de M. le régent dépend de moi !

Fortune se collait tout haletant à la cloison, mais le brave guichetier coupa la harangue de La Pistole en refermant la porte brusquement.

Ce fut les deux poings sur les côtes et riant de tout son cœur que notre cavalier écouta le restant de la litanie hurlée par le petit comédien :

— Vous êtes un misérable ! criait celui-ci, vous êtes vendu à la coquine ! Je vous dénoncerai, je vous ferai perdre votre place et renfermer dans un cachot souterrain pour le restant de vos jours ! Ah ! comme M. le régent est mal servi ! c'est la scélérate qui gouverne la France !

Maître Lombat entrait en ce moment dans la cellule de Fortune.

— Ça se pourrait bien, dit-il, que ce petit chrétien vous empêche de dormir cette nuit. Si vous aviez eu de l'argent, je vous aurais changé de cellule.

— On fera sauter une mine sous le Palais-Royal! criait en ce moment La Pistole. J'ai vu les barils de poudre!

— Il est enragé! fit maître Lombat en jetant un pain noir sur le lit.

La Pistole dont la voix s'enrouait clama encore :

— On mettra du poison dans les dragées du roi!

— Bien, bien, dit maître Lombat, s'il ne s'est effondré le crâne contre les madriers avant demain matin, le docteur lui donnera un remède.

Il sortit.

Fortune entendit La Pistole qui se laissa choir épuisé sur le carreau.

Le bon cavalier écouta le bruit des pas du guichetier qui allaient se perdant au loin.

— Corbac! pensa-t-il, la poitrine dégagée d'un poids de cent livres, si désormais La Pistole fait le méchant, il ne s'agira plus que de lui emplir la bouche avec de la paille!

Il se garda bien d'entamer la conversation à travers les madriers; le silence est le meilleur de tous les calmants. Mais comme la soirée n'était pas encore assez avancée et qu'il fallait tuer le temps, Fortune entonna une chanson à boire qui avait beaucoup de couplets.

Au dixième couplet ou au vingtième, la voix de La Pistole l'interrompit :

— Cavalier, disait le petit homme, je vous demande pardon de vous avoir parlé avec mauvaise humeur. Si vous voulez venir me visiter, vous mangerez mon souper et nous causerons un peu de ma femme.

Fortune demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ton souper?

La Pistole découvrit l'assiette et répliqua :

— C'est une bonne part d'oie qui embaume.

— La peste! gronda Fortune, se peut-il qu'il y ait tant d'oies à Paris! As-tu du vin?

— Une bonne et large bouteille.

Fortune planta les deux couteaux dans le bois.

— Ce n'est ni pour la volaille ni pour la boisson, dit-il, mais il est d'un bon cœur de consoler un camarade.

Quand ses deux pieds touchèrent le carreau du cabanon de La Pistole, Fortune vit le petit homme sur son billot assis bien tranquillement et tournant ses pouces d'un air réfléchi.

— Vas-tu dîner avec moi? demanda notre cavalier.

— Je boirai un verre de vin, répondit La Pistole, mais je voudrais savoir une chose : c'était pour me guérir de ma jalousie, n'est-ce pas, que vous avez fait ce portrait si laid de Zerline, ma femme?

— De par tous les diables... commença Fortune.

Mais il s'arrêta et reprit :

— Oui, mon compagnon, c'était pour te guérir de ta jalousie. Ta femme est une personne accorte et qui vaut son prix.

La Pistole lui tendit les deux mains.

— Je veux bien m'échapper avec vous, dit-il, ce qui se passe entre moi et M^me^ La Pistole est peut-être le résultat d'un malentendu; j'ai pu avoir des torts. Vous avez la langue dorée quand vous voulez; s'il vous plaisait d'opérer entre nous deux une réconciliation honorable...

— Cela me plaît, mon camarade, interrompit Fortune.

Voyons, mange un morceau, tu n'es pas encore blasé sur l'oie, toi, et tu la trouveras par délices !

— Ma foi, dit La Pistole qui rapprocha son escabelle d'un air tout guilleret, il me semble que l'appétit me revient du moment que vous vous occupez de mes affaires. Mangeons à la gamelle comme de vieux amis et buvons dans le même verre. Il est certain que j'ai été quelquefois bien morose et bien dur avec ma pauvre Zerline. Si vous saviez quel caractère enchanteur elle avait avant d'être ma femme !

— Avant... grommela Fortune.

— Oh ! et après aussi ! poursuivit La Pistole attendri, nous autres hommes nous sommes des despotes; les femmes ne savent pas comment nous prendre. Nous leur disons : soyez belles, et nous ajoutons : ne soyez pas aimées. C'est absurde !

— Tu parles comme un livre, dit Fortune.

— J'ai bien réfléchi à tout cela, reprit l'ancien arlequin, il y a en moi un grand fonds de philosophie.

Fortune approuva du bonnet. La Pistole poursuivit rongeant un os avec un évident plaisir :

— Qu'est ce que c'est que la coquetterie? c'est une chose qui nous fait damner et que nous adorons. Le jour où l'on cesse de faire la cour à nos femmes nous ne voulons plus d'elles. Et, vrai Dieu ! le monde est bien mal mené, cavalier, n'est-ce pas? nous sommes tout à droite ou tout à gauche, jamais dans le milieu ! Moi, qui suis à mon sens le plus sage des hommes, à l'instant même où je n'ai plus l'idée de poignarder ma femme, je pense à me prosterner à ses pieds pour l'adorer comme une idole... à quoi songez-vous, cavalier?

— A ta sagesse, mon garçon, répliqua Fortune.

— Raillez-vous ?

— Non pas !... écoute l'heure.

— L'horloge sonna onze coups.

— Achevons la bouteille ! s'écria Fortune en se levant, et si tu veux vraiment être mon compagnon d'aventure, retrousse tes manches, nous allons entrer en besogne.

La Pistole retroussa ses manches. Il faisait en vérité plaisir à voir.

— Nous ne sommes pas très-loin de l'Arsenal, dit-il, ce sera l'affaire d'un quart d'heure quand nous aurons seulement mis le pied dehors. Vive Dieu ! si quelqu'un nous barre la route, je me charge de lui marcher sur le ventre !

Fortune enlevait déjà les carreaux; il avait passé les deux petits poignards à sa ceinture.

— Suis-moi de près, dit-il en descendant au fond du trou, et colle-toi toujours à la paroi de droite, car sur la gauche on peut tomber dans la cave.

— Et c'est profond, la cave ? demanda La Pistole qui eut un petit frisson.

Fortune répondit :

— Je n'y ai pas été voir.

Puis on fit silence. Notre cavalier rampait le plus vite qu'il pouvait, et La Pistole le suivait faisant déjà peut-être des réflexions qui n'échauffaient point son enthousiasme.

Ce n'était plus comme dans la matinée : on n'entendait ni pas ni voix dans la galerie de l'Est qui était complétement muette.

— Le chevalier était bien informé, se dit Fortune qui

commença incontinent à desceller la dalle en dessous à l'aide d'un poignard.

La Pistole grelottait; il balbutia :

— J'aimerais mieux travailler qu'attendre. On est ici comme dans une tombe.

— Tu n'attendras pas longtemps, lui dit Fortune, la dalle remue.

— De ce côté-là, pensa tout haut La Pistole, c'est vous qui recevriez un mauvais coup s'il y avait quelqu'un à nous attendre, mais si on venait par derrière...

— Ah! dit Fortune, tu serais le plus exposé, mais on ne viendra pas.

— Savoir! gronda La Pistole. Si vous connaissiez ma diablesse de femme!

— Bon! s'écria Fortune, ce n'est donc plus un ange?

La Pistole ne répondit point, mais il poussait des soupirs de bœuf. Fortune, en ce moment, s'arc-bouta des pieds et des mains et ses épaules robustes soulevèrent la dalle qui bascula sans lui faire aucun mal.

D'un bond il fut dans la galerie.

La Pistole hésitait à le suivre. Quand il vit cependant qu'aucun cliquetis d'armes blanches ni aucune détonation d'armes à feu ne se faisait entendre, il sortit à moitié du trou comme une tortue qui met prudemment sa tête hors de son écaille.

La galerie n'était pas éclairée, mais ses quatre hautes fenêtres ogives qui donnaient sur la tête du pont et le lieu où est maintenant la place du Châtelet laissaient passer les rayons de la lune qui traçaient de longues lignes parallèles sur le dallage alternativement noir et blanc.

C'était une solitude complète et rien ne se montrait qui fût de nature à augmenter les inquiétudes inséparables d'une semblable expédition ; néanmoins Fortune fut obligé de tendre les deux mains à son camarade La Pistole dont les dents claquaient et qui disait :

— Si une ronde venait à passer, comment expliquerions-nous notre présence ici?

— Corbac! répliqua Fortune, la conversation ne serait pas longue et l'on ne nous donnerait guère le temps de fournir des explications.

La Pistole en ce moment posait son pied tremblant sur le pavé de la galerie. Sa voix chevrota pendant qu'il demandait :

— Pensez-vous qu'ils nous feraient du mal? et donne-t-on quelquefois la question à cette heure de nuit?... Je vous suivrai partout où vous irez dès que nous serons libres, car c'était une bien folle idée que d'aller vers cette femme, cause de tous mes malheurs, et d'un autre côté je ne puis rejoindre mon chien Faraud, puisqu'il est chez maître Bertrand l'inspecteur de police.

— C'est drôle, pensa Fortune qui arpentait déjà la galerie à petit bruit, cela me fait toujours quelque chose quand on parle de cet original. Est-il chair, est-il poisson, ce Bertrand? C'est lui qui a montré au juge la pointe de mon épée en prouvant qu'elle n'avait jamais servi...

Il allait vers la droite, selon les instructions du chevalier de Courtenay ; La Pistole le suivait à trois ou quatre pas de distance, se faisant petit et jetant à la ronde des regards effarés.

A l'extrémité méridionale de la galerie se trouvait la

porte de la grand'chambre dont le développement était au midi, sur la Seine.

A l'angle sud-est, une autre porte beaucoup plus petite et bas voûtée donnait accès dans un couloir qui rejoignait la tour du coin, sous laquelle était situé le caveau de la Montre.

Fortune s'engagea le premier dans un escalier à vis qui comptait à peine une douzaine de marches. Au bas de cet escalier se trouvait la porte vitrée qui, de l'intérieur du Châtelet, permettait de voir les cadavres exposés.

Le caveau de la Montre était éclairé par une lampe dont les lueurs fumeuses semblaient sombres à côté du clair rayon de lune qui entrait par la meurtrière du bord de l'eau.

Au moment où Fortune allait jeter son regard dans le caveau, il se retourna au bruit que faisait La Pistole en dégringolant derrière lui.

— Que Dieu nous protége! balbutia le malheureux arlequin, mon pied a manqué sur ces marches mouillées... mais qu'avons-nous ici derrière ces vitres?...

Il s'interrompit en un cri étouffé.

— Voyez! fit-il en frissonnant de tout son corps. C'est cet homme... maître Bertrand qui nous guette!

Fortune se retourna aussi vivement que s'il eût senti la pointe d'une rapière dans ses reins.

— Où diable prends-tu maître Bertrand?... commença-t-il.

Mais sa voix s'arrêta dans son gosier, et il balbutia du fond de sa stupéfaction :

— La mule du pape! c'est bien lui, le voilà!

II

OU FORTUNE ENTAME SA PLUS TRISTE AVENTURE

La Pistole s'était assis sur les marches parce que ses pauvres jambes ne pouvaient plus le porter.

Fortune lui-même était singulièrement ému, et son premier mouvement avait été de faire retraite devant le regard fixe que l'inspecteur Bertrand jetait sur lui à travers les carreaux.

Ce singulier personnage était assis ou plutôt demi couché sur une table de marbre qui occupait l'extrémité du caveau la plus voisine de la porte vitrée. Il avait son costume de tous les jours qui semblait seulement un peu

en désordre, et ses cheveux étaient mêlés sur sa tête nue. Une de ses jambes pendait hors de la table; son torse était relevé et s'adossait contre un paquet informe, dont Fortune ne devinait point la nature.

L'inspecteur Bertrand, ainsi accoté, recevait en plein sur son visage la lumière fumeuse et vacillante de la lampe. On aurait juré que ses yeux regardaient et que les muscles de sa figure s'agitaient.

Cela d'autant mieux que le réduit lugubre où il lui plaisait de faire ainsi faction était habité par d'autres hôtes dont l'état et la posture parlaient énergiquement de mort.

Il y avait trois cadavres couchés sur trois tables qui s'alignaient derrière celle où l'inspecteur Bertrand reposait, et le rayon de lune enfilant ces trois tables touchait de sa lumière livide trois têtes de décédés.

La Pistole pensait :

— Comment a-t-elle su que j'allais essayer de sortir d'embarras? Je ne peux pas le deviner, mais la diablesse finira sorcière! elle a mis ce Bertrand en embuscade pour m'arrêter ou me tuer.

Il se leva tout doucement et remonta trois marches.

— Par la morbleu! se disait pendant cela Fortune, je n'ai jamais ouï parler de vivants enfermés dans ce trou... je n'ai pas eu peur, non! mais il m'est venu un petit peu de chair de poule.

— Sang de moi! interrompit-il, le coquin vient de me lancer un regard! il me voit... mais s'il me voit, pourquoi ne bouge-t-il pas?

La Pistole remonta encore trois marches.

— Cavalier, dit-il, si vous m'en croyez, nous allons

regagner nos cellules. Ce Bertrand n'est pas un méchant homme au fond, puisqu'il a caressé mon chien. Si nous nous en allons bien tranquillement, il fera peut-être semblant de ne nous avoir point vus.

Fortune ne répondit pas; ses yeux étaient toujours fixés par une sorte de fascination sur l'agent de police qui ne cessait de le regarder.

— Que je sois pendu, s'écria-t-il à la fin, une bonne fois pour toutes, si je n'en ai pas le cœur net!

Et d'un bond il atteignit le bas des degrés.

— Malheureux! balbutia La Pistole qui d'un mouvement contraire regagna le haut des marches, vous courez à votre perte!

Comme l'escalier tournait, Fortune et La Pistole se trouvaient désormais hors de vue l'un de l'autre.

Aussitôt que l'ancien arlequin cessa d'apercevoir son compagnon, les réflexions les plus sages envahirent son cerveau; il rentra tout doucement dans la galerie de l'Est, où il avait moins peur parce qu'on y voyait plus clair.

— J'ai promis, pensait-il, de suivre mon camarade Fortune, mais non point de partager ses folies. Il a le tempérament téméraire et j'ai idée qu'il finira mal.

Tout en méditant ainsi, il se rapprochait de la dalle soulevée.

— Qui croirait, se dit-il encore, que la méchanceté d'une femme pût aller jusque-là? L'idée d'avoir posté ce Bertrand dans le caveau des morts pour m'inquiéter au passage est véritablement infernale. Elle a de l'esprit comme quatre, c'est certain... et en définitive, l'excès de sa haine prouve jusqu'à quel point j'occupe encore sa pensée. Nous ferons un bon ménage avec le temps.

Il rentra dans le boyau et n'oublia point de se coller à la paroi méridionale pour éviter le trou de la cave.

Quand une fois il fut dans sa cellule, il poussa un grand soupir de soulagement, comme un voyageur qui se retrouve sain et sauf au logis après une dangereuse traversée.

— Quant à gagner le dehors malgré l'inspecteur Bertrand, raisonnait-il en replaçant avec soin les quatre carreaux, il n'y a pas, d'apparence que mon pauvre compagnon le puisse. Il va recevoir peut-être de dangereuses blessures, après quoi on va lui mettre les fers aux pieds et aux mains pour le jeter tout vivant dans quelque oubliette.

— Ma foi, conclut-il en s'étendant sur son grabat avec une sorte de volupté, je lui aurai du moins donné un bon conseil en l'engageant à revenir sur ses pas. S'il se ravise, il sera toujours temps d'enlever les tuiles pour lui faire un passage... Ah! Zerline, méchant démon, lequel aimerais-je le mieux en ce moment de te battre ou de t'embrasser?

Ayant ainsi dévoilé le fond mystérieux de son cœur, ce fantasque La Pistole se répondit à lui-même avec une entière franchise :

— Ce soir, je crois que je t'embrasserais, mais je suis bien sûr que je te battrais demain, scélérate!

Et il s'endormit.

Au premier moment, Fortune, qui ne s'était point aperçu de son absence, avait mis bravement son nez aux vitres du caveau des Montres; le regard de l'inspecteur Bertrand lui sembla devenir plus fixe et plus profond,

mais ce bizarre personnage n'en demeurait pas moins complétement immobile.

Fortune resta un instant assez perplexe, et le cas, on en conviendra, en valait bien la peine.

Mais notre cavalier ne réfléchissait jamais très-longtemps.

— Mon brave, dit-il à l'inspecteur à travers les carreaux, j'ai idée qu'au fond vous êtes un bon vivant, malgré le métier que vous faites, et en définitive, vous avez essayé de me rendre service, là-bas, dans le cellier du pauvre Guillaume Badin. Vous êtes convaincu de mon innocence, j'en suis sûr; si vous voulez bien ne point vous opposer au dessein que j'ai de fuir, je vous engage ma parole que les cent premiers louis qui tomberont dans ma poche seront pour vous, et mon compagnon La Pistole garantira ma promesse.

L'inspecteur Bertrand ne bougea ni ne répondit.

— Hé! La Pistole! cria Fortune, t'engages-tu avec moi pour cent louis?

La Pistole fit comme l'inspecteur Bertrand, et nous savons bien pourquoi.

Fortune, cependant, commençait à entrevoir la vérité. Sans s'arrêter au silence de La Pistole, qui cadrait bien avec le caractère prudent de ce dernier, il mit la main sur le bouton de la porte vitrée en se disant :

— Nous allons voir si le Bertrand bouge, cette fois.

Le Bertrand ne bougea pas, mais la porte ne s'ouvrit point.

Fortune était désormais fixé à peu près et pensait :

— Ce drôle de corps est original après son décès

comme pendant sa vie. Vit-on jamais un mort dans cette gaillarde posture ?

D'un coup de coude bien appliqué, il brisa le carreau le plus voisin de la serrure, et, à l'aide du même moyen, il élargit le trou pour ne se point couper les doigts en travaillant.

Il appelait La Pistole et le rassurait disant :

— Tu peux venir, mon garçon, ce n'est pas ta femme qui a mis l'inspecteur à cette place, et le pauvre diable ne nous empêchera point de passer.

Sa main atteignit la clé et la porte s'ouvrit.

Il alla tout d'un temps à maître Bertrand et lui prit le poignet qu'il trouva inerte.

— Il arrive souvent malheur aux gens de sa sorte, pensa-t-il, et pourtant, selon la renommée, celui-ci était adroit comme un singe. Il ne s'est pas noyé puisque ses vêtements sont intacts : comment donc est-il mort ?

Il appela de nouveau :

— La Pistole ! où donc es-tu ?

Son regard connaisseur parcourut le pourpoint de maître Bertrand au côté gauche duquel il y avait une toute petite piqûre.

— Oh ! oh ! s'écria Fortune, c'est le même coup que Guillaume Badin !

Il écarta vivement le pourpoint, la veste, puis la chemise, et se pencha sur la poitrine de maître Bertrand, qui était percée un peu à droite du cœur.

— La même plaie que Guillaume Badin, dit encore Fortune.

Il resta tout pensif.

— Ah ça ! ah ça ! se dit-il après un moment, pourquoi

la figure bouffie de ce Chizac danse-t-elle devant mes yeux avec son tic et les deux vessies qu'il a sous la paupière? On ne tue pas quand on est si riche... mais il y a aussi l'histoire de La Pistole, arrêté après ce déjeuner chez Chizac... Où diable est-il, cet innocent de La Pistole?

C'était vraiment une bonne âme. Il sortit du caveau, appelant toujours son compagnon à voix basse; il remonta l'escalier tournant et traversa la galerie jusqu'au boyau où il appela encore.

— Allons! se dit-il, les opinions sont libres et je ne peux pas emmener ce nigaud malgré lui. Replaçons toujours la dalle, au cas où il passerait quelque ronde, car je ne suis pas encore dans la rue et Dieu sait le temps que je vais mettre à sortir de ce caveau!

La dalle fut remise en place, après quoi Fortune regagna la Morgue dont il referma la porte intérieure à double tour.

En rentrant il lui sembla que la position du corps de l'inspecteur était tant soit peu changée, mais il attribua ce fait à l'examen qu'il avait opéré lui-même et aussi peut-être à quelque jeu de la lumière. Il s'agissait maintenant de sortir; Fortune ne s'occupa plus autrement de maître Bertrand et donna toute son attention à la fermeture extérieure d'une grande montre qui permettait aux gens du dehors de reconnaître les cadavres exposés.

Ce n'était plus ici comme du côté de l'escalier tournant : la devanture vitrée était défendue du haut en bas par un grillage.

Et au lieu d'être fermée en dedans, la serrure avait sa

clé au dehors à cause du gardien, dont la loge était sous le vestibule.

Fortune vit tout cela d'un coup d'œil et ce fut un peu le supplice de Tantale, car le vestibule, grand ouvert, laissait voir à dix pas la tête du pont où la lune jouait sur les pavés mouillés.

Sans beaucoup d'espoir, notre cavalier éprouva les chassis de la cloison vitrée; il était robuste, mais les solides madriers résistèrent, aussi fermes qu'une muraille.

— Est-ce que maître La Pistole aurait eu raison de rentrer dans son trou? se demanda-t-il avec inquiétude. Être venu jusqu'ici et rester sot devant ces planches ce serait pour en mourir de honte!... Cherchons.

Il tourna le dos au châssis et parcourut le caveau dans le vague espoir de trouver une autre issue.

Tout d'abord il se rendit à la meurtrière par où pénétrait la lumière de la lune.

C'était une fente étroite et longue, destinée à fournir de l'air, dont le lieu avait terriblement besoin.

Fortune essaya d'y passer la tête, mais les pierres trop rapprochées arrêtèrent ses tempes...

De ce côté, la fuite était absolument impossible.

En outre de la meurtrière il n'y avait aucune communication avec le dehors.

Le caveau était de forme ronde, sauf le pan coupé que formait la devanture; il occupait le rez-de-chaussée de la tour du coin, à quelques pieds seulement au-dessous du niveau de la rue. Les murailles en étaient d'une épaisseur considérable dont la meurtrière elle-même donnait l'exacte mesure.

Il y avait tout autour des parois un banc régnant qui supportait des paquets de vêtements et des lambeaux de toute sorte. Au centre, cinq tables de pierre s'alignaient, dont trois étaient présentement occupées, y compris celle où l'inspecteur Bertrand gardait une position si singulière pour un mort.

Maître Bertrand était évidemment le dernier venu. Les deux autres, un homme et une femme, n'avaient déjà plus figure humaine, et quand Fortune les examina de plus près il s'éloigna de leurs tables avec horreur.

Ce mouvement lui fit heurter une corde qui pendait de la voûte et qu'il n'avait point aperçue.

Il leva la tête et vit au-dessus de la lampe, pendue à la voûte, une cloche d'assez forte dimension que la corde était destinée à mettre en branle.

C'était ce qu'on appelait *la cloche de pitié*. Le vieux temps avait ainsi quelques usages cléments que la sécheresse de nos mœurs administratives a tués : la cloche de pitié ou du moins un appareil perfectionné qui la remplace existe encore dans beaucoup de pays allemands et fait partie nécessaire du mobilier de tout caveau où sont déposés des cadavres avant l'inhumation.

Les Allemands avouent que cette cloche ne sert pas une fois sur mille, mais ils la gardent précisément pour cette millième fois.

En France nous avons balayé ces fantaisies, et nos journaux trouvent une source intéressante de faits divers dans l'histoire atroce de ces malheureux qui s'éveillent emprisonnés dans le cercueil et qui meurent une seconde fois enragés après avoir dévoré leur propre chair.

Fortune resta une bonne minute immobile à regarder la cloche. Son imagination travaillait.

— C'est chanceux! se dit-il en secouant la tête, et je n'aime pas beaucoup jouer avec ces choses-là, mais quand on n'a pas le choix... La mule du pape! j'en serai quitte pour faire dire des messes la prochaine fois qu'il me tombera de l'argent.

En à-compte sur les messes ainsi promises, il fit d'abord un grand signe de croix, et, tournant autour des tables, il se rapprocha de feu maître Bertrand, qu'il examina de nouveau.

Le résultat de cet examen ne fut pas satisfaisant.

— Corbac! pensa-t-il, rien à faire de ce côté! On ne me prendra jamais pour ce drôle qui avait en son vivant une physionomie commune et bourgeoise au dernier point. Il vaut mieux jouer le tout pour le tout et me déguiser en spectre des pieds à la tête.

Ce n'était pas là, il faut bien le confesser, une aventure séduisante, et notre cavalier en dépouillant lestement ses habits éprouva plus d'un frisson qui n'était point produit par le froid humide du lieu.

Pour soutenir son courage, il pensait :

— Maintenant que ce pauvre chevalier est à tous les diables, notre belle Aldée n'a plus que moi, et si je fais le dégoûté, ce misérable vampire de Richelieu la croquera comme une alouette!

En fait de guenilles sépulcrales, il y avait un choix énorme. Fortune prit au hasard parmi les lambeaux éparpillés sur les bancs ce qu'il fallait pour sa toilette.

Il n'avait pas seulement à sa disposition les diverses

pièces de son sinistre costume, il avait aussi le modèle à imiter, et au bout d'un quart d'heure, après avoir aplati ses cheveux ramenés en mèches rigides sur ses joues, il put se comparer lui-même sans trop de désavantage au cadavre du sexe masculin qui était étendu sur l'une des tables.

Il prit ce cadavre par les épaules, promettant une messe ou deux de plus pour cette profanation, et le fit glisser en dedans de la table, du côté opposé à la grande montre.

Cette besogne étant achevée, il prit la corde à deux mains et mit en branle la cloche de pitié dont les vibrations tristes emplirent le caveau.

Notre cavalier avait la sueur froide aux tempes et frémissait jusque dans la moelle de ses os. Le rayon de lune qui glissait sur le visage bleui de la femme assassinée lui montra comme un bizarre sourire, et la tête de feu maître Bertrand lui sembla s'éveiller, prête à tourner sur lui ses regards étonnés.

Il attendit la moitié d'une minute.

Un bruit se fit au dehors vers la loge du gardien; des voix s'appelèrent et se répondirent.

Puis une lumière parut à la fenêtre de la loge qui regardait la grande montre.

Fortune s'était accroupi derrière la table du milieu et ne pouvait être vu du dehors.

Il pesa de nouveau sur la corde, et la cloche de pitié tinta pour la seconde fois.

La porte de la loge s'ouvrit. Un homme en camisole de nuit, et coiffé d'un bonnet de coton qu'un ruban violet serrait chaudement sur ses oreilles, sortit avec pré-

caution; il tenait une arquebuse dans sa main droite et une longue épée dans sa main gauche.

Derrière lui venaient deux vieilles femmes dont l'une était armée d'une broche et l'autre d'un coutelas.

Derrière les deux vieilles femmes, un gros valet à cheveux rouges se montra, brandissant un merlin à fendre le bois.

Cette troupe, dont l'apparence ne laissait pas d'être formidable, se rangea en bataille devant la grande montre et sembla attendre un nouvel appel.

— Corbac! pensa Fortune, si c'est comme cela qu'ils viennent au secours des moribonds!... mais le vin est tiré, il faut le boire.

Et pour la troisième fois, caché qu'il était derrière la table, il agita la cloche de pitié.

III

OU FORTUNE, DÉGUISÉ EN NOYÉ, SE PRÉSENTE CHEZ UNE BELLE DAME

L'armée, qui se rangeait en bataille sous le vestibule, était ainsi composée : maître Magloire Séverin, gardien juré et greffier des écritures de la Morgue; Françoise Jodelet, sa femme légitime; Anne-Gertrude Séverin, sa sœur ainée, et Denis Museau, son valet.

Anne-Gertrude Séverin, qui était demoiselle à plus de cinquante ans qu'elle avait, s'était réveillée en sursaut au premier son de cloche; elle avait appelé Magloire Séverin, son frère, qui avait secoué Françoise Jodelet, la-

quelle gardait toujours dans la ruelle de son lit une gaule pour mettre un terme, vers quatre heures du matin, au sommeil de Denis Museau, le domestique.

Denis Museau avait allumé la chandelle.

Et la chandelle allumée avait éclairé quatre faces bouleversées et si blêmes qu'elles s'étaient fait peur les unes aux autres.

Depuis vingt-neuf ans que Magloire Séverin occupait, par héritage de son père, le poste de gardien de la Morgue, il n'avait jamais entendu tinter la cloche de pitié.

Et jamais son père, bavard émérite et grand conteur d'histoires, n'avait mentionné aucun fait de ce genre.

Comme Anne-Gertrude Séverin passait pour être un peu folle du chagrin qu'elle gardait de n'avoir point trouvé bague à son doigt dans sa jeunesse, la première idée de la famille réunie en conseil, fut que ladite Anne-Gertrude avait fait un mauvais rêve.

Mais au moment où cette dernière ouvrait sa large bouche ébréchée pour se défendre, la cloche avait tinté une seconde fois.

Il n'y eut pas deux avis parmi ces honnêtes gens : chacun courut aux armes.

Contre qui? La cloche avait été suspendue à la voûte pour appeler de l'aide, mais la peur ne raisonne pas, et la famille Séverin, depuis Magloire, le chef, jusqu'à Denis Museau, le valet, était en proie à une indicible terreur.

Terreur d'autant plus poignante qu'il fallait agir sous peine de perdre une bonne place, bien douce, où l'on était logé, éclairé et chauffé.

L'armée sortit donc en bon ordre avec l'intention d'assommer ou de hacher tout mort qui se permettrait de bouger !

Arrivé sous le vestibule, Magloire dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Je ne vois rien.

Et les autres, plus affirmatifs, répondirent :

— Il n'y a rien !

En effet, derrière la montre, la lampe sépulcrale éclairait l'immobilité la plus complète.

Mais, en ce moment, la cloche de pitié tinta pour la troisième fois.

— J'ai vu remuer la corde ! s'écria Anne-Gertrude, dont les cheveux gris se hérissèrent sur son crâne.

— Il y a quelqu'un derrière la table, ajouta Françoise Jodelet prête à s'évanouir.

Denis Museau dit en frissonnant de tous ses membres :

— Le mort du milieu manque !

Ces derniers mots portèrent au comble l'épouvante de l'armée.

Il n'y avait pas à dire non : le mort du milieu manquait :

— Il faut rentrer et se barricader, conseilla Françoise Jodelet.

Mais Anne-Gertrude, qui était une fille de courage, s'écria :

— Mon frère Magloire, il s'agit de se montrer. Vous avez des ennemis et des gens qui souhaitent votre place ; faites les sommations voulues et procédons par la force.

Magloire n'hésita pas, il était à la hauteur de ses fonctions.

— De par le roi, dit-il à haute et intelligible voix et en faisant sonner la crosse de son arquebuse contre le pavé, il est enjoint au mort du milieu...

Il s'arrêta, soupçonnant vaguement qu'il y avait peut-être quelque ridicule au fond de la situation.

— Eh bien! fit Anne-Gertrune.

— Denis, ordonna le gardien juré, introduisez la clé dans la serrure et que chacun se tienne prêt à faire son devoir.

Ce fut un instant solennel. Denis Museau ouvrit la porte de la montre et ressaisit vivement son merlin. Magloire mit son arquebuse en joue.

Anne-Gertrude qui, comme elle le dit plus tard bien des fois, avait fait le sacrifice de sa vie, saisit sa broche à deux mains et la croisa comme une hallebarde, tandis que Françoise Jodelet, plus timide, se cachait derrière elle avec son inoffensif coutelas.

Rien ne bougea cependant à l'intérieur du caveau.

En ces moments suprêmes, la plus cruelle de toutes les souffrances, c'est l'attente. Le pauvre Magloire soufflait et suait.

Changeant de formule et laissant le roi de côté pour prendre son point d'appui plus haut, il déclama :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! *vade retro Satanas!* où est le mort du milieu?

Pour toute réponse, un silence complet et l'immobilité de la tombe.

Un accès de courage désespéré monta au cerveau de Magloire; il lâcha son arquebuse et mit l'épée à la main en criant :

— Il faut aller au fond de ce noir mystère, et voir ce qu'il y a derrière les tables. Qui m'aime me suive!

Il s'élança en avant, tournant autour de la table qui supportait le corps de maître Bertrand; Denis Museau fit le tour en sens inverse avec son merlin levé. Il ne restait auprès de la porte que les deux femmes.

Mais en ce moment la cloche de pitié se mit à carillonner à pleine volée, et le mort du milieu se leva de son haut, cachant sa figure derrière les grandes mèches de ses cheveux.

Magloire et Denis s'arrêtèrent l'un à droite, l'autre à gauche; les deux femmes tombèrent sur leurs genoux en murmurant des patenôtres.

Le mort du milieu, cependant, doué d'une agilité vraiment surprenante, surtout si l'on considère l'état de décomposition déjà fort avancé où on l'avait laissé la veille, se pendit à la corde, prit du champ et passa par-dessus la table pour aller tomber auprès du seuil qu'il franchit en poussant un cri de victoire.

Anne-Gertrude avoua depuis qu'elle ne s'y connaissait pas, il est vrai, mais que, malgré les lambeaux repoussants dont il était couvert, ce mort du milieu lui avait paru avoir la taille bien prise et la jambe agréablement tournée.

On le vit danser sur les pavés mouillés que brillantaient les rayons de la lune et enfiler le pont au Change, où il se perdit dans les ténèbres comme un vrai fantôme qu'il était.

Magloire Séverin était payé par le roi pour garder les cadavres du caveau de la montre, il ne put moins faire que de s'élancer à la poursuite de ce défunt qui allait

rendre ses écritures impossibles. Toutefois à la tête de sa famille fidèle, il traversa la place du Châtelet, le pont au Change et même une partie de la rue de la Barillerie; mais, comme il n'avait point pris le temps de mettre ses chausses, il dut sonner la retraite dans la crainte de gagner un rhume.

Ils revinrent tous et rentrèrent dans le caveau pour chercher au moins les traces du mystérieux fuyard.

Là, une surprise nouvelle les attendait, deux surprises et même trois en comptant les habits de Fortune qui étaient éparpillés sur le sol.

Il n'y avait plus personne sur la table de pierre où gisait encore tout à l'heure feu l'inspecteur Bertrand.

Et le mort du milieu, qu'on avait vu sauter par dessus la table, était paisiblement étendu sur le carreau, incapable assurément de se livrer à aucune gymnastique.

Le greffier juré et sa famille, après avoir refermé la montre, rentrèrent dans la loge et passèrent le restant de la nuit à chercher en vain le mot de cette lugubre charade.

Pendant cela, notre cavalier Fortune courait les quais sous ses guenilles de spectre et regrettait déjà d'avoir pris tant de peines pour passer sur le ventre de l'armée Séverin. Il se disait : avec de semblables adversaires, je n'avais pas besoin de quitter mes habits, et que faire dans Paris, à cette heure, sans un rouge liard dans ma poche, avec les loques impures qui me couvrent le corps?

Dix minutes auparavant, pour acheter la liberté, il eût consenti à voyager tout nu pendant une semaine,

mais nul d'entre nous n'est parfait, et Fortune se croyait en droit d'adresser les plus vifs reproches à son étoile, qui ne lui avait point conseillé de garder au moins ses chausses et sa chemise.

Son costume de noyé n'était pas cependant d'une entière exactitude, car il avait conservé ses bons souliers neufs qui lui permettaient d'aller grand train sur le pavé. La nuit était claire, mais il n'y avait personne le long des quais, et Fortune comptait sur son fantastique accoutrement pour écarter les passants effrayés.

Il s'arrêta pour la première fois au bout du pont Saint-Michel, après avoir traversé la Cité toute entière; il écouta pour savoir s'il était poursuivi. Derrière lui aucun bruit ne venait, et les alentours étaient si calmes qu'il pouvait entendre le murmure de l'eau coulant sous le pont.

— Vais-je tourner à droite ou à gauche? se demanda-t-il.

A gauche, il y avait un refuge, c'était le logis de Muguette. Si misérable que fut son accoutrement, Fortune était bien sûr de n'être point repoussé chez Muguette.

Et pourtant il ne tourna point à gauche et poursuivit sa course à grands pas dans la direction contraire.

— Corbac! se disait-il en arpentant le quai, je suis le bienfaiteur de cette enfant là, c'est vrai, et je n'ai point à me gêner avec elle; mais, à part mes souliers neufs, je ne suis en vérité point vêtu selon les lois de la décence, et j'emporte avec moi l'odeur de ce caveau. Si je suis destiné à faire un jour ou l'autre cette folie de prendre femme, il y a gros à parier pour Muguette, et je ne veux

point qu'elle me voie jamais autrement que sous un aspect galant et même, s'il se peut, héroïque.

Il dépassa la tête du Pont-Neuf, à l'autre bout duquel une patrouille du guet chevauchait paisiblement en causant amour et politique.

Le guet fait songer aux voleurs. Fortune, nous devons l'avouer à son blâme, eut bien un peu l'idée de faire la chasse aux bourgeois attardés, afin de conquérir au moins un costume.

Mais une pensée plus folle encore avait pris possession de son cerveau; il s'était mis en tête de pénétrer chez Thérèse Badin, dont la demeure était désormais tout proche; il avait même ébauché un plan dont l'extravagante naïveté plaisait à son imagination.

Il comptait frapper bravement à la porte de l'hôtel coquet, acheté par la fille Guillaume Badin, et traiter les valets de Thérèse comme il avait fait pour la famille Séverin.

— J'ai dit à cette belle fille que je l'aimais, pensait-il, et cela devait être vrai quand je le lui ai dit, car j'en ai encore le cœur tout battant; en tout cas, cela ne ressemble point au sentiment délicat que je nourris pour ma petite Muguette... et d'ailleurs, Thérèse est la cause innocente de tout ce qui m'arrive, car si ce vieux Guillaume ne s'était point fait assassiner, je n'aurais pas été en prison; et qui sait si je n'aurais point en poche maintenant la dot de notre chère Aldée? Les jours se suivent et ne se ressemblent pas : il y a dix à parier contre un qu'hier la veine se serait déclarée pour moi.

La plume est lente; nous avons mis beaucoup de temps à raconter dans ses détails l'évasion de notre cavalier;

mais, par le fait, les événements avaient marché très-vite, et quand Fortune arriva devant l'hôtel de Thérèse Badin, au coin de la rue des Saints-Pères et du quai, minuit venait de sonner à l'horloge des Quatre-Nations.

Fortune tourna bravement le coin de la rue, mais il s'arrêta interdit à la vue d'un beau carrosse arrêté à dix pas de lui.

Le cocher et le laquais de ce beau carrose avaient quitté leurs siéges et s'entretenaient à la porte même de l'hôtel.

Fortune fit un coude et passa comme un trait, bien heureux de n'avoir point été aperçu par cette valetaille. Il rôda un instant sur le quai, allant et venant, car il n'avait plus de but.

Derrière l'hôtel de Thérèse s'étendait un mur assez long, mais peu élevé, qui entourait un jardin pris, comme l'hôtel lui-même, sur les anciens terrains du Pré-aux-Clercs. Notre ami Fortune se dit après mûre réflexion :

— Il importe peu que j'entre par devant ou par derrière.

Et, prenant son élan, il fit un saut que n'eût point désavoué le petit Bourbon lui-même. Ce saut, bien calculé, l'accrocha des deux mains au faîte de la muraille, et, l'instant d'après, il retombait sur une plate-bande fraîchement labourée, à l'intérieur du jardin.

C'était déjà quelque chose. Une fois là, il n'avait plus à redouter la curiosité des passants.

Il pénétra sous une belle allée de tilleuls taillés et commença une promenade qui eût été fort agréable à deux, si le sort lui eût voulu rendre un pourpoint et des chausses.

Il se disait, toujours plein de sens dans ses réflexions :

— J'entendrai bien partir le carrosse, et il sera temps alors de prendre mes mesures.

L'allée de tilleuls se prolongeait jusqu'à un fort joli parterre, qui s'arrondissait devant la façade postérieure de l'hôtel.

C'était une blanche maison, toute jeunette et toute gracieuse : deux étages pseudo-grecs, surmontés d'une terrasse à balustrade. On montait au rez-de-chaussée par un perron de douze marches, dont les degrés éclataient comme s'ils eussent été couverts de neige.

Deux fenêtres seulement étaient éclairées au premier étage dans l'aile qui donnait sur la rivière.

Fortune quitta son allée de tilleuls et traversa le parterre pour se rapprocher de ces deux fenêtres éclairées. Chemin faisant, et pour occuper son loisir, il cueillit un bouquet de fleurs.

Mais cette horrible odeur du caveau de la Montre le persécutait et lui revenait toujours, même à travers le parfum des roses.

Quand il fut en face des deux fenêtres illuminées, il vit sur l'une d'elles, dont les carreaux étaient doublés par une draperie en mousseline des Indes, deux silhouttes qui se détachaient comme une paire d'ombres chinoises.

C'était d'abord la taille d'une jeune femme svelte et hardie, c'était ensuite quelque chose de gros et d'informe qui pouvait bien être un homme chargé d'obésité.

Les deux silhouettes se rapetissèrent et devinrent plus distinctes sur le rideau, comme si le couple s'approchait de la fenêtre.

Puis Fortune vit distinctement le mouvement de volte-face que firent en même temps l'homme et la femme pour continuer leur promenade en se dirigeant vers l'autre extrémité du salon.

Les ombres, en grandissant, devinrent confuses et s'évanouirent pour reparaître, l'instant d'après, presque indistinctes, et revinrent graduellement à la taille humaine en reprenant la netteté de leurs contours.

— Il n'y a pas à dire, pensait Fortune, cette fille-là est belle à faire perdre la tête, et je la crois bonne par-dessus le marché... Mais qui est donc ce galant qui semble d'ici plus gros qu'un éléphant?

Fortune devait attendre un peu la réponse à cette question indiscrète; il eut le temps de faire plus d'un tour dans le parterre et de voir bien des fois la double silhouette grandir ou disparaître sur le rideau.

La dernière fois, le couple s'arrêta un instant tout près de la fenêtre. Thérèse se tenait droite et rejetait sa charmante tête en arrière; le gros galant au contraire, se courbait en deux, et sur la mousseline le profil de son dos était rond comme celui d'un ballon.

Fortune le vit qui prenait respectueusement la main de Thérèse et qui la portait à ses lèvres.

Je ne sais pas s'il fut jaloux, mais il jura un peu la mule du pape.

Après ce baise-main, la lourde silhouette du galant s'exagéra en tous sens pour disparaître définitivement.

Thérèse restait debout auprès de la fenêtre.

Au bout d'une minute écoulée, Fortune put entendre le bruit de la porte cochère qui s'ouvrait puis se refermait; il y eut quelques mots prononcés à haute voix

dans la rue, et le carrosse roula au grand trot vers le Pont-Neuf.

C'était le moment, Fortune se rapprocha de la maison et lança son bouquet vers les carreaux; mais le bouquet, trop léger, s'arrêta à moitié route.

— Thérèse! appela Fortune.

Sa voix n'alla pas plus loin que le bouquet, car la silhouette s'éloigna des rideaux.

— La peste! pensa notre cavalier; il ne faut pourtant pas qu'elle s'aille coucher comme cela!

Et sans plus de façon, il prit à ses pieds une pleine poignée de gravier qu'il envoya dans les carreaux.

Presque aussitôt après, la fenêtre s'ouvrit et Thérèse parut au balcon.

— Qui est là? demanda-t-elle tout bas; mais d'une voix ferme et exempte de frayeur.

— C'est moi, le cavalier Fortune, répondit ce dernier.

Thérèse murmura :

— Je pensais à vous.

Elle rentra et la fenêtre fut refermée.

IV

OU FORTUNE A PEUR D'ÊTRE AIME

Fortune se frotta les mains de tout son cœur.

— Avec cette belle fille-là, se dit-il, les choses vont toujours sur des roulettes! Elle ne prend pas de gants; elle ne cherche jamais midi à quatorze heures. Je parie qu'elle va trouver moyen de m'habiller de pied en cape sans même envoyer chez le fripier!

— Et ce n'est pas bien malaisé, interrompit-il, car, au pis aller, je prendrais les vêtements d'un de ses valets pour gagner la boutique de maître Mathieu, rue des

Deux-Boules, qui m'accommodera à miracle, pourvu que j'aie de l'argent.

Une porte située immédiatement sous les fenêtres éclairées s'ouvrit.

— Et du diable, continua Fortune, si elle refuse de me prêter quelque argent sur ma bonne mine!

Ce dernier mot cependant le fit réfléchir, car, au lieu de rester au milieu de l'allée, il sauta par dessus une plate-bande et se réfugia derrière une boule de lilas.

— Où êtes-vous? demanda en ce moment Thérèse.

— Ceci mérite explication, répondit Fortune. Je me suis échappé voici une heure des prisons du Châtelet, et cela ne se fait pas comme on veut. Je n'ai pas la toilette qu'il faut pour me présenter devant une dame.

— Vous n'avez gagné qu'une nuit, répliqua Thérèse; demain matin, vous auriez été mis en liberté.

— Par vos soins?

— Par mes soins.

— La mule du pape! s'écria notre cavalier, on m'avait bien dit que vous aviez le bras long!

Thérèse sortait en ce moment de l'ombre portée par la maison, et la lumière de la lune l'éclairait.

Fortune vit qu'elle était en grand deuil.

— Si j'osais, reprit-il, je vous dirais que j'ai été étonné de ne vous point voir hier dans ma prison.

— J'ai songé d'abord à mon père, répondit Thérèse; mais vous m'avez dit : je vous aime, à une heure et en un lieu que je n'oublirai jamais.

— Ceci mérite encore explication... voulut interrompre notre cavalier.

Mais elle l'arrêta, disant avec quelque impatience :

— Montrez-vous, s'il vous plaît! Qu'importe le costume?

— Corbac! répondit Fortune, il importe du moins d'avoir un costume quelconque, et à part mes souliers que j'ai eu la précaution de garder...

— Vous vous êtes sauvé à la nage? demanda Thérèse.

— Je me suis sauvé en noyé, répondit Fortune, et j'y pense, je mettrais aussi bien une robe qu'un pourpoint; tout ce que je désire, c'est d'être couvert pour la décence, d'abord, ensuite pour un petit vent frais qui va me donner le mal de gorge.

Thérèse resta un instant pensive.

— Vous n'aviez dans Paris personne autre que moi chez qui vous réfugier? demanda-t-elle.

— Oh! si fait, répondit Fortune, mais je ne sais pas comment vous dire cela : je n'ai pas honte de paraître devant vous dans une position malheureuse ou ridicule.

Thérèse lui montra de la main un pavillon situé à l'autre extrémité du parterre et dit :

— Entrez là, je vais vous apporter des vêtements.

Elle se dirigea en même temps vers la maison.

Fortune attendit qu'elle eût passé le seuil et traversa de nouveau le parterre pour gagner le pavillon dont la porte était ouverte.

Il pensait :

— Elle ne crie pas cette fille-là, elle ne pleure pas et pourtant il sort de son cœur quelque chose qui dit son chagrin mieux que les larmes elles-mêmes. Je ne crains personne sur la terre, par la morbleu! mais si j'étais l'homme qui l'a mise en deuil, j'aurais peur!

— Vous êtes là? demanda en dehors la voix de Thérèse déjà revenue.

— Je suis là, répondit Fortune.

— Tenez, reprit Thérèse, qui lança un paquet dans le pavillon, voici des habits : ce sont ceux de mon père.

Fortune fut frappé.

— C'est bien, cela! dit-il, et si ce n'est pas une épreuve, je vous remercie.

— Ce n'est pas une épreuve, répondit la Badin de sa voix ferme et froide. J'ai besoin de causer avec vous; dépêchez! Vous me retrouverez dans l'allée des tilleuls.

Le pavillon était une salle de bains. Quoiqu'il n'eût qu'un rayon de lune pour voir à faire sa toilette, notre cavalier ne fut pas long. Après une large ablution qui effaça définitivement les traces de son passage dans le caveau, il revêtit en un clin d'œil les habits de Guillaume Badin et sortit à la recherche de Thérèse.

Thérèse l'attendait sous les arbres. Elle lui laissa prendre sa main, qui était glacée comme un marbre.

Aux lueurs confuses qui pénétraient entre les feuillées, elle était belle à miracle et sa beauté avait de mystérieux rayonnements.

— Je ne suis pas un grand clerc, dit Fortune dont la voix était sincèrement émue, et du diable si je saurais expliquer au juste ce que j'éprouve pour vous; mais quand je vous ai dit : je vous aime, c'était la vérité, et si vous avez besoin de mon sang, prenez-le.

La Badin répondit :

— J'ai besoin de venger mon père.

— Alors vous ne m'aimez pas? demanda Fortune

avec un singulier accent où il y avait presque de la joie.

Comme elle tardait à répondre, il ajouta :

— C'est que, voyez-vous, si vous m'aviez aimé, je sens bien que je serais devenu fou. Or, de plus fins que moi pourraient vous expliquer la chose, moi je me borne à vous dire ceci : je crois qu'il y a une autre femme qui me tient au cœur encore plus que vous ; je crois que cette femme-là, ou plutôt cette chère fillette, car c'est presque une enfant, s'en irait mourant si je ne l'aimais pas... et peut-être que je ne l'aimerais pas si vous m'aimiez.

Thérèse répondit enfin :

— Vous êtes un brave garçon. Il faut aimer celle qui vous aime.

Mais en achevant cette phrase ambiguë, un soupir lui échappa.

— En un mot comme en mille, demanda Fortune brusquement, m'aimez-vous, oui ou non ?

Certes, les belles dames qui l'avaient pris pour le duc de Richelieu ne s'y seraient point trompées en ce moment. M. le duc avait une autre manière de faire sa cour.

Thérèse Badin eut un sourire triste.

— Mon père et moi, dit-elle, nous étions tout l'un pour l'autre. C'était un grand, c'était un bel amour, et il me semblait qu'aucun autre amour ne pouvait entrer dans mon cœur. On ne le connaissait pas, mon père ; pour tout le monde il a été, pendant de longues années, le pauvre artiste qui vendait son talent pour un morceau de pain au maître de musique de l'Opéra ; pour tout le

monde encore et pendant quelques jours, il a été un fou que le démon du jeu possédait. Mon père n'a jamais montré le fond de son âme qu'à ma mère, qui est morte quand j'étais encore une enfant, et à moi dès que j'ai eu l'âge de comprendre. Mon père était un noble esprit, un cœur d'or; mon père ne ressemblait pas plus à tous ces hommes que j'ai vu passant et bourdonnant autour de moi que cette blanche lumière de l'astre qui est au ciel ne ressemble aux lueurs fumeuses d'un flambeau. Tant que j'ai eu mon père, il ne me restait rien à désirer en ce monde, et pourtant c'est bien vrai, une inquiétude s'est emparée de moi un jour, une folie a saisi mon cerveau, un trouble s'est rendu maître de mon cœur ou de mes sens : c'est mon secret, je ne le dois à personne et je ne vous le dirai pas. Mon père est mort de cette maladie qui a changé mon être. J'essayais de monter, j'essayais de grandir pour mettre mon sourire au niveau des regards d'un homme. Je ne sais plus si je hais cet homme ou si je l'aime.

— Et moi, belle dame, interrompit Fortune, je veux être brûlé vif si je comprends un mot de votre histoire!

— A moins, interrompit-il vivement et comme s'il eût été frappé d'une idée subite, à moins qu'il ne s'agisse encore de cette détestable ressemblance!

Les beaux yeux de Thérèse se baissèrent, et notre cavalier crut la voir pâlir.

— Vous n'êtes pas pour moi le premier venu, reprit-elle doucement, je vous l'ai déjà prouvé par trois fois. N'essayez point de percer un mystère qui est peut-être au-dessus de votre portée. Quel qu'ait été mon caprice,

mon amour, si vous voulez, le charme est rompu, je le crois, je l'espère. Ma vie a désormais un autre but : j'ai besoin d'aide, voulez-vous me servir?

— Eh bien ! par la corbleu ! s'écria rondement Fortune, vous me tirez d'un mortel embarras, et je reconnais là mon étoile ! Assurément un cavalier tel que moi ne se gêne pas pour voltiger de belle en belle, comme un papillon qui fait son choix entre les fleurs; mais depuis que j'ai revu certaine jeune fille que j'avais laissée enfant lors de mon départ pour les pays d'aventure, j'ai le caractère bien changé, et je ne me reconnais plus moi-même. C'est marché conclu, je vous servirai de mon épée et de mes conseils, et voici mon premier conseil : si j'ai bien compris votre parabole, vous nourrissez ou vous avez nourri quelque joli caprice pour cet ogre blanc et rose qui est maintenant à la Bastille?

Thérèse secoua la tête lentement et dit :

— Vous avez mal compris.

Puis elle ajouta :

— Si vous voulez parler de M. le duc de Richelieu, il est en liberté depuis quarante-huit heures.

— Alors, que Dieu nous protége ! s'écria Fortune; il a eu déjà le temps de mettre en train quelque noire diablerie; mais un bon averti en vaut deux, je sais sur quel chemin lui couper le passage, et quand le diable y serait, je ne me sens pas plus de répugnance à couper la gorge d'un duc et pair qu'à tordre le cou d'un canard !

Ils avaient quitté l'allée des tilleuls et traversaient le parterre pour se rapprocher de la maison.

— Si vous me servez, dit Thérèse, il faudra être à ma

disposition quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit; je ne vous laisserai pas le temps d'accomplir une autre besogne.

Fortune haussa les épaules et répliqua :

— Deux autres besognes s'il le faut, ma belle patronne, et trois aussi, et dix au besoin ! Vous ne connaissez pas l'homme que votre bonne chance a jeté sur votre route ! Tout en faisant vos affaires, j'ai une princesse à protéger et à doter, un prince à délivrer et à marier, et, par dessus le marché, ma propre personne à garer contre les gens de la police, sans compter ce pauvre La Pistole à qui je veux du bien, et ce duc de malheur avec qui je veux me rencontrer nez à nez un jour ou l'autre. En conséquence de quoi je vous prierai de m'indiquer la chambre où je dois reposer, car j'ai grandement sommeil, et il faut que je sois debout demain matin à la belle heure.

Ils étaient entrés à l'hôtel par la petite porte qui s'ouvrait sous les deux fenêtres éclairées. L'escalier qu'ils montèrent les conduisit précisément à cette chambre dans laquelle Fortune avait vu deux ombres se dessiner sur les rideaux. Il entra sans façon, comme il faisait toute chose, et promena son regard réjoui sur le luxe coquet de cette pièce qui servait de petit salon.

— La mule du pape ! dit-il en se laissant tomber de son haut sur les coussins rebondis d'une bergère, je serai ici tout aussi bien qu'ailleurs, et si vous n'avez pas d'autre chambre à me donner, je me contenterai pour la nuit de cette retraite. Je suis si las que je ne vous demanderai même pas à souper.

Thérèse, qui était toute rêveuse, jeta sur lui un re-

gard et détourna les yeux. Elle avait pris un flambeau et s'apprêtait à se retirer, lorsque Fortune dit tout à coup :

— J'allais oublier de vous demander le nom du gros galant qui m'a fait croquer le marmot ici dessous dans le parterre ?

— Si nous parlons de celui-là, prononça Thérèse à voix basse, vous ne dormirez peut-être pas de longtemps.

— Allez toujours.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre et se renversa voluptueusement.

— La personne qui sort d'ici, murmura Thérèse, est Chizac-le-Riche.

— Ah bah ! fit notre cavalier, voici un bonhomme qui s'arrange de manière à ce que j'entende parler de lui bien souvent ! Est-ce qu'il venait vous offrir sa caisse, son cœur, ses grosses joues blafardes, son tic et les vessies qu'il a sous les yeux ?

— Il venait me rendre compte, répondit Thérèse, des recherches qu'il a faites pour trouver l'assassin de mon bien-aimé père.

En même temps; elle reposa le flambeau sur la cheminée et prit un siége en face de Fortune.

Celui-ci avait déjà clos à demi ses paupières paresseuses, et ses yeux, en se rouvrant, surprirent le singulier regard dont Thérèse l'enveloppait.

— La peste ! gronda-t-il, je ne suis pas de bois, et il n'y a jamais eu de femme aussi belle que vous, ma fille !

Il recula son fauteuil.

Une nuance de dédain perça sous le sourire triste de Thérèse.

— Chizac m'a dit, reprit-elle, que, depuis hier matin, l'instruction privée qu'il mène avait fait bien du chemin. Il m'a parlé de vous.

— En vérité? J'ai idée, moi, que je vous parlerai de lui un jour ou l'autre.

— Il ne vous accusait pas formellement, poursuivit Thérèse.

— De sa part, c'est bien de la bonté!

— Mais, poursuivit encore la belle Badin, il garde un doute, à cause de ce La Pistole dont vous avez prononcé le nom tout à l'heure et qui est maintenant sous la main de la justice.

— Pauvre mouton! murmura Fortune. Vous qui êtes une personne d'esprit, Thérèse, que pensez-vous de ce Chizac?

— Il a gagné quatre millions avant-hier, répliqua la Badin, deux hier dans la matinée, et l'après-midi, il a fait une rafle de cinq millions.

— Onze millions en quarante-huit heures! supputa Fortune, c'est un assez joli denier. Je ferai de mon mieux pour me procurer un bout de la corde qui le pendra.

Les regards brillants de Thérèse étaient sur lui.

— Avez-vous un soupçon? prononça-t-elle tout bas.

Et comme Fortune tardait à répondre, elle ajouta :

— Ce n'est pas possible! il est si riche!

— C'est vrai, approuva notre cavalier, il est si riche! Et à vrai dire, je n'avais pas de soupçons, mais vous venez de m'en donner un...

— Par la morbleu! s'interrompit-il, me voici à demi

réveillé. C'est curieux tout cela ou que le diable m'emporte! Un homme qui est plus riche que le roi et qui n'a qu'à dormir, comme la rivière, pour recevoir tous les ruisseaux d'or, un homme qui peut gagner onze millions en deux jours ne va pas égorger un malheureux pour trois ou quatre cent mille livres! Cela semble certain. Mais alors, pourquoi a-t-il tendu un piége à ce pauvre La Pistole?

Une flamme sombre était dans les yeux de Thérèse.

— Il y a quelqu'un, dit-elle, qui répondra à cette question.

— Et ce quelqu'un là?

— C'est maître Bertrand, l'inspecteur.

— Sang de moi! dit Fortune en se redressant d'un saut, j'avais oublié cet original!

— Il est adroit, poursuivit Thérèse, il est hardi...

Fortune l'interrompit et acheva.

— Il est mort!

Thérèse ouvrit ses yeux tout grands et se souleva, les deux mains crispées sur les bras de son fauteuil.

— Il est mort! répéta-t-elle, l'inspecteur Bertrand est mort!

En quelques paroles Fortune lui raconta sa fuite et son passage dans le caveau de la Montre.

— Il avait été déposé à la hâte sur la table de pierre, acheva-t-il, et il n'était pas même étendu comme il faut. Sa blessure ressemblait à celle de Guillaume Badin.

— Vous croiriez?... commença Thérèse, dont la paleur était livide.

— Je crois comme vous, interrompit Fortune, que

l'inspecteur Bertrand était un homme adroit et hardi. Peut-être en savait-il trop long.

Thérèse frissonna et pensa tout haut :

— Mais pourquoi? pourquoi?... un homme si riche!

Fortune hocha la tête et conclut :

— Je vous l'ai dit : c'est très-curieux ; et il y aura plaisir à débrouiller cette affaire-là!

V

OU FORTUNE ENTREVOIT LE FANTÔME DE MAÎTRE BERTRAND, L'INSPECTEUR

Après une heure écoulée, le cavalier Fortune et Thérèse Badin étaient encore assis en face l'un de l'autre dans le boudoir charmant, dont les coquettes richesses formaient un contraste étrange avec le deuil de la belle fille et la couleur sombre de l'entretien.

Thérèse ne faisait point parade de sa douleur, mais elle ne la cachait pas; c'était un chagrin profond, mais ferme en même temps et vaillant comme Thérèse elle-même.

On avait battu les buissons à droite et à gauche; on avait cherché partout des indices et interrogé chaque fait qui pouvait se rapporter au meurtre de Guillaume Badin.

On avait examiné de près la vie de tous les personnages placés autour de ce meurtre; on avait été jusqu'à parler de Zerline, cette terrible femme qui donnait à La Pistole de si dures insomnies.

Il se trouva que Zerline était une pauvre créature, ex-Colombine à la douzaine, maintenant soubrette de l'espèce la plus ordinaire et, au demeurant, servante d'une servante. Cette Zerline ne possédait aucune des qualités propres à éblouir, ni surtout aucune des criminelles propensions à elles prêtées par son époux affolé.

Mais c'était à Chizac-le-Riche et au meurtre si imprévu de l'inspecteur Bertrand que la conversation revenait toujours.

— C'était sur lui que je comptais, dit Thérèse en parlant de maître Bertrand; il y avait quelque chose en moi qui me criait : celui-là en sait plus long qu'il ne veut le dire...

— Il en savait si long, interrompit Fortune, qu'il en est mort.

Puis, se renversant de nouveau dans sa bergère, il ajouta :

— J'ai beaucoup voyagé, je connais le fort et le faible des choses; j'ai vu de près les grands et les petits : le meurtre est un animal qui foisonne et multiplie comme les lapins, et il faut quelquefois dix meurtres pour cacher un meurtre. Chizac est riche; à vue de pays je ne découvre pas le motif qui a pu porter Chizac à tuer Guil-

laume Badin, et peut-être que nous nous trompons du tout au tout. Puisque Chizac se mêle de l'affaire, peut-être que nous apprendrons demain la mort de Chizac, mal gardé par ses millions, comme nous avons appris aujourd'hui la mort de maître Bertrand, que n'ont pu sauver ni son habileté rusée ni son flair de limier de la police. Moi, tout cela m'intéresse, non pas seulement parce qu'il y a une charade à deviner, mais parce que j'ai le cœur sensible et que vous avez l'âme aussi belle que le visage.

Thérèse était distraite.

— Je veux mourir sans confession, reprit Fortune dont les yeux battaient et se fermaient, si je ne serais pas amoureux fou de vous, au cas où il se trouverait que je ne serais pas déjà retenu par ma petite Muguette.

— Ah ! fit Thérèse, elle a nom Muguette ?

— Mais voilà, balbutia Fortune, c'est auprès de vous que j'ai le mieux vu comme je l'aimais, puisque son souvenir est venu entre vous et moi et m'a empêché de pousser ma pointe.

Thérèse souriait avec mélancolie.

— Et qu'est-ce que c'est que Muguette ? demanda-t-elle.

— Un amour, répondit péniblement Fortune, dont les yeux pourtant se rouvrirent à moitié, un cœur, un sourire... qui a un drôle d'état par exemple : elle montre le Richelieu aux duchesses par la croisée de sa mansarde... et c'est blanc comme neige dans le fond de son âme ! cela ne connaît rien ! le bon Dieu n'a pas d'ange plus candide au paradis !

Sa tête roula sur le dos de la bergère, et il s'endormit en murmurant :

— Muguette ! ma petite Muguette chérie !

Thérèse ne parla plus. Sa belle tête pensive s'inclina sur sa main.

Elle songea ainsi longtemps, et des larmes vinrent plus d'une fois jusqu'aux bords de ses paupières.

La tête du cavalier Fortune, renversée dans les grandes masses de ses cheveux, était frappée en plein par la lumière.

Thérèse se prit à le regarder et la ligne fière de ses sourcils eut un froncement douloureux.

— C'était pour me rapprocher de lui, murmura-t-elle, c'était pour briller, non pas autant que lui, mais assez pour qu'il pût m'apercevoir dans la foule... mon père est mort de cela : c'est lui qui a tué mon père !

— Oh ! fit-elle en pressant à deux mains sa poitrine, que je voudrais le haïr !

La pendule sonna deux heures après minuit. Thérèse se leva et prit un flambeau.

Avant de s'éloigner, elle s'approcha de Fortune, dont elle éclaira les traits pour le contempler encore une fois longuement.

Puis elle s'inclina sur lui jusqu'à ce que sa bouche effleurât le front de notre cavalier, qui tressaillit sous ce baiser.

Je ne sais comment exprimer cela : dans le regard profondément triste de Thérèse Badin quelque chose disait que ce baiser n'était point pour le cavalier Fortune.

Avant de se retirer, elle prit sa bourse qu'elle glissa dans une des poches du pourpoint qui avait appartenu à son père.

Puis elle traversa le salon à pas lents et gagna la porte qui donnait entrée dans sa chambre à coucher.

Il était environ six heures du matin quand Fortune s'éveilla en sursaut. Un bruit dont il n'aurait point su dire la nature avait troublé son sommeil. Il ouvrit les yeux et crut rêver encore.

Le crépuscule était très-sombre, les objets se perdaient dans une brume indistincte et l'unique bougie qui restait, prête à s'éteindre, ne jetait plus qu'une lueur mourante.

Fortune ne reconnut point d'abord le salon où il s'était endormi, tant cette demi-obscurité trompeuse transformait l'aspect de toutes choses.

Ce n'étaient point d'ailleurs les objets inanimés qui frappaient son regard et motivaient son étonnnement.

Il y avait un homme dans le salon; Fortune l'entrevoyait dans l'attitude d'une personne qui ouvre une porte.

Cette porte était celle par où Thérèse Badin avait disparu; mais Fortune ne pouvait pas le savoir, puisqu'il était endormi quand Thérèse avait quitté le salon.

Peu importait, du reste : la chose incroyable, c'est que l'homme occupé à ouvrir cette porte avait la taille, les habits et la figure de maître Bertrand, l'inspecteur.

Fortune se frotta les yeux à deux mains pour mieux voir.

Mais quand il darda de nouveau son regard éclairci vers l'endroit où il avait aperçu maître Bertrand — où son spectre, — la vision avait disparu.

Ce n'était pas tout à fait une chose surnaturelle, attendu qu'un bruit de porte fermée accompagna cette disparition.

Fortune crut même entendre le son léger d'un verrou qu'on poussait en dedans.

Il se leva, il s'élança, il frappa, il secoua la porte, il appela; mais la porte résista, et en un clin-d'œil sa voix retentissante mit sur pied tous les domestiques de l'hôtel.

Ceux-ci arrivèrent, et quand Fortune leur dénonça la présence d'un intrus dans la maison, valets et chambrières restèrent à le regarder avec de grands yeux étonnés.

Le maître d'hôtel, car Thérèse Badin n'avait pas encore d'intendant, se fit l'interprète de la surprise générale et dit :

— Comment êtes vous ici pour voir ce qui s'y passe, mon maître? Nul d'entre nous ne vous a jamais vu, et personne ne vous a ouvert la porte pour entrer.

Nous n'osons pas dissimuler que Fortune n'était point préparé à ces questions indiscrètes.

Une fille de chambre ajouta :

— Si je n'ai pas la berlue, ce brave a sur le corps les hardes de feu Guillaume Badin, le pauvre défunt!

Et tout le monde s'approcha pour reconnaître le haut-de-chausses, la veste et le pourpoint de l'ancienne basse de viole de l'Opéra.

— Que faites-vous ici? Qui vous a introduit? Qui êtes-vous?

Ces questions se croisèrent, et la voix magistrale du majordome, dominant le bavardage, fit entendre cette sentence :

— Il est bien connu maintenant que les larrons sont souvent les premiers à crier au voleur!

Dans le geste noble et fier que fit notre cavalier pour repousser une pareille accusation, sa main rencontra la poche de sa veste où Thérèse avait déposé une bourse dodue.

— Allons, pensa-t-il, elle a bien fait les choses, et je ne dois point compromettre son honneur!

— Qu'on éveille la maîtresse de céans! ordonna-t-il.

— Point, point, fit le chœur des valets, il ne fait pas jour dans la chambre de madame avant onze heures.

Et le maître d'hôtel ajouta :

— Tout ceci regarde le commissaire.

Ce mot de commissaire ne pouvait sonner bien pour Fortune, dont l'oreille eut comme un écho de la musique funeste produite par les clés de maître Lombat.

— Mes amis, dit-il précipitamment, j'ai essayé de vous rendre service en dénonçant la présence d'un étranger dans la maison, ne me payez point d'ingratitude. Il suffirait de la présence de M^lle^ Badin, votre maîtresse, pour mettre fin à ce quiproquo, mais si vous vous adressiez à l'autorité, votre maîtresse serait plus exposée que moi. Il n'est pas possible que vous soyez étrangers à cette vaste conspiration qui...

— Nous sommes tous de la conspiration! s'écrièrent les domestiques mâles et femelles.

Fortune se redressa.

— En ce cas, reprit-il, vous avez ouï parler de l'intrépide cavalier qui a traversé mille dangers pour apporter d'Espagne les traités de leurs altesses royales.

— Parbleu! fit-on, il est arrivé en compagnon maçon et M. de Machault n'y a vu que du plâtre!

— Ce cavalier, dit Fortune majestueusement, c'est

moi... et après de nombreuses péripéties, car la police entière du royaume est à mes trousses, j'ai dû me réfugier ici cette nuit, nu comme un ver, car j'avais traversé l'eau et le feu pour échapper aux vils suppôts de Philippe d'Orléans. Mlle Badin m'a couvert des propres habits de feu maître Guillaume, et j'ai dormi dans une bergère qui est au coin de la cheminée, dans le salon du bord de l'eau.

— Auprès de la chambre de madame, dit une des servantes.

— C'est là, poursuivit Fortune, que j'ai vu en m'éveillant un homme ou une ombre qui ouvrait la porte, située à gauche au-delà de la cheminée.

— La porte de la chambre de madame, dirent encore les servantes.

Et le majordome ajouta :

— C'est bien vrai qu'il se passe ici des choses que nous ne connaissons pas. Mlle Badin fait ce qu'elle veut.

Fortune lui mit la main sur l'épaule.

— J'ai présentement mes affaires, continua-t-il, qui sont celles de tout un grand parti, celles de la France, devrais-je dire. Comme vous paraissez avoir l'autorité sur vos camarades, je m'adresse à vous et je vous charge de rapporter à votre maîtresse les faits tels qu'ils se sont passés. C'est à vous qu'il appartient de veiller à la sûreté de Mlle Badin. Prêtez-moi, je vous prie, un valet pour me conduire à la boutique d'un fripier, où je changerai ce costume qui ne convient ni à ma condition ni à mon âge. Le valet, à qui je donnerai une bonne étrenne, rapportera ici les habits de maître Guillaume que sa fille

doit avoir dessein de garder comme des reliques... et dépêchons, car j'ai des ordres de l'arsenal !

Les domestiques avaient dit vrai : la maison de Thérèse appartenait à la conspiration depuis la cave jusqu'au grenier, la preuve c'est que les mouches de M. de Machault venaient y cueillir chaque jour des bouquets de renseignements.

Le majordome donna un valet à Fortune pour le conduire à la friperie, et on établit des postes de surveillance à toutes les portes qui pouvaient donner accès dans l'appartement privé de Thérèse Badin.

Il faisait grand jour quand Fortune sortit de chez le fripier, habillé de pied en cap et muni d'un large feutre qui dissimulait assez bien son visage; il avait fait en outre emplète d'un manteau, dans les plis duquel il cachait son menton, sa bouche et jusqu'au bout de son nez.

D'après nos idées modernes, il est certain qu'un pareil accoutrement appellerait le danger au lieu de l'éloigner; mais sous la Régence, le roman courait les rues en plein midi, et nombre d'honnêtes seigneurs, ne fût-ce que pour se donner des airs de roués, portaient encore le manteau couleur de muraille et le feutre d'aventures.

Fortune, au lieu de longer les quais, ce qui l'eût ramené aux abords du Palais-de-Justice, remonta le faubourg Saint-Germain et choisit sa route au milieu de ces rues étroites et tournantes qui passaient sous le chevet de Sainte-Geneviève.

Il allait bon pas; ses deux blessures ne donnaient plus signe de vie, et, malgré le coude considérable qu'il était obligé de faire, il se trouva bientôt redescen-

dant vers la Seine à l'extrémité du quartier Saint-Bernard.

Il traversa la rivière au bac de l'île Louviers et déboucha dans la rue Saint-Antoine par la rue du Petit-Musc, juste en face de la cour de Guémenée qui était le but de son voyage.

En route, notre cavalier avait eu assurément de quoi réfléchir, car il ne manquait pas d'intelligence, et l'apparent désordre de ses aventures ne l'éloignait point de son droit chemin.

Il avait trois ou quatre besognes distinctes, dont les deux principales étaient le salut de sa compagne d'enfance, Mlle Aldée de Bourbon et la vengeance légitime de cette belle Badin qui, dès la première heure et devant le cadavre de son père assassiné, avait résolument pris son parti, à lui, Fortune, contre l'accusation du bailli Loiseau.

Entre ces deux œuvres, le hasard venait d'établir un lien, bien vague encore, mais qui acquérait une importance singulière par les méchantes dispositions où Fortune était naturellement, et par avance, contre M. le duc de Richelieu.

C'était M. le duc de Richelieu qui menaçait Aldée, et Thérèse Badin avait donné à entendre que la mystérieuse pensée de son cœur allait vers M. le duc de Richelieu.

En outre, Fortune n'avait pu l'oublier, Aldée de Bourbon et Thérèse Badin étaient les deux héroïnes de cette anecdote racontée par le chevalier de Courtenay à la prison du Châtelet : M. le duc de Richelieu avait fait la gageure de réunir Aldée et Thérèse dans sa petite mai-

son pour les livrer aux regards de ses amis, les roués, et de ses amies, qu'elles fussent grandes dames ou danseuses.

Fortune aurait voulu mettre le duc de Richelieu dans tout, même dans le meurtre de maître Guillaume.

Et il se promettait de remuer ciel et terre pour découvrir s'il n'y avait point quelques accointances cachées entre ce détestable duc et Chizac-le-Riche, qui, à ses yeux, était déjà un vampire.

Les jeunes amitiés sont les bonnes, chacun sait cela; Fortune vous avait des élans de tendresse pour le petit Bourbon, ce charmant seigneur qui était encore une victime de Richelieu. S'il avait eu le temps, Fortune aurait parcouru la France en chevalier errant pour trouver la forteresse où l'on avait enfermé Pierre de Courtenay, — le seul homme qui pût former, en épousant Aldée, un couple deux fois royal.

Et comme il était le meilleur garçon du monde, il n'oubliait point le triste La Pistole, sans nourrir pourtant cet espoir impossible de trouver le duc de Richelieu au fond des infortunes de l'ancien arlequin.

Quant à son métier de conspirateur, il l'oubliait si bien qu'il n'avait même pas tourné la tête, en passant auprès de l'arsenal, pour entrer dans la rue du Petit-Musc.

Une pensée dominait d'ailleurs toutes ses réflexions confuses : c'était une lueur joyeuse et consolante qui mettait le sourire à ses lèvres : Muguette! la chère petite Muguette! Il était franchement heureux d'avoir deviné enfin qu'il aimait Muguette!

Notre cavalier était fait de cette sorte, et que Dieu le

bénisse, pendant que son esprit insouciant comptait sans s'effrayer les embarras de sa route, son cœur fredonnait je ne sais qu'elle fraîche chanson, toute parfumée des naïvetés d'amour.

Comme il entrait dans l'allée sombre qui conduisait à la cour de Guémenée, un homme le croisa de si près que leurs coudes se choquèrent.

— Maladroit ! gronda Fortune.

Puis se ravisant et regardant mieux l'inconnu qui continuait son chemin, il s'élança vers lui et lui prit les deux mains affectueusement en s'écriant :

— La mule du pape ! jeune homme, c'est vous qui êtes le frère de Mme Michelin, et qui m'avez si maladroitement poignardé l'autre jour ! comment vous va ? Je ne suis pas fâché de faire votre connaissance.

VI

OU FORTUNE CAUSE AVEC SON ASSASSIN

Le passant qui était en effet l'homme en deuil de la rue de la Tixanderie, le frère de la malheureuse M^me^ Michelin, essaya d'abord de dégager ses deux poignets et voulut faire un pas en arrière, mais Fortune n'eut point de peine à vaincre sa molle résistance. Il semblait que ses muscles fussent d'acier auprès de ceux du pauvre enfant.

Car c'était un enfant, et vous eussiez dit que ses longs cheveux noirs, tombant sur sa joue pâlie, encadraient une figure de femme.

— La peste ! mon petit homme, dit Fortune avec compassion, il ne faut pas avoir frayeur de moi. Quel est votre nom s'il vous plaît?

— Je m'appelle René Briand, répondit le frère de Mme Michelin. Et il ajouta en secouant la tête tristement :

— Je n'ai pas frayeur de vous.

— C'est pourtant vrai, murmura Fortune, qu'on peut être brave avec des bras de femmelette. Voilà ce qui nous distingue des animaux à quatre pattes : un chien n'est courageux que s'il est fort. Et vertubleu ! mon petit homme, si vous étiez aussi fort que brave je ne serais pas ici pour faire la conversation avec vous, car votre coup était visé au bon endroit, mais il manquait de fond, et grâce à un chiffon de parchemin il n'a produit qu'une pauvre égratignûre pour tout potage.

— Que Dieu en soit remercié ! murmura René en serrant les mains de sa florissante victime, j'étais venu dans cette maison précisément pour y chercher de vos nouvelles, car j'avais reconnu mon erreur en apprenant que le duc de Richelieu était sorti de la Bastille et faisait déjà parler de lui.

— Et qu'elles nouvelles avez-vous eu de moi dans cette maison? demanda notre cavalier.

— Aucune, répondit René, je suis monté jusqu'à l'étage où j'avais failli commettre un crime inutile, et j'ai frappé à la porte de cette jeune fille...

— Je sais... allez toujours.

— La porte était fermée et l'on ne m'a point répondu.

— C'est que la jeune fille est en bas à secourir ceux qui souffrent. Et vous alliez de ce pas, je présume,

chercher M. le duc de Richelieu pour réparer votre erreur?

— Non, répondit le jeune homme à voix basse, mon beau-frère, le mari de Mme Michelin, qui était un vieil homme et que j'aimais comme un père, est mort, voici deux jours par le chagrin qu'il a eu de son veuvage. En mourant il m'a dit : fais comme moi, pardonne.

— Et vous avez pardonné? demanda Fortune stupéfait.

Car l'oubli des injures n'était pas au nombre de ses vertus.

— J'ai essayé, repartit le jeune homme je n'ai pas pu.

— A la bonne heure! s'écria Fortune.

— Seulement, poursuivit René d'une voix découragée, pour celui qui nous a fait tant de mal c'est comme si j'avais pardonné, car je suis mort. Nous sommes tous morts.

Comme il chancelait, Fortune le prit à bras le corps. Les choses avaient pour lui toujours leur signification au pied de la lettre.

— Est-ce que vous seriez empoisonné? s'écria-t-il.

— Pas encore, répliqua René de sa voix triste et douce, et je ne sais pas si j'aurai besoin de cela, car le désespoir tue comme le poison. Voilà deux mois, nous étions une famille bien heureuse, j'avais ma sœur, toute belle et si bonne qu'elle nous défendait contre la peine comme un ange gardien; j'avais mon beau-frère qui remerciait Dieu chaque jour de posséder une pareille compagne et qui me chérissait mieux qu'un fils. J'avais encore...

Il s'arrêta et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Qu'aviez-vous encore, René, mon enfant? s'écria

Fortune étonné de sa propre émotion. Corbac ! je ne veux pas que vous mourriez, moi ! mon cœur devient sensible à faire frémir et, depuis trois jours, les amitiés pleuvent autour de moi comme une ondée. Je vous aime déjà autant que mon vieil ami le petit Bourbon et dix fois plus que La Pistole : je vous aime autant que Thérèse...

— Thérèse ! répéta René en un douloureux murmure.

— Il n'y a que Muguette et Aldée, acheva Fortune, qui me tiennent au cœur plus que vous. Dites-moi ce que vous avez encore perdu, jeune homme, et vive Dieu ! si c'est une chose possible à vous recouvrer, je vous la rendrai, je m'y engage.

René hésita, Fortune avait passé son bras sous le sien et ils traversaient la cour de Guémenée.

— Ce que j'ai perdu, murmura enfin le jeune homme, vous ne pouvez pas me le rendre.

— Est-ce encore un deuil ?

— C'est le deuil de mon dernier espoir. J'aimais une jeune fille, et vous avez prononcé son nom tout à l'heure.

— J'ai prononcé les noms de trois jeunes filles, dit Fortune ; Muguette, Aldée, Thérèse.

Ceci était une question, René poursuivit sans y répondre :

— Je me suis cru aimé. Peut-être m'étais-je trompé et n'avait-elle pour moi que de la pitié. Mais un homme est venu... le même... toujours le même ! et si j'ai voulu commettre un meurtre, ce n'était pas seulement pour venger l'assassinat de ma sœur.

— Ah ça! ah ça! s'écria Fortune avec une véritable fureur, il faudra donc abattre ce démon en pleine rue comme on assomme les chiens enragés! Moi, je vous dis, jeune homme, qu'on ne meurt pas quand on aime et quand on déteste : c'est cela qui fait vivre, au contraire. Sang de moi! vous êtes jeune et joli garçon, vous n'avez pas froid aux yeux; il ne s'agit que de remettre un peu de chair sur vos membres et un peu de chaleur dans vos veines, je me charge de cela. D'abord, avant qu'il soit trois jours, ce misérable duc ne prendra plus ni femmes ni filles, c'est moi qui vous le dis! votre Thérèse reviendra à la raison, et à moins que ce ne soit une princesse, je prends sur moi de faire le mariage dans la quinzaine. En attendant, remontez avec moi cet escalier, car il faut commencer par déjeuner, et ma petite Muguette a dans son armoire un certain pâté de maréchale qui ressusciterait un défunt. C'est ce pâté qui m'a guéri de votre coup de poignard, il y a trois jours, et je suis sûr qu'il en reste assez pour vous guérir de votre découragement, moyennant les bonnes paroles que je vais y joindre en guise d'assaisonnement.

René se laissa entraîner. Ils montèrent ensemble l'escalier du premier étage. Au moment où ils passaient devant la porte du logis, occupé par M^me^ la comtesse de Bourbon d'Agost, un cri plaintif partit de l'intérieur et arrêta Fortune comme si une main l'eût saisi au collet.

René prêta l'oreille et murmura :

— On dirait une femme en détresse.

Un chant rauque et monotone fut entonné de l'autre côté de la porte, qui s'ouvrit brusquement, donnant passage à la pauvre petite Muguette toute échevelée.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle d'une voix que les sanglots étouffaient. Que faire? A qui demander secours?

Fortune était à deux pas d'elle. Quand elle le reconnut, elle tomba dans ses bras en gémissant :

— M^me^ la comtesse se meurt, et M^lle^ Aldée est folle!

Notre cavalier la porta jusqu'au seuil et se retourna vers René, dont le regard triste plongeait au fond de l'appartement.

— Il y a ici un grand mal, dit Fortune, le mal dont votre sœur est morte. Retirez-vous, mon jeune compagnon; ceci est encore une raison de vivre, car vous avez surpris le secret d'une noble infortune, et, si je succombais il vous resterait un devoir.

René lui serra la main avant qu'il eût achevé.

— C'est bien, ajouta Fortune, vous m'avez compris. Venez me trouver demain à l'hôtel de M^lle^ Badin, rue des Saints-Pères.

Une flamme s'alluma dans les yeux de René, tandis que Muguette laissait échapper une exclamation de surprise.

— J'irai, murmura René, qui tourna le dos et descendit aussitôt l'escalier.

Les grands yeux de Muguette étaient fixés sur Fortune.

— M^lle^ Badin! répéta-t-elle; cette femme qu'on dit si belle!...

Elle s'interrompit, parce qu'une voix venait de la chambre du fond, une voix que notre cavalier ne connaissait point, et qui disait :

— Qu'on prépare mes robes et mes parures, j'irai ce soir à la fête de M. le régent.

— Oh! fit Muguette, qu'importe la souffrance d'une pauvre fille telle que moi!

Fortune prit sa tête à deux mains, et déposa un rapide baiser sur son front.

— Toi, dit-il, tu es aimée, bien aimée!

Il s'élança en même temps vers la seconde porte, laissant Muguette toute tremblante. Sous les larmes de la pauvre enfant, il y avait maintenant un sourire.

Au moment où Fortune entra, la chambre de Mme la comtesse de Bourbon était silencieuse. Aldée se tenait debout, en face d'un miroir de Venise qui s'inclinait au-dessus de la cheminée. Elle n'avait plus cette pâleur qui donnait naguère à sa beauté un caractère tragique; elle souriait au miroir en arrangeant avec une sorte de complaisance les boucles de ses magnifiques cheveux.

Mme la comtesse de Bourbon était toujours étendue sur le dos comme une statue sépulcrale, mais ces deux jours avaient produit en elle un changement funeste : ses traits ravagés parlaient de mort prochaine.

Son souffle, qui s'embarrassait dans sa poitrine, était court et haletant; sous les dentelles de sa coiffe, une sueur abondante baignait la racine de ses cheveux gris.

Muguette s'était glissée derrière Fortune; elle essuya le front de la vieille dame dont les yeux se fermaient.

Aldée semblait ne faire aucune espèce d'attention à ce qui se passait autour d'elle.

— La crise est passée, dit Muguette à voix basse; elle a été terrible, et j'ai cru que c'était la fin de la pauvre bonne dame.

Fortune montra du doigt Aldée; Muguette se rapprocha de lui.

— Dès hier, murmura-t-elle en baissant la voix davantage, elle avait un singulier regard. Je vous attendais, mon cousin Raymond, car j'ai bien de la peine quelquefois, toute seule, entre elles deux. Vous m'aviez promis de revenir...

— Tu ne sais donc pas que j'étais en prison, fillette? répliqua Fortune.

— En prison ! s'écria-t-elle.

Aldée se retourna et répéta :

— En prison... Maintenant, ce ne sont plus les malfaiteurs qu'on met en prison, ce sont les ducs et les princes.

Elle disposa les plis de sa robe avec une grâce majestueuse et demanda :

— Pour quelle heure a-t-on retenu mon carrosse?

— Réponds-lui quelque chose, fit notre cavalier.

— Il n'est pas besoin, répliqua la fillette, ce qu'on lui répond, elle ne l'écoute plus.

Aldée mit son coude sur le marbre de la cheminée et appuya sa tête contre sa main. La fièvre avivait les couleurs de sa joue et il y avait dans ses yeux des reflets diamantés.

— Jamais je ne l'ai vue si belle ! pensa Fortune tout haut.

— Hier donc, reprit Muguette, ses prunelles se fixaient sur moi comme si elle ne me voyait plus et son regard me faisait peur. Elle avait passé toute la journée à sa fenêtre et plus d'une fois je l'avais entendue murmurer :

— Il n'est plus là... Je ne le verrai plus.

— Avant-hier, interrompit-elle, il faut que vous sachiez cela, une lettre était arrivée de la prison du Châtelet. Je ne connais pas bien l'histoire, mais il y avait un pauvre beau jeune homme qui l'avait accompagnée une fois comme elle revenait de l'église...

— Moi, je sais l'histoire, dit Fortune, et je te la conterai quelque jour. Continue.

La vieille dame eut une toux sèche et pleine d'épuisement. Le regard d'Aldée, qui se perdait dans le vague, ne se tourna même pas vers elle.

— Elle reçut la lettre, poursuivit Muguette, elle l'ouvrit et la parcourut d'un regard distrait, puis elle s'approcha du foyer et la brûla en disant : « Celui-là m'aime... c'est pitié ! »

« A l'heure du dîner, Mme la comtesse eut une grande crise, car, depuis le jour où vous êtes venu, Raymond, elle est bien plus malade; Aldée, que j'avais toujours vue empressée autour de sa mère lui prodiguer des soins angéliques, resta debout auprès de sa fenêtre à regarder les sombres murailles de la Bastille. Quand je l'appelai, elle ne me répondit point. Elle vint se mettre à table peu après et me demanda :

« — Qui êtes-vous, jeune fille?

« Sa folie éclatait :

« Et, dans le premier moment, je crus que c'était la même folie que celle de sa mère, car elle demanda encore :

« — Où sont nos valets, et pourquoi la livrée ne vient-elle point nous servir aujourd'hui comme à l'ordinaire?... »

Du fond de son lit la vieille dame répéta :

— Oui... où sont nos valets?

Aldée écouta cette parole; elle eut un rire de compassion et dit :

— Quand Mme ma mère est morte, elle n'avait plus sa raison. Moi aussi je dois mourir folle.

Fortune passa le revers de sa main sur son front mouillé.

— Mon cousin, vous êtes bien pâle, dit Muguette.

— Va toujours, répliqua brusquement notre cavalier, il n'y a que les femmes pour tomber en syncope.

— Ce matin, reprit la fillette, j'avais regagné bon espoir, car la nuit s'était passée dans le calme. La vieille dame, qui ne dort jamais, avait fermé les yeux pendant plus de deux heures, et le sommeil d'Aldée m'avait semblé tranquille. Mais au petit jour, Mme la comtesse a crié, appelant tous ses anciens laquais par leurs noms, afin que l'on préparât sa litière pour aller rendre sa visite à M. le duc de Richelieu.

— M. le duc de Richelieu! répéta Fortune stupéfait. La vieille dame!

Muguette devint toute rose.

— Vous ne savez pas cela, murmura-t-elle, ce n'est pas le même... C'est un autre duc de Richelieu, le père de celui que les belles dames venaient voir, ces temps derniers, sur la terrasse de la Bastille.

Fortune songeait; Muguette poursuivit :

— J'ai parlé de tout ceci avec Mme la maréchale; Mme la maréchale l'a bien connu, car il est mort maintenant. Il était très-beau, ce vieux duc, comme le duc d'aujourd'hui, et il y avait aussi beaucoup de nobles dames qui couraient après lui...

— Mais laissez-moi continuer, mon cousin Raymond; quand Mlle Aldée a entendu sa mère prononcer le nom de Richelieu, elle s'est levée toute droite sur son lit où elle était encore, et elle a dit avec un accent impérieux : « Taisez-vous, madame! »

Et Mme la comtesse n'a plus parlé.

Et Mlle Aldée s'est mise à chanter, ce qu'elle n'avait pas fait depuis bien des mois.

Sa voix était si changée! Elle a chanté des cantiques, et aussi des chansons qui semblaient bien étranges dans sa bouche.

Quand elle s'est levée, elle a été jusqu'à la fenêtre où elle est restée immobile, comme toujours, pendant plus d'une heure. Au bout de ce temps, elle a dit d'un air morne la même chose qu'hier :

— Il n'est plus là, je ne le reverrai plus!

Puis, d'un geste rapide, elle a ouvert la croisée, et son pied touchait déjà le support du balcon, lorsque je me suis élancée pour la saisir entre mes bras. Elle luttait contre moi, elle voulait se précipiter, tête première, au dehors.

Au même instant, la vieille dame subissait une crise furieuse et râlait comme pour mourir.

C'est alors que je suis sortie sur le carré, folle moi-même, ne sachant plus où donner de la tête et cherchant du secours.

Muguette se tut.

A ce moment, Aldée quitta la pose rêveuse qu'elle avait auprès de la cheminée, et vint jusqu'au milieu de la chambre. Elle regarda Muguette attentivement.

— Je crois bien que j'ai pu vous connaître autrefois,

ma fille, lui dit-elle avec bonté, comme pour répondre à une question qui n'avait pas été faite, mais où et quand, je ne m'en souviens plus.

Elle caressa la joue de Muguette d'un geste protecteur et ajouta :

— Vous avez raison, Madame ma mère a bien souffert pour mourir. Que Dieu ait son âme !

Elle s'arrêta pour regarder en face Fortune qui avait des larmes dans les yeux.

— Bonjour, Raymond, lui dit-elle sans hésiter. Vous avez été bien longtemps dehors ce matin, mon ami. Il faut vous rendre utile dans cette maison, où nous avons tant de peine à soutenir le rang de nos aïeux. Allez au bois, jeune homme, et tuez un daim pour le repas de ce soir, car un gentilhomme va venir et nous voulons qu'il soit traité au mieux... comme un grand seigneur !

Sa voix, qui jusqu'alors avait été impérieuse, baissa jusqu'au murmure pendant qu'elle ajoutait :

— Ce gentilhomme est un prisonnier. Il ne faut pas qu'il se rencontre avec Pierre de Courtenay de Bourbon. Madame ma mère a épousé aussi un Bourbon, mais elle parlait souvent de M. le duc de Richelieu... Chut ! Ce ne sont pas vos affaires, jeune homme. Madame ma mère est morte et je ne vivrai pas longtemps. Allez en chasse que nous fassions bonne chère !

VII

OU FORTUNE APPREND UN TRÈS-IMPORTANT SECRET

Fortune fit un grand effort sur lui-même et parvint à sourire, malgré le mortel chagrin qu'il avait dans le cœur.

—Nous irons à la chasse, demoiselle Aldée, dit-il en prenant un ton de gaieté, et ce ne sont pas les daims qui manquent autour du manoir. Vous aurez de la venaison pour le repas du soir, car il faut que le chevalier Pierre de Courtenay soit reçu comme il faut dans notre maison. Voilà un digne jeune homme, un bon cœur, une franche parole!

— Je me souviens de lui, murmura Aldée, mais il y a si longtemps... si longtemps!

— Tout au plus trois ou quatre semaines, voulut dire Fortuné.

— Un siècle! prononça Mlle de Bourbon avec fatigue. Je n'étais pas née encore, et c'est depuis que j'ai senti mon cœur.

Les poings de notre cavalier se crispèrent, et il avala un juron qui faillit l'étrangler au passage.

Aldée restait calme et belle devant lui.

— Je ne serai pas la femme de ce Bourbon, murmura-t-elle. Je ne veux pas épouser un Bourbon comme feu Madame ma mère.

Tout à coup la blanche main d'Aldée s'appuya sur l'épaule de Fortune, qu'elle regardait fixement.

— Ami Raymond, dit-elle, tu ne sais pas une chose? Tu lui ressembles et j'ai deviné pourquoi... Chut! Ma mère est morte.

— Sang de moi! s'écria Fortune, je deviendrai fou, moi aussi, fou de rage, si mon épée n'entre pas jusqu'à la garde dans la poitrine de ce coquin!

Aldée eut un orgueilleux sourire.

— Il faut parler avec plus de prudence, ami Raymond, dit-elle, et vous tenir à votre place. Quand les gens comme vous insultent les grands seigneurs comme lui, c'est à faire aux valets de les bâtonner d'importance.

Son regard était dur et cruel.

Elle tourna le dos tout à coup et courut d'un pas léger vers le miroir de Venise qu'elle consulta en minaudant.

Ses bras s'arrondirent, ses jambes se plièrent; elle

prit l'attitude d'une danseuse qui va faire la révérence en commençant le menuet.

Toute sa personne rayonnait de grâce et de noblesse.

Mais tout à coup, posant les deux poings sur ses hanches, elle eut un rire bruyant et entonna, de cette voix rauque que nous avons déjà entendue, la ronde du faubourg :

Du temps de madame Isabeau,
La mère
De ma grand grand'mère,
Il faisait frais, il faisait beau,
Quand on dansait sur la fougère
Chut!
Et ce n'était pas un péché,
Du temps de la mère
De ma grand grand'mère,
Non, ce n'était pas un péché,
Pour la bergère,
Que de laisser
Prendre un baiser
Chut!
A son berger.

La voix de Mlle de Bourbon faiblit pendant le dernier vers; elle porta les mains à ses tempes qu'elle pressa et tomba sur le carreau en poussant un cri aigu.

Fortune et Muguette s'élancèrent à la fois pour la secourir.

Au moment où ils la relevaient, la voix creuse de la vieille dame se fit entendre derrière eux. Ils se retournèrent et demeurèrent stupéfaits en la voyant assise tout droite sur son séant.

Pareille chose n'était pas arrivée depuis des mois.

La vieille dame avait appelé distinctement :

— Raymond !

C'était comme si on eût entendu tout à coup la voix d'une statue.

Fortune, qui avait porté Aldée jusqu'au sofa, la laissa aux soins de Muguette et s'approcha de la comtesse, droite et raide sur le lit.

La comtesse le regardait venir, et sa tête branlait avec lenteur. Cela lui donnait un grand air de réflexion.

A l'instant où Fortune arrivait auprès d'elle, son bras se tendit et sa main toucha l'épaule de notre cavalier qui s'inclinait.

— Redresse-toi, dit-elle.

Fortune obéit, et ce mouvement fit glisser la main de la vieille dame, qui resta appuyée contre la poitrine de notre ami, vers la place du cœur.

— Cela bat, murmura-t-elle tandis que ses yeux mornes s'éclairaient vaguement comme s'ils eussent essayé de sourire.

Elle pensa tout haut :

— Les années passent, voici que l'enfant est un homme !

Fortune aurait voulu baisser les yeux par respect, mais il ne pouvait; le regard de la vieille comtesse attirait le sien invinciblement.

— Raymond, poursuivit-elle, tu es beau, et je t'aurais reconnu dans la foule entre mille, car tes traits sont un témoignage; ils racontent à mon souvenir une triste, une coupable histoire. Tu ressembles à celui qui me fit douter un jour la justice de Dieu.

Le balancement de sa tête se ralentit et ses sourcils,

qui étaient d'un noir de jais sous les mèches grises de ses cheveux, se froncèrent.

Elle dit encore :

— Tu es beau, Raymond, tu n'as que du sang noble dans les veines, tu dois être brave : écoute-moi.

Fortune n'avait pas besoin de cet avertissement, il écoutait de toutes ses oreilles.

Muguette écoutait aussi, agenouillée qu'elle était auprès de Mlle de Bourbon, dont les beaux yeux fermés à demi montraient une ligne blanche entre leurs paupières, comme si elle eût été morte.

Fortune et Muguette étaient frappés tous les deux au même degré par ce fait inattendu, étrange jusqu'à paraître surnaturel : la mère folle, recouvrant sa raison au moment même où la fille, raisonnable, tombait, vaincue par l'étreinte d'une soudaine folie.

Il y avait là comme une manifestation sévère et parcimonieuse de la clémence divine, ranimant une lueur au milieu de cette profonde nuit.

Sur le sopha, Mlle de Bourbon, immobile et couchée sur le dos, semblait avoir pris la posture que sa mère venait de quitter après l'avoir gardée si longtemps.

— Écoute-moi, Raymond, répéta la comtesse. Si quelqu'un m'avait dit autrefois que le jour viendrait où je prononcerais de semblables paroles, je l'aurais appelé menteur. Mais Dieu nous mène et tu es mon dernier espoir. As-tu ouï parler jamais d'une belle, d'une noble, d'une fière démoiselle qui avait nom Raymonde du Puy d'Aubental?

Elle s'arrêta.

— Non, répondit Fortune.

— C'est une race éteinte, reprit la vieille dame. Le feu roi la connaissait bien, cette Raymonde, et il disait « mon cousin » quand il écrivait à M. le marquis d'Aubental. Cette Raymonde entra dans la maison de Bourbon en épousant Alde-Henri-d'Albret d'Agost, septième comte de Bourbon, en l'an 1696... Tu m'as bien écoutée?

Fortune s'inclina.

— Écoute encore : je suis cette Raymonde, et je n'étais pas digne d'un tel honneur, car il y avait une tache dans mon passé, Dieu m'est témoin, pourtant, que j'ai vécu en bonne femme auprès de M. le comte, mon mari, que mon premier baisé avait trompé...

— Madame, dit Fortune, je ne suis pas seul à vous entendre.

Il y eut dans les prunelles de la comtesse comme un reflet de grand orgueil éteint.

— Qui donc m'entend? demanda-t-elle. Ma fille Aldée ne peut plus m'entendre, Muguette la pauvre ange ne me comprend pas et toi, Raymond, tu dois m'entendre et me comprendre : c'est à toi que je parle.

Elle baissa pourtant la voix en ajoutant :

— J'ai été dure pour vous, autrefois, jeune homme, parce que vous étiez le remords de ma faute, le remords vivant. Je me souviens de cela et je m'en accuse. Nous avons fait tous les deux, vous et moi, du tort à la maison de Bourbon : moi, je n'ai qu'un repentir stérile, vous qui n'avez point péché, mon fils Raymond, il faut payer la dette de votre mère.

— Alors, murmura Fortune, vous êtes ma mère!

Il n'aurait point su définir la nature de la profonde émotion qui le tenait.

Il n'y avait aucune joie dans son âme, et c'est à peine si un mouvement d'affection se mêlait au respect austère que lui inspirait la comtesse.

Celle-ci le regardait en face et semblait lire sa pensée dans ses yeux.

— Mon fils Raymond, reprit-elle avec une froideur mélancolique, je ne vous demande pas de m'aimer, je vous commande de m'obéir.

— Je vous obéirai, madame, répliqua Fortune.

Elle lui tendit sa main sèche et ridée que notre cavalier effleura de ses lèvres.

La vieille dame l'attira tout contre le lit, et à son tour, elle le baisa au front.

Il y avait dans ses yeux une flamme sombre et sa tête ne se balançait plus.

Sur le sofa, Aldée de Bourbon rendit un soupir faible entre les mains de Muguette, qui essayait de la réchauffer à force de caresses.

— Ce sont des menteurs, reprit la vieille dame après un silence, ce sont des lâches, et d'ailleurs, chaque race à son destin. Le père de mon père eut la tête coupée par ce prêtre qui portait aussi le nom de Richelieu!

Fortune tressaillit et devint plus attentif.

— Celui-là, continua la comtesse, le cardinal, le bourreau, jouait avec le sang comme ses neveux jouent avec les larmes. Il tuait des hommes, les autres assassinent des femmes : ce sont les Richelieu.

— Je hais les Richelieu! dit Fortune avec une sauvage énergie.

— Tu es le fils d'un Richelieu, prononça tout bas la vieille dame.

La tête de Fortune se rejeta en arrière, et il secoua ses cheveux comme une crinière de lion.

— Je hais les Richelieu! répéta-t-il, la joue blême et les yeux sanglants.

Il y eut un gémissement du côté du sofa, et l'on entendit la douce petite voix de Muguette qui disait :

— Voici notre chère Aldée qui va reprendre ses sens.

La comtesse ne prit point garde. Ses yeux, qui étaient fixés sur Fortune, exprimaient un terrible contentement.

— Bien, cela! mon fils Raymond, dit-elle, sois remercié pour ta haine! J'avais seize ans, il était beau... ils sont tous beaux, et tu leur ressembles, c'est le seul héritage que cet homme t'ait laissé. Il vint chez mon père, un pauvre vieillard qui m'aimait. Sur la vraie croix, il me jura que je serais sa femme, et quelques semaines après il épousait Anne-Marguerite d'Acigné, la mère de celui qui a tué ta sœur.

— C'est vrai, murmura Fortune qui eut cette fois un joyeux mouvement dans le cœur, j'ai une sœur! Aldée est ma sœur! et, vive Dieu! ma sœur n'est pas morte encore!

— Puisses-tu dire vrai, murmura la comtesse. Mais les races ont leurs destins. Je l'ai dit : les Richelieu nous tuent. Je ne sais pas ce qui se passe en moi : c'est peut-être cette dernière lueur qui éclaire le regard des mourants; je crois bien que j'ai été aveugle ou folle, car je vois les choses comme si je m'éveillais tout à coup d'un long, d'un profond sommeil. Personne ne me l'a dit, pourtant je sais, entends-tu bien, je sais que le Richelieu, le fils de celui qui m'a pris l'honneur et le bonheur

de ma vie, rôde autour de mon Aldée pour lui prendre son bonheur et son honneur. Le père était un loup, le fils est un chien de cour qui a des dents de loup : il faut le tuer.

— Corbac ! murmura Fortune, je ne demanderais pas mieux, madame, mais c'est qu'il est un peu mon frère à ce qu'il paraît. La peste ! cela me gêne.

— Les bâtards n'ont pas de frères, prononça durement la comtesse. Si Aldée de Bourbon est ta sœur, c'est que, depuis une minute, la mère d'Aldée de Bourbon t'a dit : je suis ta mère. Le Richelieu t'a-t-il dit jamais : tu es mon fils ?

— Non, répliqua Fortune, mais je pense bien que c'était lui, le vieux seigneur qui m'embrassait, quand personne n'était là pour le voir.

La comtesse ferma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Raymond, dit-elle avec fatigue, j'ai trop espéré de toi. Je vais mourir sans vengeance, et ta sœur est perdue.

— Non pas, de par Dieu ! s'écria Fortune Dormez tranquille, bonne dame, car vous avez beaucoup parlé. Il y a une chose que je peux vous promettre, c'est que j'assommerais monsieur mon frère avant de le laisser arriver jusqu'à notre Aldée. J'ai besoin de prendre l'air un petit peu, car j'ai la tête embarrassée comme si j'avais bu quatre ou cinq flacons de vin de Gascogne. Qu'il soit un chien ou qu'il soit un loup, notre pauvre Aldée n'a rien à craindre du Richelieu dans l'état où elle est. Que Dieu vous garde, madame; ce ne sont pas les embarras qui me manquent, mais vous pouvez compter sur moi, foi

de cavalier, et sous peu, vous aurez de mes nouvelles.

La comtesse ne rouvrit point les yeux, seulement, ses lèvres blêmes s'agitèrent pour murmurer :

— Quand on ne les tue pas, ils tuent !

Fortune alla vers le sofa et déposa un baiser sur le front d'Aldée. Il sentit que la main de Mlle de Bourbon serrait la sienne faiblement.

— Au revoir, ma sœur, dit-il.

Les paupières de la charmante fille se relevèrent; ses yeux mouillés semblaient remercier.

— Pauvre chère âme ! murmura Fortune, qui prit Muguette sous le bras pour l'entraîner jusqu'à la porte.

— Toi, mon bon petit cœur, dit-il dans la chambre d'entrée, j'étais venu ici pour t'apprendre une drôle de nouvelle : je t'aime à en perdre l'esprit.

— Est-ce bien vrai, cela? balbutia Muguette que l'excès de sa joie fit chanceler.

— Corbac ! Te voilà aussi pâle que les deux autres ! s'écria Fortune. Oui, c'est bien vrai et ce n'est pas le plus beau de notre affaire, car du diable si nous trouverons toi et moi, d'ici longtemps, une heure libre pour nous marier chrétiennement !

— Je serais ta femme, Raymond ! balbutia la fillette qui se pendit à son cou.

— Quand nous aurons le temps, oui, je te le promets, répondit gravement Fortune; mais en attendant, laisse-moi partir, car j'ai de la besogne par dessus les oreilles.

Il essaya de se dégager.

— Où vas-tu? demanda Muguette en s'attachant à lui.

— Je veux être pendu si j'en sais rien, ma fille, répartit notre cavalier, j'ai tant de monde à sauver, en commençant par moi-même, que je ne sais plus auquel entendre. Le plus sage serait de manger un morceau, car l'estomac me tire, mais il faut d'abord que je tienne conseil avec moi-même. A te revoir.

Il lui donna un bon gros baiser et franchit le seuil en courant.

Muguette appuya ses deux petites mains sur son cœur, et le regard humide qu'elle jeta vers le ciel valait la plus ardente des prières.

Fortune n'alla pas bien loin. Il s'assit sur la dernière marche de l'escalier et mit ses coudes sur ses genoux pour prendre sa tête entre ses deux mains.

— La peste! pensa-t-il, je viens d'en apprendre de belles! je suis Duplessis-Richelieu d'un côté, Du Puy-d'Aubental de l'autre : ce serait assez joli si mon père et ma mère s'étaient seulement mariés ensemble. Mais je vous demande à quoi diable pense mon étoile? me voici lancé, moi l'échappé des prisons du Châtelet, contre un duc et pair d'un côté, de l'autre contre un homme qui gagne trois ou quatre millions tous les matins. La mule du pape! il faut jouer serré si je ne veux pas que ma petite Muguette soit veuve avant le jour de nos noces!

VIII

OU FORTUNE NOUE DES RELATIONS AVEC MADAME LA PISTOLE

Fortune dit encore bien d'autres choses. Il avait, en vérité, trop de préoccupations pour qu'on pût les ranger et les étiqueter, selon un ordre convenable, dans une tête de cavalier.

Il songeait à cette vieille dame pour laquelle il n'avait jamais éprouvé peut-être une tendresse bien vive, mais qu'il s'était habitué à vénérer comme une relique : la comtesse de Bourbon était sa mère ! Son père, c'était le maître de ce grand château que ses souvenirs d'enfance lui représentaient si brillant et si riche. L'enfant tout blanc,

tout rose, tout délicat, tout impertinent, qui le molestait jadis et pour qui on le fouettait, c'était son frère, c'était M. le duc de Richelieu!

Combien ces sentiments, nés aux premiers jours de la vie sont sincères et durables! Fortune détestait ce petit homme aussi solidement qu'autrefois, et il éprouvait une sorte de satisfaction à ajouter ce chiffre ancien au compte nouveau de la belle et bonne haine qu'il portait au duc de Richelieu.

Et Aldée! comme il l'aimait! comme il se sentait heureux de la protéger et de la venger!

Quant à Muguette, nous savons que le cavalier Fortune n'y allait jamais par quatre chemins : c'était une affaire réglée. Muguette ne comptait plus, elle faisait partie de lui-même, et Fortune n'était pas éloigné de se regarder déjà comme le chef d'un vieux ménage, puisqu'il avait résolu depuis quelques heures d'enchaîner bel et bien son sort à celui de Muguette.

— Ceci, pensait-il, c'est de l'histoire romaine. Nous avons été mariés, Muguette et moi, de toute éternité. Les musulmans diraient : C'était écrit. Et, corbac! je puis me vanter d'avoir une jolie petite femme!

— Seulement, interrompit-il, elle est aussi occupée que moi. En somme, il me manque un aide, et je n'ai personne à qui me fier, quoique je sois comblé d'amis : La Pistole est en prison; M. le chevalier de Courtenay court la poste vers je ne sais quelle forteresse, et mon petit René ne sait pas même allonger un coup de couteau décemment. Thérèse Badin n'est qu'une femme... Par la, morbleu! j'ai peut-être un peu trop de monde à servir!

Il était, comme nous l'avons dit, assis sur les dernières marches de l'escalier. Devant lui s'étendait l'allée étroite qui rejoignait la cour de Guémenée.

Une ombre passa au dehors, devant la porte de l'allée, et Fortune sauta brusquement sur ses pieds en s'écriant :

— La mule du pape! c'était justement à lui que je pensais. Les morts ne me font pas peur à minuit; mais en plein midi, ce doit être un vrai plaisir que de causer avec un fantôme!

Tout en parlant il s'était élancé, et trois sauts l'avaient mis au bout de l'allée.

Il regarda tout autour de lui. Le passage était absolument désert.

L'ombre qu'il avait vue ou cru voir avait glissé vers la gauche. Fortune suivit le même chemin et arriva à la porte de l'allée voisine, qui était sombre et longue. Il y entra en tâtonnant, et à deux ou trois reprises il appela tout bas :

— Maître Bertrand! Êtes-vous ici, maître Bertrand?

Il n'eut point de réponse. Seulement, au bout d'une minute, un bruit de sabots se fit dans un escalier qu'il ne voyait pas.

Au fond de l'allée, une voix cassée dit :

— S'il vous plaît, faites-moi place.

L'allée était en effet trop étroite pour qu'il fût possible d'y passer deux de front.

Fortune se recula jusqu'à l'entrée de la cour et les sabots sonnèrent sur le carreau de l'allée.

Ce fut une vieille béguine qui sortit, le visage couvert d'un voile noir tout brodé de reprises et portant au bras son petit panier à provisions.

— Mon joli cœur, dit-elle en passant près de lui, il y a bien des chiens en chasse aujourd'hui dans Paris. Si vous connaissez un étourneau qu'on nomme le cavalier Fortune, dites-lui qu'il se gare. A la place de pareil gibier, moi je gagnerais au pied du côté de l'arsenal, où commence la forêt d'Espagne et de Bretagne.

La vieille continua sa route faisant claquer ses sabots sur les pavés de la cour.

La première idée de Fortune fut de l'arrêter résolûment et de la faire parler de force autrement qu'en paraboles; mais il y avait maintenant des passants dans la cour, et, malgré son apparence chancelante, la vieille marchait très-vite. Fortune, intrigué au plus haut point, remonta son manteau, rabattit son feutre et se mit à la suivre.

La béguine traversa la grande rue Saint-Antoine et disparut dans la rue du Petit-Musc.

Fortune fit comme elle. Les dernières paroles qu'il venait d'entendre avaient mis sa prudence en éveil, et il n'était pas éloigné de prendre pour des alguazils acharnés à sa poursuite tous les bons bourgeois allant et venant pour leurs affaires.

Malgré ses craintes excitées, la pensée de maître Bertrand, l'inspecteur défunt ou ressuscité, restait en lui; il se demandait si la vieille n'était pas maître Bertrand lui-même.

Il y avait entre le Bertrand qu'il avait vu dans le cellier du pauvre Guillaume Badin et cette vieille dont les sabots claquaient sur les pavés pointus une notable différence de taille, mais ces gens de police sont si adroits !

La béguine, arrivée au bout de la rue, tourna l'angle de la chapelle des Célestins et s'engagea dans la belle avenue plantée d'arbres, qui conduisait à l'arsenal, parallèlement au port de Grammont.

Elle passa sans s'arrêter entre les deux soldats du régiment de Laval, qui gardaient la porte principale, et montra son panier au suisse sans mot dire.

Comme les deux factionnaires croisaient le mousquet au devant de Fortune, elle se retourna et cria de sa voix cassée :

— Laissez, laissez, il est de la comédie.

Les deux factionnaires relevèrent leurs armes.

Fortune entra et monta un escalier de service sur les pas de la vieille, qui semblait douée maintenant d'une agilité extraordinaire.

Au second étage de l'aile qui regardait le couvent des Célestins, par dessus les grands parterres, la vieille ouvrit une porte et s'arrêta pour attendre Fortune.

— Les gens comme vous, dit-elle, ont souvent plus de bonheur que de bien joué. Entrez et soyez sage.

C'était une pièce assez vaste, où l'on voyait un lit, mais qui ne ressemblait point, cependant, à une chambre à coucher. Il y avait tout autour de la muraille des porte-manteaux chargés de robes et d'habits de toutes sortes; vous eussiez dit la loge d'une comédienne assez vieille pour avoir joué des centaines de rôles — ou peut-être le cabinet d'un de ces grimes de la police qui passent pour avoir dans leurs armoires plus de déguisements divers que n'en contient le magasin d'un théâtre.

Il y avait ici de l'un et de l'autre.

La béguine jeta ses sabots à la volée, arracha d'un tour de main son voile avec son bonnet, et dépouilla son vieux surcot de laine.

— Zerline ! s'écria Fortune, madame La Pistole !

L'ancienne Colombine de la foire Saint-Laurent dessina une grave révérence et indiqua un siége à notre cavalier.

Elle n'était pas jolie, cette fée qui causait tant de tourments au pauvre La Pistole ; elle n'était même pas jeune ; mais elle avait des yeux brillants, un teint de bohémienne, beaucoup d'acquit, et cet ensemble de grimaces que le théâtre enseigne.

Avec la moitié de tout cela, la moindre de ces dames trouve moyen d'apprivoiser les loups et d'enrager les moutons.

— On ne parle que de vous dans Paris, dit la soubrette en prenant place auprès de Fortune et en faisant bouffer les plis de sa robe selon l'art déjà connu au XVIII^e^ siècle, vous êtes la coqueluche de l'Arsenal, et M^me^ la duchesse ne pense plus du tout à cette pauvre belle Thérèse Badin, depuis qu'elle espère avoir en vous une autre amusette.

— Ma bonne, répliqua Fortune qui se mit tout de suite au diapason, je ne suis guère en mesure de servir d'amusette à personne. Tel que tu me vois, j'ai de l'ouvrage par dessus la tête.

— Alors, nous nous tutoyons ? demanda Zerline.

— Parbleu ! fit notre cavalier. Je m'intéresse à toi à cause de ton mari, La Pistole, qui est une de mes créatures.

La soubrette se mit à rire franchement et rapprocha son siége en disant :

— Il est impossible que vous ne gagniez pas des rentes, un jour ou l'autre, à force de ressembler M. le duc.

Fortune prit un air sévère et répondit :

— Si tu veux rester bien avec moi, ma mignonne, ne me parle plus de ce déplorable hasard.

— Est-ce un hasard... vraiment? demanda Zerline, dont le regard posa une effrontée ponctuation au bout de cette phrase.

— Corbac! gronda Fortune, lequel de M. le duc ou de moi a l'air d'un enfant de l'amour?

Zerline baissa les yeux en riant et murmura :

— Ce n'est certes pas votre seigneurie.

Puis elle reprit allègrement :

— Voilà la nouvelle à la main qui court la ville et les faubourgs, qui va gagner la banlieue, puis la province, pour aller enfin divertir toutes les cours étrangères : Il est arrivé d'Espagne un cavalier chargé par son éminence le cardinal Alberoni de quelques petits papiers mystérieux pour M^me^ la duchesse du Maine, et entre autres d'un certain traité qui confère à M. de Richelieu la Grandesse d'Espagne avec le titre de prince.

— J'ai l'espoir, dit Fortune que ce précieux traité lui fera couper le cou.

— Le cavalier en question, reprit Zerline, c'est toujours la nouvelle à la main qui parle, a reçu des dieux immortels des traits si parfaitement semblables à ceux de l'Adonis moderne que M^me^ la duchesse de Berry, passant, voici trois jours, dans la rue de la Tixanderie pour aller en pèlerinage à la Bastille, où l'on adorait encore le dieu, a jeté son bouquet audit cavalier, lequel a été

presque aussitôt poignardé, toujours au lieu et place d'Adonis, par le frère d'une de ses victimes... tout cela est-il vrai?

— Exactement vrai, répondit Fortune.

— Suite de la nouvelle à la main, continua Zerline : le cavalier qui va devenir célèbre dans les quatre parties du monde a eu le malheur d'être plongé au fond d'un noir cachot, parce qu'on l'avait trouvé endormi auprès d'un homme assassiné. La nuit derrière, il y a eu deux évasions à la forteresse du Châtelet, un vivant s'est échappé de la prison, un mort s'est sauvé du caveau funèbre...

— Au nom du ciel! interrompit ici Fortune, parlons un peu sérieusement, ma bonne. Savez-vous quelque chose de raisonnable touchant cette aventure de l'inspecteur Bertrand?

Zerline ne perdit point son sourire.

— Pour ce qui me regarde, répondit-elle d'un ton léger, je ne suis pas éloignée de croire aux revenants; mais laissez-moi finir, glorieux cavalier : le vivant n'a laissé aucune trace de son passage, il s'est évanoui comme un souffle; le mort, au contraire, a cassé un carreau à la porte vitrée qui sépare la morgue de la galerie de l'est au grand Châtelet. Il y a cependant une autre version où l'on parle d'une horrible bataille entre un vampire et la famille du gardien des caveaux. La chose sûre et qui nous intéresse jusqu'à un certain point, c'est que toute la police est sur pied, et que vous ne pourriez pas faire dix pas à l'intérieur de Paris sans être reconnu, arrêté et claquemuré.

— Vous savez donc?... commença Fortune.

— Bon! s'écria la soubrette, voici déjà qu'on ne se tutoie plus! Ne vous ai-je pas dit que Mme la duchesse était plus capricieuse qu'un chien bichon? Dès hier, elle s'était mise en tête une fantaisie pour vous. Aujourd'hui, de bonne heure, la sœur d'Apollon, qui est sa servante, et dont je suis la soubrette (je vous prie de plaindre mon triste sort!) est venue m'éveiller et m'a dit de ce ton de pimbêche que la nature lui a donné : Zerline; il faut aller à la prison du Châtelet et voir un peu ce qu'il est possible de faire pour cette espèce de bellâtre qu'on appelle le cavalier Fortune.

— Elle a dit cela?

— Ne vous étonnez ni ne vous fâchez. Toute muse a une écritoire à la place du cœur. Cette Delaunay est encore une des muses les moins acariâtres que j'aie rencontrées dans ma vie. Quand elle parle, cependant, il faut obéir; j'ai pris juste le temps de jeter une mante sur mes épaules, et, fouette cocher, me voilà au Châtelet. De cavalier Fortune, pas l'ombre! mais en revanche, il m'a été donné de presser sur mon cœur cet innocent de La Pistole, qui m'a raconté le fin mot de l'aventure. Après les caresses d'usage, nous nous sommes arraché les yeux, selon l'habitude, et La Pistole m'a avoué son dessein de devenir millionnaire pour m'humilier et se venger de moi. J'ai approuvé de tout mon cœur ce noir complot, et, grâce au crédit de Mme la duchesse, qui conspire d'une main, mais qui caresse de l'autre les gens en places, j'ai obtenu la mise en liberté de La Pistole en l'invitant à m'écraser le plus tôt possible sous le million de sa vengeance!

— La peste! dit Fortune en se frottant les mains, vous

n'avez pas la beauté de Vénus, ma commère, mais vous êtes une agréable femme, et La Pistole aurait tort de se plaindre. Je suis si fort au dépourvu que le moindre auxiliaire m'est précieux, et je vous remercie de m'avoir rendu mon pauvre camarade. Maintenant, s'il vous plaît, une dernière question : comment vous ai-je trouvée tout à l'heure sous le déguisement que vous savez dans la cour de Guémenée?

— Beau cavalier, répondit Zerline, chacun de nous a ses affaires privées; je ne vous ai pas demandé pourquoi vous étiez au même lieu, imitez ma réserve, et nous allons passer à la deuxième partie de notre séance.

Elle se leva et ouvrit une porte, située derrière son lit, qui donnait accès dans une chambre un peu plus petite, entourée également de porte-manteaux. Le meuble principal était une vaste toilette.

Les porte-manteaux, au lieu de supporter des accoutrements féminins et des costumes variés, comme ceux de la chambre d'entrée, étaient uniformément, occupés pas une trentaine d'habits complets, tous neufs et semblables les uns aux autres.

— Voilà de quoi vêtir tout une escouade d'exempts! dit Fortune étonné.

— Vous savez, répliqua Zerline innocemment, que nous sommes fous de comédie à l'Arsenal aussi bien qu'à Sceaux. M^lle^ Delaunay, ma chère maîtresse, a la direction générale des spectacles et moi je suis la costumière en chef.

— Et vous allez bientôt, reprit Fortune qui la regardait en face, monter une pièce où il y aura beaucoup d'exempts?

Zerline fit un signe de tête affirmatif et souriant.

Elle ajouta :

— Une grande pièce et qui aura, nous l'espérons, un succès de vogue... venez çà !

Fortune franchit le seuil de la seconde chambre.

— Asseyez-vous là, dit encore la soubrette en lui montrant un fauteuil placé devant la glace.

Fortune obéit.

— Pour échapper aux loups, reprit Zerline qui d'une main habile mettait déjà le peigne dans ses cheveux, rien n'est meilleur ni plus adroit que de se déguiser en loup. De vos affaires je sais un peu plus long que vous n'en pourriez dire des nôtres, attendu que La Pistole ajoute à ses autres défauts celui de n'être point un confident discret. M. le duc de Richelieu, votre bête noire, est exilé, il est vrai, à Saint-Germain, mais il passe ses jours et ses nuits à Paris dans certaine petite maison du quartier d'Anjou que lui a louée Chizac-le-Riche... ce nom vous fait dresser les oreilles?

— Va toujours, dit Fortune; les diablesses comme toi valent souvent mieux que des anges.

— Toujours! rectifia Zerline, qui aplatissait de son mieux les belles boucles de la coiffure du cavalier. Cette bataille entre deux hommes qui ont même visage, sinon même cœur, m'amuse et m'intéresse. L'un n'est qu'un pauvre soldat, l'autre est un grand seigneur; je mets dans le jeu du soldat parce que je suis une soubrette.

— Corbac! s'écria Fortune, il faut que je t'embrasse !

— Volontiers, mais quand j'aurai fini. Dans dix mi-

nutes vous allez être un exempt, non pas laid, c'est impossible, mais enfin un exempt par les habits, par la coiffure et même par la figure, car j'ai là tout ce qu'il faut pour vous transformer à ma guise. Et quand ma baguette vous aura touché, vous pourrez tourner autour du Richelieu, croiser le Chizac et même, si vous voulez, aller rendre visite à maître Lombat, sans courir le moindre risque d'être reconnu!

IX

OU FORTUNE CONÇOIT LA PREMIÈRE IDÉE DE SON PLAN

Si l'étoile de Fortune avait eu quelquefois des torts, il faut bien avouer qu'elle les réparait amplement à cette heure, car Mme La Pistole était une véritable trouvaille.

— Quoique je n'aie jamais souhaité, dit notre cavalier d'un air modeste, faire avec personne le troc de ma tournure et de ma figure, je ne suis pas fâché de posséder pour quelque temps cet anneau des contes de ma mère l'Oie qui rend les chevaliers invisibles. C'est la meilleure armure que puisse revêtir un homme isolé

comme je le suis au milieu de tant d'ennemis. Où trouverai-je ton mari, ma toute belle?

— A son ancien logis, répondit Zerline, mais il ne faut pas faire grand fond sur le pauvre homme, car il est resté bien frappé de sa dernière aventure. Il s'est terré comme un lapin, et nourrit la pensée de se faire chartreux pour éviter les dangers qui parsèment les sentiers de la vie mondaine... Ne riez pas, cavalier, vous gênez mon travail. Ecoutez plutôt, car j'ai encore quelques petites choses à vous apprendre.

Elle avait pris dans un des tiroirs de la toilette trois ou quatre godets, et mélangeait prestement des couleurs sur une petite plaque de porcelaine.

Fortune poussa un gros soupir, parce que les premiers coups de pinceau lui avaient gâté le visage qu'il aimait le mieux au monde : le sien.

Cela ne l'empêchait pas d'adorer Muguette et d'être un brave garçon, mais la goutte de sang de Richelieu qu'il avait dans les veines lui donnait pour un peu cette robuste fatuité qui remplaçait le génie chez le neveu de l'illustre cardinal.

— Ce n'est que l'ébauche, disait cependant Zerline, quand nous allons fondre les nuances vous paraîtrez moins laid que cela. Vous serez content, monseigneur, et j'espère que, si vous avez jamais besoin d'un semblable coup de main, vous m'accorderez votre pratique. A nos affaires : on parle presqu'autant du Richelieu que de vous à l'Arsenal, à cause de son traité avec l'Espagne que vous avez eu la bonté d'apporter dans votre fameux bâton, et qui nous le livrera pieds et poings liés un jour ou l'autre. C'est un conquête de premier ordre, qui fera

entrer dans notre forêt les trois quarts et demi des femmes de Paris.

Depuis sa sortie de la Bastille, M. le duc a déjà fait des siennes et l'on prétend que le régent l'a surpris en un lieu où ils ne devaient se trouver ni l'un ni l'autre. Le régent aurait, dit-on, tiré l'épée, et Mlle de Valois, cette douce fille d'un si respectable père, l'aurait assis sur le plancher, à l'aide d'un croc en jambe, pour donner à M. de Richelieu le temps de sauter par une fenêtre. Tournez-vous un peu qu'on accommode là joue gauche. Vous jugez qu'après de pareils scandales, il est bien temps de mettre M. le régent dans une maison de correction.

— Et le Richelieu? s'écria Fortune.

— C'est bien différent! Il est avec nous, où lui tressera des couronnes. Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que hier, chez Cadillac, il y a eu confirmation de certain pari entre lui et M. de Gacé. Vous savez ce dont je veux parler, car vous avez pâli. Dans trois jours aura lieu le petit souper où M. le duc a promis de montrer à ses amis, assises toutes deux à la même table, l'une à droite de lui, l'autre à gauche, la belle Thérèse Badin et la belle Aldée de Bourbon.

— En voilà assez! dit Fortune en sautant sur ses pieds. Tu ne sais pas quel deuil se cache sous toutes ces folies, ma fille, et je n'ai pas le cœur de te l'expliquer. Lequel de ces uniformes me prêtes-tu?

— Celui qui siéra le mieux à votre taille, cavalier. Choisissez, et quand vous serez assez couvert pour que la décence me permette de vous revoir, je donnerai la dernière main à votre toilette.

Elle l'enferma dans la seconde chambre, où étaient pendus ces costumes d'exempts qui semblaient en vérité trop nombreux pour n'avoir point d'autre destination que le théâtre.

Deux minutes après, Fortune reparut, déguisé de la tête aux pieds.

— Depuis que dame Thémis met des faux poids dans sa balance, s'écria Zerline, on n'aura jamais vu un si joli suppôt que vous, cavalier! Laissez-moi aplatir encore cette mèche... Au chapeau maintenant! Et le baiser promis, s'il vous plaît, mais vous ne le direz pas à ce pauvre La Pistole.

Fortune l'embrassa d'un air distrait, jeta un dernier regard au miroir et s'élança vers la porte.

— Où allez-vous? demanda Zerline.

— Je veux être roué vif en place de Grève, répliqua Fortune, si j'en sais rien... je vais me faire tuer, s'il le faut, mais il n'y a pas une idée qui vaille dans ma pauvre cervelle.

Il descendait déjà l'escalier quatre à quatre.

Zerline lui cria d'en haut :

— La petite maison que Chizac-le-Riche a louée à M. le duc est au coin de la rue d'Anjou et du chemin de la Ville-l'Évêque. Bonne chance, cavalier, et au revoir!

Une fois dans la rue, Fortune se mit à courir. Il essayait de réfléchir et ne pouvait pas. Les différents devoirs dont il s'était chargé revenaient tous ensemble dans son esprit et y produisaient une confusion inexprimable.

Un autre eût fait un choix sans doute entre ces diffé-

rents devoirs, mais Fortune ne doutait de rien, d'ordinaire, et sa bravoure fanfaronne embrassait trois ou quatre fois plus qu'elle ne pouvait étreindre. Il ne voulait rien laisser en chemin. Loin d'élaguer ceci ou cela, le vague travail de sa pensée essayait de rassembler en faisceau tout ce qu'il avait à entreprendre. Il ne voulait oublier rien ni personne, se disant avec naïveté : chaque chose aura son temps, s'il plaît à Dieu.

En attendant, il allait comme un cerf et son pas de course dépassait les carrosses les mieux attelés.

Il longea le bord de l'eau en directe ligne, depuis le mail d'Henri IV jusqu'aux abords du Châtelet, où il s'arrêta une minute pour voir la foule de curieux stationnant devant le caveau des montres.

Magloire Séverin était à son greffe, mais Françoise Jodelet, sa femme, et Anne-Gertrude, sa sœur, expliquaient au public avide comme quoi le mort, déjà bleu et dont les membres ne tenaient plus attachés ensemble, avait sauté comme un cabri par dessus la table de marbre et pris sa course par le pont au Change.

A quoi le jeune Denis Museau ajoutait que, nonobstant cette fuite extraordinaire, le mort qui avait sauté était revenu sous la table, tandis qu'un autre mort tout frais avait profité du moment où la famille Séverin courait après le premier pour prendre à son tour la clé des champs.

La foule écoutait, bouche béante, cette histoire véritablement extraordinaire.

Quelques-uns demandaient :

— Mais il y a aussi un prisonnier vivant qui s'est échappé de l'ancienne salle des témoignages.

A quoi Françoise Jodelet, Anne-Gertrude Séverin et Denis Museau répondaient à l'unanimité :

— Cela ne regarde pas le greffe de la montre.

Fortune poursuivit sa route et remonta la rue Saint-Denis par la fantaisie qu'il avait de revoir un peu le théâtre de sa principale aventure dans la rue des Cinq-Diamants. Il y avait aussi des curieux établis en permanence entre le cabaret des Trois-Singes et la porte du trou habité naguère par Guillaume Badin.

Fortune reconnut du premier coup d'œil quelques-uns de ceux qui avaient assisté à la visite judiciaire.

Ces braves gens devaient être là depuis trois jours, racontant sans relâche aux passants les détails du drame. Ils ne semblaient point fatigués, et Fortune entendit l'un d'eux qui disait avec mélancolie :

— La presse commence à diminuer, cela ne durera pas longtemps désormais.

Fortune s'approcha, non point par bravade, mais pour éprouver une bonne fois la vertu de son déguisement.

Il dut être satisfait, car l'un des petits bourgeois historiographes de l'événement Badin l'ayant aperçu, s'écria :

— Tenez, voici un honnête homme d'exempt, que je crois reconnaître pour être un de ceux qui accompagnaient le bailli Loiseau, et il pourra témoigner si je dis la vérité vraie.

Fortune témoigna, et le bourgeois le remercia.

Avant de reprendre sa route, il entendit encore, le même historien acharné parler de lui-même, Fortune, en assez bons termes, et dire en terminant :

— Il y a là-dessous quelque chose, et le pauvre M. Chizac en sèche d'ennui. On n'aurait jamais cru qu'il aimait tant Guillaume Badin, son locataire. Depuis trois jours il gagne tant d'argent que personne n'en pourrait faire le compte, et, nonobstant, il dépérit à vue d'œil. Il y a quelque chose là-dessous.

Fortune détalait déjà redescendant la ruelle des Cinq-Diamants pour prendre la rue des Lombards. En moins d'un quart d'heure, il eut arpenté la grande rue Saint-Honoré, et deux heures après midi sonnaient au couvent de la Madeleine quand il s'arrêta, baigné de sueur, au coin de la rue d'Anjou et du chemin de la Ville-l'Évêque.

Nous avons déjà vu dans ce livre un quartier semblable, tout à l'autre bout de Paris, dans les marais de Popincourt.

Ici comme là, c'était une bourgade joyeuse, toute composée de petites maisons ou *folies*.

A peine pouvait-on dire qu'il y avait un peu plus de paradis financiers vers le faubourg Saint-Antoine, et dans le quartier d'Anjou, depuis la Ville-l'Évêque jusqu'à Beaujon, un peu plus de paradis appartenant à des grands seigneurs.

A l'époque où se passe notre histoire, ces deux colonies fondées par le plaisir fastueux, se faisaient concurrence, et Popincourt avait ses partisans illustres comme le Roule.

Aujourd'hui, Popincourt vaincu, travaille et souffre dans les misérables rues qui ont remplacé les jardins d'Armide.

Au contraire, Beaujon triomphant étouffe d'opulence et d'orgueil.

101499

Mais, désormais, il n'y a pas plus de petites maisons à Beaujon qu'à Popincourt. Le vice éternel change de toilette selon les siècles, et nous faisons maintenant nos farces à l'anglaise.

En arrivant, Fortune se crut devant la grille du banqueroutier Basfroid de Montmaur, tant la petite maison affermée par M. le duc à Chizac-le-Riche avait un entourage semblable à celle de l'ancien banquier des pauvres.

Le carrefour était désert. Du côté opposé, dans le chemin de la Ville-l'Évêque, on voyait les bosquets d'une autre folie, et à l'autre coin de la rue d'Anjou, c'étaient les jardins de la Madeleine.

A une cinquantaine de pas de la grille, un carrosse sans armoiries stationnait, attelé de deux chevaux seulement.

Le chemin avait deux rangs d'arbres rabougris et poudreux, car il menait aux Saussaies dont les guinguettes étaient abondamment fréquentées le dimanche.

Entre les arbres, çà et là, on voyait quelques bancs de bois.

Fortune s'assit sur l'un de ces bancs, à proximité de la grille.

Son estomac le tiraillait terriblement, et il s'accusait en lui-même de n'avoir point mis à contribution le garde-manger de l'Arsenal.

Mais à l'œuvre on devient artisan, et notre cavalier, sans s'en douter, faisait le dur apprentissage du métier de diplomate. Il songeait si laborieusement que les plaintes de son estomac avaient tort.

Dans sa cervelle, violemment sollitée, un embryon de

plan naissait, bien confus encore et bien vague, mais qui promettait d'embrasser l'ensemble des affaires que Fortune s'était mises sur le dos.

Les calculateurs novices voient ainsi au premier abord la lumière se produire, mais cela ne dure pas, et bientôt la nuit revient plus profonde.

Ainsi en fût-il pour Fortune qui, au bout de dix minutes, se frappa le front à grands coups de poing en se disant avec détresse :

— Je n'y vois plus, corbac ! et j'en perdrai la tête !

Mais le germe de ces pensées reste dans l'esprit et parfois, plus tard, il fructifie.

Le plus sage est de ne pas s'acharner dans le premier moment.

Fortune fut distrait par l'arrivée d'un second carrosse qui était à quatre chevaux et abondamment doré. Le carrosse s'arrêta devant la grille.

Fortune en vit descendre un vieillard lourd et cassé qu'il ne reconnut point au premier aspect.

Cependant, quand le vieillard passa non loin de lui pour aborder la grille, Fortune se demanda :

— Est-ce que ce ne serait point Chizac-le-Riche ?

Le vieillard fut introduit et la grille se referma.

Presqu'aussitôt après, la grille se rouvrit pour donner passage à deux grissettes, lestes et pimpantes, qui avaient le panier au coude et qui mirent avec résolution leurs petits pieds, cambrés hardiment, dans la boue du chemin de la Ville-l'Évêque.

Elles riaient comme deux folles, ces deux grisettes, et Fortune en était à s'étonner que M. le duc, entouré de tant de grandes dames, descendit à de pareilles amours,

lorsque du fond de la rue d'Anjou apparurent deux nobles carosses que surmontaient les monumentales perruques de deux magnifiques cochers.

Les deux grisettes se donnèrent la main en riant toujours, l'une sauta dans le carosse de droite et l'autre dans le carosse de gauche, et Fortune entendit des voix argentines qui sortaient des portières, disant :

— Hôtel de Condé !

— Palais-Royal !

Un cinquième carosse arrivait par le chemin de la Ville-l'Évêque, blasonné abondamment, vaste comme une arche, et traîné par quatre chevaux hauts sur jambes.

Fortune avait déjà vu la dame entre deux âges qui montrait à la portière sa figure, restaurée comme un tableau. Zerline elle-même n'aurait pu produire un plus parfait chef-d'œuvre de rentoilage.

— M^me^ la maréchale ! dit le laquais qui vint sonner à la grille.

Mais le concierge répondit :

— M. le duc subit son exil en son château de Saint-Germain-en-Laye.

Et l'énorme carosse s'éloigna tristement.

Il en vint d'autres, des vieux et des jeunes, qui tous furent éconduits par le portier, plus inflexible que Cerbère.

Un couple d'heures se passa. L'estomac de Fortune arrivait au dernier degré de la détresse ; mais son plan marchait et se débrouillait peu à peu.

Au moment où la chapelle de la Ville-l'Évêque sonnait quatre heures, la grille s'ouvrit une dernière fois,

et Chizac-le-Riche, car c'était bien Chizac, vieilli de dix années en trois jours, passa le seuil, précédant un jeune homme de taille charmante, mais un peu efféminée, qui marchait appuyé sur une longue canne, dont la pomme d'or était rehaussée de trois rangs de diamants.

Toute l'âme de Fortune était dans ses yeux.

Il n'avait jamais vu M. le duc de Richelieu depuis ces jours lointains où on le fouettait, lui Fortune, quand M. le duc avait fait le méchant.

Pourtant il le reconnut d'un coup d'œil, à cause de ce vieux seigneur dont la physionomie restait dans sa mémoire, pour les quelques baisers qu'ils se souvenait d'avoir reçus, lorsque le vieux seigneur et lui se rencontraient par hasard dans la solitude des grands corridors.

Le jeune duc lui ressemblait, à ce vieux seigneur; le jeune duc était beau, et même Fortune n'aurait jamais cru qu'un homme pût être si beau.

Il éprouva un double choc où il y avait de la haine et aussi quelque chose qui ressemblait à de l'attendrissement — toujours à cause des baisers du vieux seigneur.

— La mule du pape! pensa-t-il, toutes ces femmes folles n'ont pas si méchant goût que je le croyais et ce serait dommage d'écraser cette jolie tête entre deux pierres!

X

OU FORTUNE ATTEND LA VEUVE EN JOUANT AVEC LES ORPHELINS

L.-F. Armand de Vignerod du Plessis, deuxième duc de Richelieu, duc de Fronsac, filleul du grand roi et de Mme la duchesse de Bourgogne, enfant gâté de Mme de Maintenon, n'avait pas encore vingt et un ans, quoique son histoire amoureuse fût longue déjà comme deux ou trois douzaines d'Iliades.

En aucun siècle et en aucun pays le monde ne vit jamais rien de comparable à la folie de ce tournoi galant que les femmes, on peut le dire, coururent autour de lui pendant près d'un siècle.

Les femmes prirent d'assaut sa jeunesse se disputèrent son âge mûr et furent fidèles à sa vieillesse.

Soixante-trois ans plus tard, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans accomplis, il fit sa dernière escapade en épousant M^me^ de Rothe, il disait à ceux qui le complimentaient : « J'ai voulu ajouter cette fleur à ma guirlande, qui enserrerait la ville et ses faubourgs, si on la déroulait autour de Paris. »

Il était l'homme du temps, à ce point qu'en regardant de loin cet adorable et froid pastel, on ne s'étonne plus de la riante démence qui prit, à son endroit, les princesses et les bourgeoises.

Rien de si joli n'exista jamais. Il était le chef-d'œuvre du dieu Trumeau, qui, après avoir estompé le velouté fripon de ses joues, brisa sa palette et s'enfuit.

Il avait de l'esprit beaucoup, du cœur comme Louis XV et comme Voltaire; il fut, à Vienne, un diplomate délié, mais fier; il fut un héros à Fontenoy.

Il vécut, gardé par son égoïsme merveilleux, pendant quatre-vingt-douze années, sans savoir ce que c'était qu'une infirmité, et mourut, chose suprême! à la veille même de 89, dispensé ainsi par son bonheur de voir le naufrage de l'ancien monde que submergeait la Révolution française.

Aujourd'hui, les roses de son teint étaient encore un peu pâlies par son séjour à la Bastille et par les suites de sa blessure; il s'appuyait avec une gracieuse nonchalance sur sa canne à pomme de diamants. Chizac le suivait humblement, courbé en deux, et parlant avec une dévotion respectueuse.

Fortune se disait en les regardant du coin de l'œil :

— Le Chizac est encore plus défait que je ne le croyais. Quant à monsieur mon frère, je suis fort satisfait de l'avoir vu. Corbac! il est flatteur pour moi de ressembler à un duc si propre, si blanc et si bien frisé, et je lui pardonnerais toutes choses en souvenir du vieux seigneur, s'il n'avait pas jeté un sort à notre belle Aldée.

Il se prit à écouter attentivement parce que M. de Richelieu parlait, arrêté non loin de la grille.

— Il n'y a qu'une des deux bergères qui m'inquiète, disait-il; l'autre viendra dès qu'on lui fera signe.

— M. le duc, répliqua Chizac dont le tic allait à toute volée, n'a jamais trouvé de cruelles. L'amour lui a prêté son carquois.

La bouche rose de Richelieu eut un léger bâillement.

— Je tiens à gagner cette gageure, reprit-il, c'est une fantaisie, et, quoique Mme de Gacé soit déjà de l'histoire ancienne, il me plaît de piquer son mari à cause du coup d'épée et de la Bastille. Si le logis dont vous me parlez est situé comme vous le dites, on pourra s'en servir.

— Le mur est mitoyen, répondit Chizac, et les deux maisons sont à moi.

M. le duc eut un langoureux sourire qui le fit plus joli que la plus jolie des femmes.

— Je connais les murs mitoyens, murmura-t-il. Vous avez, je le pense, entendu conter l'anecdote du placard où Mlle de Valois mettait ses confitures?

Chizac s'inclina jusqu'à terre.

— Il n'y avait rien de si curieux dans les contes de Boccace, répliqua-t-il : un dieu dans une armoire!

Richelieu se reprit à marcher, disant du bout des lèvres :

— J'aurais donné trois princesses pour que tout Paris pût voir la drôle de figure que fit, un soir, M. le régent devant cette armoire aux confitures.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Mon cher monsieur Chizac, vous ne pouvez avoir besoin de mon crédit, puisque votre caisse contient ce qu'il faut pour acheter tous les ministres du roi, avec ses Parlements par dessus le marché, au comptant, argent sur table.

Chizac lança tout autour de lui son regard anxieux et répondit à voix basse :

— Je gagne sans cesse, je gagne, je gagne! Je gagne là où les autres se ruinent! Je récolte des monceaux d'or! Cela m'a suscité bien des ennemis, monsieur le duc, et cette chance extraordinaire me fait peur.

Ils étaient tout près du banc, mais un gros arbre les séparait de Fortune, qui avait fermé les yeux et feignait de dormir.

— Auriez-vous réellement besoin de moi? demanda le duc en riant et en s'arrêtant de nouveau.

— Du tout, point, balbutia Chizac, qui détourna les yeux, je suis guidé uniquement par la passion de me rendre agréable à un homme tel que vous, monsieur le duc.

Un instant Richelieu le regarda de son haut, plié en deux qu'il était et tremblotant comme un fiévreux.

— Le fait est, dit-il, que vous ne portez pas très-bien vos millions, ami Chizac. Il faut vous soigner, mon cher, voulez-vous mon médecin?... En attendant, j'accepte

votre offre; nous percerons le mur mitoyen et, à l'occasion, vous pourrez compter sur mes services.

Le duc fit un pas vers son carrosse et aperçut Fortune.

Il en fut de même de Chizac, qui passait de l'autre côté de l'arbre et qui, en reconnaissant le costume d'un exempt, faillit tomber à la renverse.

— Ne craignez rien, mon bon, dit Richelieu, ce brave est ici pour moi.

Il s'approcha de Fortune et le prit par l'oreille.

— N'est-ce pas, mon drôle, demanda-t-il gaiement, que tu es ici pour moi?

— Oui, monsieur le duc, répondit Fortune, en jouant l'homme qui s'éveille.

Richelieu glissa ses doigts déliés dans la poche de sa veste.

— Tu auras beau te frotter les yeux, mon drôle, reprit-il, tu étais éveillé comme une souris. Ceux de ton espèce ne dorment jamais, et tu as entendu parfaitement ce que je disais à monsieur mon ami.

— Oui, monsieur le duc, répliqua encore Fortune.

— Eh bien! va le répéter à Dubois, poursuivit M. de Richelieu, et ajoute, si tu veux, que je le tiens pour le plus honteux coquin qui ait jamais marché sur le tapis d'une antichambre. Voici pour ta peine.

Sa fine main sortit de sa poche et jeta deux doubles louis dans le giron de Fortune.

— Merci, monsieur le duc, dit celui-ci.

— Le pauvre diable, continua Richelieu en marchant vers les carrosses, ne s'intéresse guère à ces galantes aventures. Il eût préféré au mur mitoyen la moindre

bribe d'entretien ayant trait aux mauvaises plaisanteries de l'Arsenal. Ce gredin de Dubois est juste l'homme qu'il faut pour lutter contre Mme la duchesse du Maine.

Il leva sa canne, et aussitôt le carrosse sans armoiries s'ébranla pour venir à lui.

— A vous revoir, Chizac, dit-il avec un geste de congé d'une impertinence achevée, je n'ai plus que deux fois vingt-quatre heures pour gagner mon pari. Que le nécessaire soit fait dès ce soir dans votre maison de la cour de Guémenée.

Il tourna le dos pendant que Chizac se confondait en révérences derrière lui, et monta dans son carrosse en disant au cocher :

— A Saint-Germain-en-Laye! et vois à ne pas faire attendre ces dames.

— La mule du pape! pensa Fortune émerveillé, encore des dames! Il fait un métier de cheval de fiacre, ce duc qui ressemble à un petit Jésus en cire! C'est égal, je suis du moins bien sûr qu'il ne commencera pas les hostilités ce soir.

Le carrosse de M. de Richelieu partit au galop dans la direction du Roule.

Aussitôt qu'il eut disparu au tournant des Saussaies, Chizac revint vers Fortune, après avoir appelé, lui aussi, son carrosse qui se mit en branle.

— Mon fils, dit-il en mettant un bon de caisse de cinq cents livres dans la main du prétendu exempt, vous avez une figure honnête... et il me semble que j'ai dû vous rencontrer quelque part.

— Rue des Cinq-Diamants, répondit Fortune du ton

le plus naturel. J'étais avec M. Touchenot, le commissaire, quand on a levé le corps de Guillaume Badin.

Les joues tombantes de Chizac ne pouvaient pas devenir plus blêmes, mais son tic travaillait d'une effrayante façon.

— Mon meilleur ami, murmura-t-il, mon pauvre voisin! Sa fille a trouvé en moi un père, et personne ne saura jamais comme je chérissais tendrement ce brave Guillaume! Mon fils, vous m'avez bien entendu le dire à M. le duc, qui a un grand fond d'estime pour moi : ma richesse m'a fait bien des ennemis... des ennemis cruels... dans votre métier on est à même de savoir beaucoup de choses; s'il vous arrivait d'apprendre que je sois menacé par les méchants, venez me trouver; vous me plaisez, et il ne m'en coûte rien de faire la fortune d'un homme.

Il mit un pied sur la marche de son carrosse.

— Grand merci, dit Fortune qui empocha les cinq cents livres. Je n'ai jamais cru tout le mal qui se raconte de vous, monsieur Chizac.

Le riche resta immobile comme une statue. Les deux poches qui étaient sous ses yeux prirent une teinte bleuâtre.

— De moi? répéta-t-il. On dit du mal de moi?

— On dit, poursuivit Fortune, que le pauvre Guillaume avait une veine qui vous rendait bien jaloux.

— Il ne possédait pas la moitié d'un million, murmura Chizac en chancelant, et moi, je ne sais pas le compte de mes millions!

Fortune s'approcha de lui comme pour le soutenir et lui dit à l'oreille :

— On dit que vous aviez gardé une double clé de la cave!

Chizac se retourna comme si un serpent l'eût mordu. Toute sa physionomie s'était transformée instantanément et il avait un regard terrible.

Fortune acheva paisiblement :

— On dit cela, mais moi je n'y crois pas, et si je surprends quelques propos que vous ayez intérêt à connaître, j'irai vous les porter, mon bon maître.

La lourde paupière du riche se baissa.

— Demain, murmura-t-il, de bonne heure... je suis toujours levé de bon matin... venez demain. Je donne des milliers de louis comme les autres jettent une pièce de six blancs à un pauvre.

— Rue de la Monnaie! cria-t-il au cocher.

Il referma la portière de son carrosse et partit.

Fortune resta un instant immobile à la même place.

— Le pauvre diable est plus malheureux que les pavés de la rue! se dit-il après un instant de réflexion. Il sèche sur pied, son sang tourne, et chaque mot qu'il dit est un pas fait vers la potence. Et pourtant, il y a là dedans bien des choses que je ne comprends pas. Est-ce un fou? est-ce un tigre? En tout cas, je sais où il va et c'est aussi mon chemin : marchons.

Il descendit la rue d'Anjou comme avait fait le carrosse, et tourna à gauche dans le faubourg Saint-Honoré.

— Est-ce de l'argent qu'on aurait, se demanda-t-il tout un marchant d'un bon pas, beaucoup d'argent, si on allait le voir demain matin, de bonne heure? ou bien solderait-il notre compte à l'aide d'une petite blessure

bien étroite comme celles qui étaient à la poitrine de Guillaume Badin et à la poitrine de maître Bertrand? Par la corbleu! si j'avais eu tentation d'abandonner la vengeance de ma belle Thérèse et de le laisser tranquille, j'en serais bien empêché, puisqu'il se mêle de mes propres affaires. Dans sa rage d'acquérir des protecteurs, il donne au Richelieu les moyens de gagner sa diabolique gageure; on va faire le siége de cette pauvre maison, là-bas, où il y a une folle, une mourante et une enfant, comme s'il s'agissait d'une forteresse. Halte-là, corbac! nous nous jetterons dans la place, et, à tout le moins, il y aura bataille!

A mesure qu'il songeait ainsi, sa marche redoublait de vitesse; en passant devant les vitres des traiteurs, il détournait les yeux.

Il commençait à faire sombre quand Fortune tourna l'angle de la grande rue Saint-Honoré pour prendre la rue de la Monnaie.

Du premier coup d'œil, il reconnut le beau carrosse de Chizac-le-Riche, arrêté devant une porte bâtarde.

Il entra sans hésiter, monta un escalier fort étroit, mais fort propre, et frappa à la porte du premier étage, derrière laquelle on entendait des cris d'enfants et tous les bruits que font les jeux du premier âge.

Une servante affairée vint ouvrir aussitôt, disant à la cantonnade :

— Jean, tenez-vous tranquille! Pierre, soyez sage! Marguerite, si vous criez, vous aurez le fouet!

— Monsieur, demanda-t-elle pendant que les bambins endiablés la houspillaient par derrière, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Je voudrais parler à Mme veuve Bertrand, répondit Fortune.

— Madame... veuve... Bertrand? répéta la servante en isolant chaque mot. De la part de qui, s'il vous plaît?

— De la part de messieurs du baillage, dit Fortune.

La servante hésita.

Et une demi-douzaine de démons qui s'agitaient derrière elle, tous vêtus de deuil, mais joyeux à faire trembler, profitèrent de ce moment pour faire un infernal tapage.

— Alexandre, voulez-vous bien finir! Julienne, je vais aller chercher la verge! François n'avez-vous pas honte!

Mais Julienne, François, Alexandre, ainsi que Jean, ainsi que Pierre et Marguerité, poussaient de véritables hurlements en secouant leurs cheveux blonds bouclés, et en regardant l'étranger avec leurs grands yeux espiègles.

— Pauvre jeune famille! murmura notre cavalier attendri.

— Ah! oui, monsieur, répliqua la servante, ah! certes, voilà un triste événement, pas vrai? Et il y en a encore dans l'autre chambre. C'était un si bon ménage! Jour de Dieu! taisez-vous, marmaille, ou je vais me fâcher, à la fin!

— Fâche-toi, Prudence, fâche-toi! crièrent en chœur les six marmots, accompagnant ce défi de leurs rires provoquants.

— Il y a donc, reprit Prudence, que dame Bertrand est occupée avec un monsieur. Si vous vouliez revenir...

— J'aime mieux attendre, interrompit Fortune, qui

prit Alexandre d'une main, Pierre de l'autre, et les assit commodément sur ses deux bras.

— Et moi ! et moi ! et moi ! glapirent aussitôt le restant des petites filles et le surplus des petits garçons.

Fortune avisa un grand fauteuil qui était dans un coin, tout à l'autre bout de la chambre, et alla s'y plonger sans quitter son double fardeau.

Il étendit ses deux jambes en disant :

— Allons, Jean ! allons, Julienne, Marguerite et François, nous aurons de la place pour tout le monde !

Il fut aussitôt envahi de la tête aux pieds par la petite famille en deuil dont la joie atteignait au délire.

— En voilà un qui est gentil ! disaient tous les enfants à la fois ; ce n'est pas comme le vieux qui est avec maman et qui a l'air d'un croquemitaine !

Prudence les regarda un instant, puis elle dit :

— Ma foi, monsieur l'exempt, c'est vrai que vous avez l'air d'un bon enfant. Et vous comprenez bien qu'il faut faire du fricot pour donner à brouter à tant de petit monde. Puisqu'ils restent tranquilles avec vous, si vous vouliez les garder seulement un petit peu, j'irais faire un tour à la cuisine.

Depuis son entrée Fortune sentait une bonne odeur de rôti qui gonflait ses narines gourmandes.

— Allez à la cuisine, ma bonne fille, et ne vous inquiétez point des petits. Je ne sais pourquoi ni comment, mais partout où il y a des marmots on me fait fête.

— C'est une preuve que vous êtes du bon monde, déclara gravement la servante ; les mioches, ça ne se trompe jamais.

Dès qu'elle fut partie, on commença un jeu de main

chaude qui poussa l'allégresse générale à son plus haut paroxisme.

Au beau milieu de l'émeute enfantine, Fortune demanda tout à coup :

— Alors, bambins, mes petits anges, vous ne regrettez pas du tout votre papa ?

Les enfants cessèrent aussitôt de jouer et se regardèrent les uns les autres.

Dans le silence qui suivit on put entendre la voix de Chizac-le-Riche, disant dans la chambre voisine :

— Malgré la différence de nos positions, maître Bertrand était un de mes plus chers amis. Je prends sa famille sous ma protection, et vous pouvez compter sur moi, madame, vos enfants ne manqueront jamais de rien.

Alexandre, l'aîné de la bande, avait eu le temps de la réflexion. Il fixa ses yeux bleus effrontés sur Fortune et lui demanda brusquement :

— Pourquoi nous parles-tu de mon papa, toi ?

Les autres étaient déjà en train de gambader par la chambre, faisant ruisseler leurs cheveux blonds sur le deuil de leurs habits.

Fortune n'eut pas même la peine de répondre, car Alexandre lui dit :

— Jouons plutôt au cheval fondu !

Et le flot des enfants rieurs, se précipitant sur lui, le submergea des pieds à la tête.

XI

OU FORTUNE SOUPE AVEC FEU L'INSPECTEUR BERTRAND

Ce fut une belle partie de cheval fondu dans laquelle l'uniforme neuf de Fortune subit d'assez notables avaries.

Avant la fin de la partie, Fortune et les enfants étaient des amis dévoués à la vie à la mort.

La porte intérieure s'ouvrit, et Chizac-le-Riche parut, reconduit par une belle petite femme grasse et blonde, qui portait le grand deuil de veuve, mais dont le frais visage respirait la plus complète séréuité.

— Cachez-moi, dit Fortune aux bambins.

Ils le couvrirent aussitôt, laissant passer seulement les cornes de son chapeau et la pointe de ses bottes.

— Est-ce parce qu'il a des œufs sous les yeux que tu as peur? demanda Alexandre.

— Non, répondit Marguerite, c'est parce qu'il a une ficelle en dedans qui remue sa bouche comme celle de Polichinelle.

Derrière la petite femme blonde et prospère venaient les deux aînés de la famille, M. Charles et Mlle Joséphine, qui allaient gravement et avaient l'importance des personnes de douze à quatorze ans.

Chizac dit, en voyant le monceau d'enfants sous lequel il ne devinait point Fortune :

— Dieu bénit les grandes familles, ma bonne dame. Ce pauvre Bertrand s'était fait bien des ennemis par l'adresse qu'il déployait dans son état, et l'audace des malfaiteurs augmente en même temps que leur nombre. Combien avez-vous de chers petits?

— Dix, répondit Mme Bertrand, en comptant la dernière, qui est en nourrice.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Chizac, ce pauvre excellent ami me l'avait dit la dernière fois que nous avons déjeuné ensemble... car il venait déjeuner chez moi bien souvent.

Il mit la main à sa poche et en retira ce portefeuille gonflé que nous vîmes pour la première fois au cabaret des Trois-Singes.

— Dix mille livres! ce n'est pas assez pour tant de petit monde, reprit-il avec un accent de bonté qui aurait du soulever un concert de bénédictions.

— Merci! prononça la petite femme blonde presque

sèchement, en recevant un second bon de caisse de 10,000 livres.

Il n'y avait pas dans son accent le moindre atome de reconnaissance.

Quand Chizac voulut embrasser Mlle Joséphine pour opérer sa sortie, elle se recula, et c'est à peine si M. Charles se laissa caresser le menton.

— Je reviendrai, dit cependant Chizac-le-Riche, et toute cette chère couvée aura du pain sur la planche avant qu'il soit peu.

Prudence, la servante, lui ouvrit la porte de l'escalier et la referma sur lui sans dire gare.

Dès qu'il fut parti, Mme Bertrand demanda :

— Soupe-t-on ?

Cette jeune et jolie veuve, mère d'un si grand nombre d'orphelins, ne paraissait point, en vérité, nourrir de mélancolie.

Prudence répondit en parcourant des yeux la chambre :

— Il y en a un autre... Où donc a passé celui qui avait un habit d'exempt?

Alors ce fut un grand brouhaha de cris et de rires. La montagne d'enfants trembla sur sa base, et se déchira, laissant à découvert notre cavalier qui secouait son jabot et défripait ses manchettes.

En même temps un aboiement sonore, partant du fond de la maison, répondit au tapage des enfants, et le beau chien Faraud, entraîné comme un tourbillon, passa par dessus la tête des deux plus petits pour mettre ses deux pattes sur les épaules de Fortune.

— Tiens, tiens, dit Prudence, la bête le connaît!

Et les enfants de crier en chœur :

— Petite mère, celui-là est un bon, il sait jouer au cheval fondu.

— Vous avez à me parler, monsieur? demanda la veuve, qui glissait dans sa bourse les deux bons de caisse apportés par Chizac.

Faraud, qui venait de quitter Fortune après lui avoir fait politesse, bondit vers M^me^ Bertrand et flaira la bourse avidement, tandis que Prudence disait tout bas à sa maîtresse :

— Il vient de la part de messieurs du baillage.

— Mettez toujours le couvert, répondit la petite veuve ; messieurs du baillage ne me doivent rien et je ne leur dois pas grand chose. Entrez, mon maître.

Elle fit passer Fortune devant le troupeau des enfants qui se précipita en tumulte vers l'intérieur de la maison où bientôt, on les entendit rire et jouer à triple carillon.

Fortune était seul avec la petite veuve dans une chambre meublée très-proprement et même avec une sorte de luxe bourgeois.

L'odeur de la cuisine arrivait là, si vive et si appétissante que Fortune passa sa langue sur ses lèvres.

— Que veulent messieurs du baillage? demanda madame Bertrand après avoir offert un siége à notre cavalier.

— La peste ! répondit celui-ci, vous avez l'air de savoir ce que parler veut dire, ma commère, et c'est tant mieux pour vous puisque vous êtes chargée d'une si nombreuse famille. Avec une vache à lait comme ce Chizac, vous n'aurez pas besoin de chercher un autre époux. Ne fronçez point le sourcil. Dieu me préserve de

vous souhaiter du mal. Je suis déjà l'ami de tous vos chérubins et il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, c'est que maître Bertrand l'inspecteur était un brave homme, en définitive, et que vous menez son deuil par trop gaiement à la maison.

La petite femme rougit un peu et répondit en baissant son regard sournois :

— Est-ce là ce que messieurs du baillage vous ont chargé de me dire?

— Messieurs du baillage, répondit Fortune, m'ont donné mission de venir ici pour avoir tous les détails sur la mésaventure du malheureux inspecteur...

— Je ne sais rien, voulut interrompre Mme Bertrand.

— Prenez garde, dit Fortune en essayant au hasard un peu de sévérité. On se doutait bien là-bas que vous aviez quelques raisons de ne point parler, car on m'a donné l'ordre d'insister et de vous faire sentir le danger qu'il y a pour vous à garder le silence.

Mme Bertrand se mordit la lèvre, et Fortune n'aurait point su dire, en vérité, si elle était déconcertée jusqu'au malaise ou si elle avait tout uniment la bonne envie de lui rire au nez.

— Est-ce qu'on me soupçonnerait? murmura-t-elle d'un accent équivoque.

— Je ne dis pas cela, répliqua Fortune, mais il y a un mystère en tout ceci, bonne dame, et il est impossible que vous n'ayez point essayé d'en avoir le cœur net.

— Je ne sais rien, répliqua la veuve.

Elle ajouta presque aussitôt après :

— Les enfants sont habitués à prendre leur repas à heure fixe, mon maître.

— C'est-à-dire que vous ne demanderiez pas mieux que de me voir les talons? s'écria notre cavalier. Moi, je ne demande pas mieux que de vous laisser tranquille, car l'odeur de votre rôti me met en goût et il me tarde d'être à la gargotte. Mais le devoir avant tout, ma commère. Je vous appelle ainsi parce que vous êtes une veuve du métier... quoique j'ai idée qu'on vous verra rouler carrosse quelque jour, si le Chizac vient seulement vous voir une ou deux fois toutes les semaines.

Mme Bertrand mit le poing sur la hanche comme pour faire une verte réplique, mais elle ne parla point.

— En un mot comme en mille, reprit Fortune, quand on a porté un mort à la montre du Châtelet où vingt personnes ont pu le voir sur sa table de marbre, et quand ce mort a disparu comme si le diable l'avait emporté, c'est bien le moins que messieurs du baillage aient le droit d'interroger la veuve de ce mort et de lui demander si par hasard elle ne saurait point le secret du diable !

Il y avait sur le minois grassouillet de la veuve, sitôt consolée, une expression d'impatient dépit, mais elle se borna à répondre pour la troisième fois :

— Je ne sais rien.

— Moi, je sais tout ! dit Fortune, qui se leva en prenant un air terrible.

La petite veuve mit son mouchoir sur sa bouche, peut-être pour cacher son effroi. Mais, en ce moment, la porte du fond s'ouvrit et Prudence dit :

— La soupe est servie.

Elle laissa grande ouverte, en se retirant, la porte qui donna issue au tapage plus joyeux des enfants, aux

aboiements de Faraud et à une voix d'homme dont les mâles accents ne parvenaient point à dominer le tumulte.

Fortune écouta cette voix et regarda Mme Bertrand avec stupéfaction.

Mme Bertrand mordillait son mouchoir, et en vérité, les yeux de cette mère de famille étaient aussi espiègles que ceux de ses enfants.

— Qui donc est cet exempt, Julie ? demanda la voix mâle dans un instant d'accalmie.

La veuve, qui avait ce petit nom : Julie, répondit :

— Je croyais connaître tous les exempts du baillage...

— Je suis de la prévôté, s'empressa de dire Fortune.

— Et aussi de la prévôté, continua Mme Bertrand ; mais celui-ci est peut-être un nouveau.

La voix mâle ordonna :

— Range-toi, Joséphine ; mets-toi de côté, Charles, que je voie un peu la figure de cet olibrius !

— Corbac ! pensa notre cavalier, c'est sa voix, ou que le diable m'emporte ! Est-ce qu'il va falloir en découdre ? Il serait plutôt temps de souper.

Il regardait de tous ses yeux par la porte ouverte qui lui montrait le potage fumant sur une table entourée d'une multitude de couverts ; mais la voix partait d'une chambre qui était de l'autre côté de la salle à manger et qui n'avait point de lumière.

L'inquiétude de Fortune fut mise à fin par un large éclat de rire qui partit de la chambre noire.

— Eh ! mais, s'écria la voix mâle, c'est le pauvre garçon qui s'était endormi dans le trou de Guillaume Badin ! Comment s'appelait-il donc ? Le cavalier Fortune, je

crois ! C'est lui qui m'a ouvert la porte du caveau de la montre. Femme, invite-le à manger la soupe; il est des amis de Thérèse Badiu.

Mme Bertrand, redevenue la plus gracieuse des bourgeoises, tendit aussitôt sa blanche main à notre cavalier qui restait muet de stupeur.

— Allons, fit-elle en l'entraînant vers la table, à la soupe !

Par l'autre porte entrait maître Bertrand, qui tenait deux marmots sur chaque bras et un cinquième commodément assis à califourchon sur sa nuque.

— La mule du pape ! gronda Fortune, ce n'est pas que je n'eusse un petit peu d'idée de tout cela, mais je ne voulais pas y croire ! Vous n'étiez donc pas assassiné, maître Bertrand ?

— Si fait bien, répondit l'inspecteur; mais nous allons parler affaires quand les petits seront couchés.

Les petits répartirent à l'unanimité en s'éparpillant autour de la table :

— Nous ne nous coucherons pas ! Celui-là joue trop bien au cheval fondu ! Après souper nous sauterons sur son dos, et toi, mon papa, tu sauteras pas dessus tout le monde.

Feu l'inspecteur Bertrand, ressuscité, ne sembla point repousser très-loin ce terrible programme.

— Vous voyez, cavalier, dit-il en prenant place au centre de la table, j'ai de beaux enfants et une jolie petite femme, bien capable de m'en faire d'autres.

— Bertrand ! voulut interrompre Julie en rougissant.

— Madame, dit Fortune en s'inclinant, j'ai ouï parler

d'un ancien roi de Champagne, nommé Priam, autant que je m'en souvienne, à qui sa femme avait donné cinquante fils et cinquante filles.

— C'est vrai que ce Priam était de Troie, répliqua l'inspecteur en riant; mais nous nous contenterons à moins, et voici ce que je voulais dire... Sers la soupe, Julie : je voulais dire que, n'ayant point de rentes ni d'héritage, j'ai dû m'ingénier pour tenir tout cela frais et propre, et gras aussi; mon métier d'inspecteur me donnait juste ce qu'il fallait pour nourrir ma maisonnée avec du pain sec; ma foi ! personne n'aimait cela ici, ni les grands, ni les petits... Avez-vous faim, cavalier?

— Une faim de loup ! maître Bertrand.

— Tout est au mieux, vous verrez que nous avons bonne table. Pour mettre du beurre dans mes épinards, j'ai ajouté deux ou trois cordes à mon arc, en tout bien tout honneur, et je ne donnerais pas mes émoluments pour ceux d'un président à mortier, cavalier Fortune. Comment trouvez-vous mon potage?

— Maître Bertrand, je le trouve par délices !

— Vous êtes un homme de bon goût. Et, d'ailleurs, vous avez joué avec les petits; vous m'allez ! Voyez comme cette marmaille se tient droite à table; ils ont la religion du déjeuner, du dîner et du souper. La mère les a dressés à cela. Le reste du temps ils sont les maîtres.

Par le fait, toute la couvée, depuis M^lle^ Joséphine et M. Charles jusqu'à Pierre et Julienne, les deux bébés, gardait une tenue irréprochable et dévorait avec un grave appétit.

— Julie, demanda tout à coup maître Bertrand, combien ce bon M. Chizac t'a-t-il donné ce soir?

— Deux billets de caisse de 10,000 livres chacun, répondit Mme Bertrand.

L'inspecteur cligna de l'œil à l'adresse de Fortune.

— J'ai fait d'assez jolies affaires en ma vie, dit-il, mais jamais une seule de cette taille-là. Il y en aura pour tout le monde. Appelle Faraud, Julie.

Mme Bertrand, qui était l'obéissance même, appela Faraud sans demander d'explication.

Le chien se mit aussitôt à flairer la poche où elle avait serré sa bourse. En flairant, il donnait comme un limier au bois.

— Connaissez-vous cela, cavalier? demanda l'inspecteur.

— Oui, répondit Fortune, je connais cela.

— C'est curieux, dit maître Bertrand, et ce La Pistole est un drôle de corps. Nous en reparlerons après le repas... Prudence, ma fille, va nous chercher à la cave, dans le coin de droite, un flacon de ce bon vieux vin de Bourgogne que m'envoie le faussaire. Ne te trompe pas! il est auprès du pomard qui nous vient du banqueroutier.

Fortune, à qui on venait de servir une tranche de rôt merveilleusement rissolée, lâcha tout à coup sa fourchette et son couteau et se mit à se frotter les mains la bouche pleine :

— Le cavalier trouve notre filet de bœuf cuit à point, dit Mme Bertrand flattée.

— Chez vous, répondit Fortune, je trouve tout charmant, tout exquis, tout adorable; mais ce n'est pas cela, par la corbleu, qui cause ma meilleure jubilation, quoique je fusse à jeun depuis hier soir. Ce qui me fait rire,

ce qui me donne envie de chanter à pleine voix comme si j'étais au lutrin, c'est l'idée que nous sommes au bout de nos peines ! Puisque vous voilà vivant et en pleine santé, maître Bertrand, nous tenons bel et bien le Chizac !

L'inspecteur était en train de déboucher avec un soin minutieux le bourgogne du faussaire.

Il hocha la tête gravement.

— Cavalier, répondit-il, on ne tient jamais les gens qui ont des millions. Les millions sont sorciers. Les millions sont sacrés. Soupons tranquillement, je vous l'ai dit : après le repas nous parlerons affaires.

XII

OU FORTUNE ET MAITRE BERTRAND TIENNENT CONSEIL

Fortune et maître Bertrand, après avoir soupé d'excellent appétit, prenaient leur café en tête à tête dans un cabinet de travail, fort proprement meublé, qui était à l'usage particulier de l'inspecteur. On voyait bien à quelques jouets oubliés çà et là que la porte du sanctuaire n'était pas interdite aux enfants, et un métier à broderie, poussé dans un coin, témoignait de la présence habituelle de M^me^ Bertrand. Mais, à cette heure, on était en train de coucher les petits et la jolie blonde n'était pas femme à déserter ses devoirs de mère de famille.

Dans tout Paris vous n'auriez pas trouvé une maison mieux réglée.

Il y avait dans le cabinet de maître Bertrand une demi-douzaine de bons tableaux, bien choisis, des bustes d'hommes célèbres et une bibliothèque contenant des livres classiques, honnêtement reliés.

Maître Bertrand lui-même, avec sa robe de chambre étoffée et ses pantoufles en maroquin vert, n'avait point du tout l'apparence que nous lui avons vue dans l'exercice de ses fonctions. C'était un bourgeois de bonne mine, à la physionomie intelligente et discrète; son sourire content avait une pointe d'ironie.

Il est probable que maître Bertrand avait des raisons pour prendre ce masque débonnaire et un peu idiot dont il s'affublait pour remplir son rôle d'inspecteur.

Ceux qui le connaissaient disaient que ce masque n'était point pour le public, mais bien pour ses chefs dont il se conciliait ainsi la bienveillante protection.

Ils étaient assis tous les deux, le cavalier Fortune et maître Bertrand, dans de moëlleux fauteuils, auprès d'un guéridon qui supportait le café fumant et les burettes de liqueurs.

Entre eux, le chien Faraud, accroupi, tendait son museau pensif et semblait écouter la conversation qui ne laissait pas que d'avoir un certain intérêt.

— Il y a des choses qui nous sautent aux yeux, à nous autres, disait maître Bertrand en retournant sa cuiller dans sa tasse; au bout de cinq minutes, je savais que vous étiez entré dans le cellier par hasard... ou plutôt je m'étais mis en tête que c'était Chizac qui vous y avait poussé.

— Vous connaissiez donc bien à fond votre Chizac? demanda Fortune.

— Non, pas beaucoup; je savais seulement que c'était un assez brave homme, faible et mou de caractère, qui était parti de rien pour gagner une immense fortune...

— Entendons-nous! interrompit ici maître Bertrand. Je ne suis pas de ceux qui disent : Aux innocents les mains pleines! Neuf fois sur dix, une grande fortune conquise prouve le talent ou, à tout le moins, la vaillance, mais une fois sur dix le hasard fait des siennes et donne le gros lot au premier venu. Alors, il faut se méfier de ce premier venu, parce que tout le monde ne sait pas porter la richesse. C'est une ivrognerie tout comme une autre, et qui donne soif, outre qu'elle énerve l'esprit et chauffe le cerveau. Chizac est un ivrogne qui a bu trop de millions. Sa tête n'y est plus, il a des accès.

— Vous le croiriez fou? s'écria Fortune.

— Non pas comme vous le comprenez, répondit l'inspecteur. Si vous lui demandiez un conseil pour tenter le hasard, rue Quincampoix, et qu'il voulut bien le donner, vous seriez sûr de rentrer chez vous les poches pleines. Il fait ses affaires admirablement, et depuis deux jours que je le suis comme son ombre, il a remué des montagnes pour les entasser entre lui et la justice qui ne songe guère à l'attaquer. Mais il y a Colette Besançon...

— Colette Besançon? répéta Fortune.

Maître Bertrand humait le fond sucré de sa tasse en amateur.

— Colette Besançon, reprit-il, était une ancienne jolie

fille qui demeurait ici près, rue de l'Arbre-Sec, et qui gagnait sa vie à tirer les cartes. Voilà six mois, pour le moins, que Chizac-le-Riche n'a pas manqué un seul jour de faire visite à Colette Besançon.

— Les avis sont partagés, dit Fortune avec une certaine gravité, j'ai connu des personnes respectables qui croyaient à la bonne aventure. Il y a quelque chose au fond de tout cela.

— Certes, certes, répondit l'inspecteur, et telle sotte créature, comme Colette Besançon, est capable de tuer bien des honnêtes gens en sa vie.

Le regard de Fortune interrogea. Maître Bertrand lui versa un verre de genièvre hollandais et poursuivit :

— C'est Colette Besançon qui a passé l'épée de Chizac au travers du corps de Guillaume Badin.

— Corbac ! s'écria Fortune, quelle virago !

— Sans sortir de chez elle, reprit maître Bertrand, et sans seulement lever le doigt. Je n'ai jamais tant travaillé que depuis ma mort, et je puis bien vous dire que je connais maintenant l'histoire sur le pouce. Les créatures comme Colette Besançon guettent la pensée des niais qui les consultent, et dès qu'elles ont découvert un dada, elles le caressent. Il y avait déjà quatre ou cinq jours que Chizac s'inquiétait d'une veine réellement extraordinaire poursuivie par Guillaume Badin. Les parvenus de l'espèce de Chizac sont jaloux jusqu'à la maladie, et il se trouvait par malheur que les habitués des Trois-Singes, soit malice ou sottise, disaient du matin au soir : maître Guillaume deviendra plus riche que Chizac ! Le jour qui précéda cette nuit où vous avez dormi dans le lit du pauvre Guillaume, Chizac s'était fait tirer les

cartes pour savoir si maître Badin deviendrait plus riche que lui.

— Et les cartes de la Besançon avaient dit oui? demanda Fortune.

— Les cartes de la Besançon avaient dit : « Si Chizac ne défend pas ses millions, ils passeront dans la poche de Guillaume. »

— Ah! fit notre cavalier, qui écoutait ces choses avec un vif intérêt : Chizac a cru défendre ses millions! Et vous êtes un rude gaillard, maître Bertrand! Tout ce que vous dites là doit être vrai comme Évangile. Je les ai vus en face l'un de l'autre, au cabaret des Trois-Singes, Chizac-le-Riche et Guillaume Badin. Chaque fois que Guillaume gagnait, le tic du riche démanchait son visage comme si on lui eût arraché des dents. Je vois ce qui en est : il sera entré dans le cellier de Guillaume Badin en sortant du cabaret.

— Non pas, interrompit maître Bertrand; cet homme-là est mou comme une poire blette, et il n'a pas pour six blancs de méchanceté. Il a fallu l'insomnie, la fièvre, le transport, pour lui mettre l'épée à la main. Il est rentré chez lui tout uniment, j'en suis sûr, il a essayé de dormir, et la prédiction de la Colette lui est revenue, montrant ses millions, ses chers millions qui fuyaient hors de sa caisse comme un ruisseau pour couler dans le taudis de Guillaume. Il a suivi ses millions, entendez-vous, comme un misérable fou qu'il était, et comme un misérable fou il a tué Guillaume pour défendre ses millions!

— Un fou se serait laissé prendre, dit Fortune.

— Ah! voilà! s'écria Bertrand. Je vous dis que j'ai

travaillé cette histoire-là comme une bijouterie. Je l'ai brodée, je l'ai fouillée. Chizac-le-Riche s'est éveillé après le meurtre ; il a eu horreur et peur, puis il a fait appel à tout ce qu'il y a en lui de sang-froid et de courage pour juger sa position. Il s'est dit : Ma position est bonne, je n'ai qu'à enlever l'argent de Badin et à laisser la porte entr'ouverte, on accusera les voleurs et personne n'aura la pensée qu'un homme tel que moi ait pu commettre une action pareille. C'était sage, il n'y avait rien autre à faire, et s'il s'en était tenu là, tout était dit. Mais il y a une chose qui perdra éternellement les coupables, c'est le besoin d'éloigner les soupçons. Après avoir été sage pendant une heure, pendant deux heures, le besoin d'éloigner les soupçons s'empara de Chizac, qui fût pris d'une autre fièvre et redevint fou. Impossible de rester tranquille ! Vous les tueriez sur place plutôt que de les empêcher d'amonceler les preuves de leur innocence. On ne soupçonne pas les gens qui se mettent en avant ; Chizac se mit en avant d'autant que sa bonne chance lui restait fidèle et qu'un malheureux homme, pris de vin, s'était introduit à l'aveugle dans le cellier où gisait le cadavre. C'était là un coup de partie pour Chizac, mais il avait compté sans un honnête garçon du nom de Bertrand, qui n'était pas là pour le roi de Prusse, et dont le métier est de déchiffrer les physionomies.

— Corbleu ! interrompit Fortune, je vivrais cent ans, que je me souviendrais toujours du plaisir que vous m'avez donné en dégaînant mon épée pour montrer que la lame n'avait jamais servi !

— Mon camarade, répondit maître Bertrand, je n'avais pas encore l'avantage de vous connaître, et ce n'é-

tait point pour vous que je faisais cela. Vous avez vu ma compagne qui est grasse, bien portante et, certes, bien couverte aussi; vous avez vu mes enfants qui sont tous dodus, joyeux et habillés comme si j'étais un conseiller du Châtelet ou un collecteur des finances; mon logis est convenable, vous ne pouvez pas dire le contraire, et comme nous ne vous attendions point à dîner, vous avez pu voir que l'ordinaire de notre table est sain, appétissant et savoureux.

— J'ai voyagé, déclara Fortune, mais je n'ai jamais rencontré dans mes voyages une famille en si bon point que la vôtre.

— Cela coûte cher, répliqua maître Bertrand, et l'émolument de ma place d'inspecteur est de neuf cents livres par année, plus vingt écus d'étrennes. Il y en a pour trois mois, à peu près, en se serrant un peu les côtes. Il faut donc que mon industrie me fournisse les moyens de tenir ma maison en joie et en santé pendant les neuf autres mois. Pour cela, voici ma méthode : je cherche des Chizac.

— Et quand vous en avez trouvé un, dit Fortune en riant, vous l'empaillez ?

— Du tout, point, je le sale et je le mets dans mon garde-manger.

— Et s'il s'est trouvé, cette fois, dit encore Fortune, que le Chizac en question ne voulant point aller au saloir, a borné ses libéralités envers vous à un coup d'épée planté en pleine poitrine... pas si fou, le gaillard !

— Il a des moments lucides, répliqua bonnement l'inspecteur. S'il avait piqué seulement un pouce plus à droite et si sa main n'avait pas tremblé à faire pitié, bonsoir

les voisins! La famille Bertrand tombait dans la misère. Mais à cause de ce tremblement de la main et de cette différence d'un pouce, voici au contraire la famille Bertrand qui sort de l'ornière et qui va devenir une bonne maison, c'est moi qui vous le dis! De deux choses l'une : ou Chizac, vivant, nous mettra à même de rouler carrosse, ou Chizac, mort, nous fera ses héritiers.

— Qui entendez-vous par ce *nous?* demanda Fortune.

— Oh! tout le monde, répliqua l'inspecteur rondement; et il y a, Dieu merci, de quoi partager : Thérèse Badin, vous, moi, et même cet original de La Pistole. Vous avez tous droit : la belle Thérèse, du fait de son père dont la mort aura ouvert pour nous cette riche succession; vous, parce qu'en m'ouvrant les portes du caveau de la montre, vous m'avez fourni les moyens de jouer la comédie qui dictera le testament de Chizac; et de La Pistole, parce qu'il m'a prêté son chien dont l'instinct merveilleux m'a mis sur une piste que je n'aurais point trouvée moi-même. Je sais où est le mouchoir de Guillaume Badin : le mouchoir où il avait enveloppé son or et ses valeurs avant de sortir du cabaret des Trois-Singes.

— Ceci devant moi! s'écria Fortune. Je vois encore le mouchoir, qui était bourré comme un boudin!

Bertrand se leva et roula un marche pied qui était auprès de la fenêtre jusqu'à sa bibliothèque.

— Je n'en ai pas beaucoup dit-il en se guindant sur le plus haut degré du marche-pied, mais enfin j'en ai quelques-unes, et je les ai mises hors de la portée de notre ami Faraud.

Tout en parlant, il ouvrait un livre qui était sur le rayon le plus élevé de la bibliothèque.

En écoutant le bruit du papier froissé, Faraud dressa l'oreille et remua la queue.

— Retenez-le un peu par le collier, dit Bertrand, il ne me donnerait pas le temps de faire mes préparatifs, et c'est une épreuve curieuse que j'ai déjà répétée plus d'une fois.

Fortune passa la main dans le collier de Faraud, qui entra dans un état d'agitation inquiète pendant que l'inspecteur redescendait du marchepied. L'inspecteur souleva un des carreaux qui pavaient la chambre et qui était descellé d'avance, il mit dessous les papiers qu'il tenait à la main et replaça le carreau en l'affermissant d'un coup de pied.

Fortune avait grand peine à retenir le chien, qui gémissait comme un limier qu'on empêche de piller sous bois.

— Vous pouvez le lâcher, dit maître Bertrand.

Fortune obéit, et Faraud, bondissant par-dessus le guéridon, vint tomber juste sur le carreau mobile qu'il attaqua des pattes et du museau en poussant de sonores aboiements.

— A bas ! bonhomme, ordonna l'inspecteur en caressant Faraud. Tu as trouvé le pot aux roses.

Il souleva la tuile, sous laquelle il prit une douzaine d'actions de la Compagnie qu'il glissa dans sa poche.

Le chien se mit alors à gambader joyeusement et aboya une véritable fanfare de triomphe.

Maître Bertrand revint s'asseoir et dit :

— Autour de certain carreau qui est auprès du lit,

dans la chambre à coucher de Chizac-le-Riche, notre ami Faraud en a fait autant avant-hier.

— Ici ! bonhomme, ajouta-t-il.

Il écarta le collier de Faraud, qui s'était approché en rampant et montra une plaie qui allait déjà se cicatrisant.

— Bon ! s'écria Fortune, encore le Chizac !

— Le Chizac a deviné, lui aussi, dit Bertrand, et il a essayé de tuer le chien. Ce n'est pas tout : Colette Besançon est morte hier au soir empoisonnée.

— La peste ! fit notre cavalier, nous n'avons qu'à nous bien tenir !

— Ne riez pas, dit l'inspecteur, il faut avoir l'œil ouvert en tout lieu et à toute heure.

— Vous disiez que ce brave Chizac était si débonnaire !

— J'ai dit aussi qu'il était fou. La folie de la peur le tient et nous le livrera, mais à la condition que nous sachions nous garer de ses coups. Il est lancé sur une pente où l'on ne s'arrête point; c'est une sorte de fascination qui l'entraîne; il croit cacher un meurtre par dix meurtres. Il souffre, il s'épuise, il se meurt; il vieillit d'une année par jour, mais il suit résolument son chemin, et tant pis pour celui qu'il rencontrera sur sa route !

— Corbac ! dit Fortune, vous êtes mort, vous, maître Bertrand, et vous n'avez plus rien à craindre; mais nous autres, vivants, ne pourrions-nous un peu nous adresser aux tribunaux ?

La justice et la police ont l'une contre l'autre cette bonne haine des voisins du même carré, haine solide et implacable.

Maître Bertrand ne répondit que par un haussement d'épaules et ces seuls mots :

— Les millions !

— Qu'est-ce ? ajouta-t-il en se tournant vers la porte où l'on frappait tout doucement.

— C'est une lettre de la fille Badin, répondit d'un air un peu pincé la petite madame Bertrand, dont la tête blonde se montra sur le seuil.

— Donne, répondit l'inspecteur, et reste, car tu es jalouse malgré toutes mes vertus, et tu as bonne envie de connaître le contenu de ce message.

Mme Bertrand rougit, mais ne dit point non.

L'inspecteur ouvrit la lettre et lut :

« Tous vos soupçons à propos de M. Chizac étaient erronés. Il faut chercher ailleurs, car il y a des choses impossibles. M. Chizac sort de chez moi ; il m'a offert de m'épouser, d'acheter la noblesse avec un titre de comte et de me constituer par contrat la totalité de sa fortune. »

— Voyez un peu la chance de ces créatures ! dit la petite Mme Bertrand.

— Ah ça ! murmura Fortune en s'adressant à l'inspecteur, est-ce que vous vous seriez trompé ?

— Les fous, répondit Bertrand qui réfléchissait, ont des éclairs de génie. Ceci est un trait de génie, car il doit croire que nous ne pouvons nous passer de Thérèse. Tenons-nous bien ! il cherche, il travaille, il fermente. Si on ne noie pas cette mine d'or, elle éclatera sous nos pieds comme cent tonneaux de poudre !

XIII

OU FORTUNE PREND LE PARTI DE SE JETER A L'EAU

La jolie M^me^ Bertrand ne voyait qu'une chose en tout ceci : le gros lot gagné par Thérèse.

— Nous voilà bien ! murmura-t-elle ; pour être comtesse, la Badin vendra notre secret !

— Et te voilà veuve pour tout de bon, n'est-ce pas ? interrompit maître Bertrand ; car Chizac ne me pardonnera pas les cauchemars de ses dernières nuits !

Le regard de M^me^ Bertrand fut une réponse nette et affirmative.

— Ferme la porte, Julie, reprit l'inspecteur, et assieds-

toi là. Il ne faut pas mal penser de Thérèse Badin, qui est une honnête fille comme tu es une honnête femme.

— Bien dit! approuva Fortune. J'en mettrais ma main au feu; mais l'idée d'épouser la fille d'un homme qu'on a poignardé, voilà ce qui ne peut entrer dans mon esprit.

— Il a justement compté là-dessus! s'écria Bertrand, et vous donnez raison à son calcul, camarade. Savez-vous ce que c'est qu'un *alibi*, comme ils disent au palais? C'est l'impossible opposé au probable. Avec tous ses millions, Chizac ne saurait acheter un *alibi*, puisqu'on sait l'heure à laquelle il est sorti du cabaret et que, dans le premier moment, il a déclaré lui-même avoir passé la nuit dans sa chambre, d'où il peut sortir et où il peut rentrer sans éveiller personne; mais les choses qui ne peuvent entrer dans l'esprit des gens sont aussi l'impossible. Chizac s'est dit après avoir bien cherché, et il me semble que je l'entends : Épousons la fille du mort, les soupçons reculeront devant cet acte d'audace!

— Et il a eu raison, appuya Julie, puisque, du premier mot, il a converti cette Badin.

— Je ne connais pas Thérèse depuis bien longtemps, répliqua Fortune, mais j'ai confiance en elle comme en moi-même. Avec celle-là le Chizac perdra son latin.

— Comme il travaille! pensa tout haut l'inspecteur, dont la figure intelligente exprimait une sorte d'admiration, comme il s'efforce! comme il combat! et il ne sait pas même encore qu'il a des ennemis et des accusateurs! il ne se connaît, jusqu'à présent, qu'un seul adversaire : sa conscience, et il a déjà fait plus d'efforts qu'il n'en faudrait pour embaumer M. le régent à Saint-Denis et

mettre Philippe V sur le trône de France ! Il a intrigué, il s'est ingénié, il a remué ciel et terre ; — il a tué une fois, deux fois, — il tuera dix fois, il tuera cent fois ! il mettra, s'il le faut, le feu aux quatre coins de Paris !

— La mule du pape ! gronda Fortune, est-ce qu'on ne pourrait pas tout bonnement l'assommer au coin d'une rue ?

— Non, répliqua l'inspecteur, il est gardé par son argent, amoncelé autour de lui comme un rempart. Depuis trois jours il a donné des sommes folles, parce qu'on a volé l'argent de Badin, et qu'il se dit : on ne soupçonnera pas un homme qui donne tant d'avoir volé si peu ! S'il n'était pas Chizac-le-Riche, tout ce qu'il fait tournerait contre lui. L'aveugle passion qui le tient de prouver son innocence, avant même d'être accusé, serait une preuve palpable pour tous ceux qui sont versés dans l'histoire du crime ; mais il est Chizac-le-Riche, on ne devine pas son but. Ceux qui le voient maigrir et pâlir se disent : c'est le mystérieux châtiment de l'or, il se meurt de richesse comme les débauchés succombent sous l'orgie, comme les voluptueux s'affaissent sous la guirlande d'amour qui semble si légère, mais dont chaque fleur pèse le poids du plomb sur le front et sur le cœur. Nul ne s'est étonné de ses efforts inusités ; en le voyant au Palais-Royal, chacun a pensé : il devient ambitieux, Et pourquoi non ? Il a de quoi acheter tous les ministères. Ce qu'il a mis dans la main de l'abbé Dubois, nul ne le sait, mais l'abbé Dubois est venu lui rendre sa visite. Il a forcé la porte de M. d'Argenson, on l'a vu avec M. Leblanc, avec M. de Machault, et quelqu'un l'a reconnu à la brune, comme il sortait de l'Arsenal...

— Bon! s'écria Fortune, voilà un endroit où son argent sera bien reçu!

— Il n'y a pas jusqu'au duc de Richelieu, à peine échappé de la Bastille... commença maître Bertrand.

— Cela, interrompit encore notre cavalier, j'en suis témoin! Il n'a pas offert d'argent au Richelieu, mais il a promis de le payer en coquineries.

— Ah! ça, ah! ça, mon camarade, reprit-il, à vous entendre, ce Chizac serait décidément un colosse, et il y aurait extravagance à vouloir lutter contre lui!

— Ce serait vrai, prononça gravement l'inspecteur, si le colosse n'avait des pieds d'argile. Au beau milieu de sa force, il est plus faible qu'un enfant. Sa conscience lui parle, il a peur. Tout lui fait peur, jusqu'à l'étrange persistance de sa veine. Il a fait comme cet homme de Syracuse qui, effrayé de son bonheur, jeta au fond de la mer un anneau qui lui était cher, pour perdre au moins quelque chose, et qui, dès le repas suivant, retrouva son anneau dans le ventre d'un poisson. Il a essayé de perdre, il a joué follement, contre tout bon sens, contre toute prudence, commettant volontairement des fautes qu'un enfant aurait évitées, et il a gagné! toujours gagné! Il a gagné dix fois plus qu'au temps où il réglait sa tactique de joueur selon les lois du calcul et de l'expérience. Si bien que la nuit, dans la solitude opulente de ses appartements, il cherche en vain le sommeil; une voix s'élève au dedans de lui-même qui prononce sa condamnation, et d'autres voix répondent, des voix de fantômes...

— Oh! oh! gronda Fortune, qui était incrédule de sa nature.

La petite Mme Bertrand avait mis vivement un doigt sur sa bouche en regardant son mari.

— Au diable les précautions ! s'écria celui-ci. On peut tout dire devant le cavalier, qui est notre hôte et qui est aussi l'un des héritiers de Chizac.

Fortune voulut ouvrir la bouche, mais un geste de l'inspecteur le réduisit au silence.

— Mon camarade, reprit celui-ci, nous jouons gros jeu, vous l'avez deviné; le Chizac a du plomb dans l'aile, c'est clair, mais ce moribond peut encore nous écraser tous rien qu'en remuant le petit doigt. J'ai dû vous le dire déjà : je travaille comme un nègre, ma femme travaille, les petits travaillent, et Prudence, notre servante, aussi. Raconte un peu ce que tu as fait ce matin, femme.

Mme Bertrand ne répondit pas tout de suite.

— Raconte ! ordonna l'inspecteur.

— Eh bien ! dit la jolie blonde avec une certaine répugnance, on m'a envoyée chez M. Chizac, déguisée en femme de la halle et portant du poisson à vendre. Les domestiques étaient tous en émoi; M. Chizac avait crié à l'aide une bonne partie de la nuit, et son valet de chambre l'avait trouvé en chemise dans les corridors courant l'épée à la main après un fantôme.

Maître Bertrand souriait dans sa barbe.

— Je commence à croire aux fantômes, dit Fortune qui le regardait fixement.

— Et après? demanda l'inspecteur en s'adressant à sa femme.

— Après, j'ai mené ma petite aînée chez M. le président du baillage pour faire ma visite de deuil, en de-

mandant sa protection. On avait donné un grand souper, la veille au soir, et fêté, le verre en main, un héritage de deux cent mille livres; mais, au dire des servantes et des laquais, il n'y a point d'héritage. Le vrai, c'est que M. Chizac a joué et gagné pour M. le président.

— Et après? fit encore maître Bertrand.

— Après, je suis entrée chez la pauvre Colette Besançon pour jeter de l'eau bénite sur le corps. Colette avait des rougeurs sur le visage en son vivant, pour avoir trop aimé le vin des Canaries. Un inconnu vint la consulter hier, et quoiqu'on n'eût point vu son visage en détail, à cause de son chapeau rabattu et de son manteau relevé, la servante de Colette dit que les traits de cet homme s'agitaient comme si on les eût tirés avec une ficelle.

— Le tic! murmura Fortune.

— Cet homme avait apporté un remède contre les rougeurs, Colette en but, et l'homme remporta la fiole. Après son départ, Colette s'endormit bien tranquillement, mais elle ne s'est point éveillée.

— Les autres petits et la servante, reprit maître Bertrand, sont allés de ci de là, chez le commissaire Touchenot, chez le greffier Thiron, chez le bailli suppléant Loiseau et autres; partout le mur d'argent: tous ces bonshommes sont en joie comme si le diable d'or était tombé chez eux par le trou de la cheminée!

La pendule sonna neuf heures, et maître Bertrand s'interrompit tout à coup.

— Vous en savez assez long, désormais, cavalier, dit-il, pour parler en connaissance de cause à notre belle Thérèse. Ma journée est finie, mais ma nuit va commencer. Il faut nous séparer, s'il vous plaît.

Fortune vida son verre et se leva.

— Corbac ! dit-il, vous me prenez de court. J'avais une consultation à vous demander et un plan à vous soumettre. Le plan, ce sera pour une autre fois, et, à la rigueur, je pourrai bien me passer de vous pour l'exécuter...

— Prenez garde ! voulut dire l'inspecteur.

— Je suis un Nestor pour la prudence ! Ne craignez rien. La consultation, la voici : je ne voudrais trahir aucun secret, mais il se pourrait, le cas échéant, que j'eusse à faire arrêter un conspirateur sans nuire autrement à la conspiration... comprenez-vous ?

— Je comprends, répondit maître Bertrand, que vous courez deux lièvres à la fois.

— La mule du pape ! s'écria Fortune qui lui prit la main pour la serrer rudement, c'est ici mon meilleur lièvre, camarade, et si je l'attrape, dans dix ans j'aurai autant d'enfants que vous !

L'inspecteur, dont les sourcils s'étaient froncés, ne put s'empêcher de sourire.

— On fera ce que vous voudrez, cavalier, dit-il ; mort ou vivant, nous exerçons toujours notre petite influence au Châtelet. Demain matin je serai tout à vous pour arrêter votre conspirateur.

— Grand merci, camarade, répondit Fortune, et au revoir ! Je vous laisse à votre métier de fantôme.

Maître Bertrand retint la main qui le quittait.

— Vous avez donc deviné ? demanda-t-il en riant. J'ai des intelligences au cœur de la place, et je suis tantôt l'âme de Guillaume Badin, tantôt mon propre esprit...

— Bravo ! s'écria Fortune en riant.

— Cette nuit, ajouta maître Bertrand, ma femme sera le spectre de Colette Besançon.

Ils se séparèrent.

Une fois dans la rue, Fortune se prit à penser. Toute cette famille en deuil, mais joyeuse et souriante, repassa devant ses yeux; la mère, les enfants et le père défunt, plus gras et plus gaillard que les autres.

— Je ne voudrais pas parier, se dit-il, que ce bon compagnon irait tout droit en paradis, si le Chizac parvenait à lui passer un lacet autour du cou cette nuit. Il ne travaille pas beaucoup pour la loi et ne s'occupe que de sa couvée; mais c'est intéressant de voir un pauvre diable aux prises avec tant de millions, et j'ai idée que s'il n'est pas mangé par le Chizac, toute la petite famille aura de bonnes rentes.

Il prit son chemin en descendant vers la Seine et gagna la tête du Pont-Neuf.

Tout en marchant, il récapitulait en lui-même les événements de cette journée, et tâchait de faire le bilan de sa situation.

Il n'était pas sans avoir confiance dans le travail de taupe, entrepris par ce drôle de corps de maître Bertrand; mais, malheureusement, cet espoir ne se rapportait point à sa principale affaire.

Pour sa principale affaire, qui était la lutte engagée entre le duc de Richelieu et la famille de Bourbon d'Agost, il restait seul et sans alliés.

— Demain matin, pensait-il, j'espère bien amener maître Bertrand à me donner un coup d'épaule; mais, en attendant, j'ai mon plan qui mûrit vite et qui se débrouille d'une façon admirable. Quand la nuit aura

passé dessus, je crois, en vérité, que ce sera un chef-d'œuvre.

— Le diable, s'interrompit-il, c'est qu'il me faudrait un camarade ou deux, car je ne peux pas être partout à la fois, et cela me fend le cœur de laisser notre belle Aldée sans garde du corps. Si la Pistole était un homme au lieu d'être un Jocrisse...

Il avait dépassé le terre plein de Henri IV et arrivait déjà aux abords du quai Conti, lorsqu'il entendit par derrière un bruit de pas précipités.

Il se retourna et vit au clair de lune, qui remplaçait les réverbères éteints par économie, un homme arrivant sur lui à pleine course, tête nue et les cheveux au vent.

Comme la lune éclairait cet homme à revers, il ne put distinguer les traits de son visage.

Derrière le fugitf, toute une meute humaine courait.

Le fugitif, qui était jeune et bien pris dans sa taille gracieuse, avait l'air harassé de fatigue. La meute gagnait sur lui.

En apercevant Fortune, qui avait mis d'instinct l'épée à la main, il eut un mouvement d'hésitation. Cela lui fit perdre une grande partie de son avance.

Il était sans armes.

Fortune le vit faire un geste de découragement, puis se retourner pour mesurer sans doute la distance qui le séparait encore de la meute.

Comme si une idée soudaine l'eût pris, le fugitif sauta sur le parapet d'un bond facile et gracieux.

Il était si près de Fortune que celui-ci l'entendit murmurer en se lançant dans le vide à corps perdu :

— Le malheur, c'est que je ne sais pas nager! A la grâce de Dieu! Les drôles ne m'auront pas vivant.

Les drôles, qui étaient des archers de la prévôté, s'arrêtèrent un instant, déconcertés, puis reprirent leur course vers le quai de Conti en disant :

— Allons à la berge, nous trouverons un bateau!

Fortune ne les suivit point. Sans trop savoir ce qu'il allait faire, il monta, lui aussi, sur le parapet du pont.

— Corbac! murmurait-il, je veux mourir si je n'ai pas entendu cette voix-là quelque part! Il ne sait pas nager! c'est de la pâture pour les poissons.

Il resta pensif pendant deux ou trois secondes, après quoi, déposant son manteau et son feutre sur la murette, il joignit son épée au paquet, se disant :

— Ce ne peut être lui, puisqu'on l'a dirigé sur une forteresse, au nord, à l'ouest ou au midi. Les voix peuvent se ressembler comme les visages; mais, la mule du pape! quand je ne repêcherais qu'un garde du corps pour notre Aldée, ce serait encore un bon coup de filet. Au petit bonheur!

Il prit la pose des gens qui piquent une tête selon l'art, et se précipita à son tour dans le fleuve, dont les eaux blanchâtres et hautes bouillonnaient en passant sous les arches.

XIV

OU FORTUNE TROUVE A QUI PARLER DANS LA RIVIÈRE

Peu de temps auparavant, pendant que Fortune était chez maître Bertrand, une main timide avait soulevé le marteau de l'hôtel habité par Thérèse Badin, rue des Saints-Pères.

Un homme, vêtu de noir et si pâle, que le portier l'aurait pris volontiers pour un pauvre honteux, n'ayant point mangé depuis la veille, demanda le cavalier Fortune.

— J'ai ouï parler d'un original qui porte ce nom-là, répondit le suisse, et M^lle^ Badin a donné l'ordre de le

laisser entrer chaque fois qu'il se présentera, mais je ne sache pas que ce soit ici sa demeure. Pour le moment, d'ailleurs, il n'est pas à la maison.

— S'il revient, prononça le pâle jeune homme à voix basse, vous lui direz seulement mon nom : René Briand, et vous ajouterez que je pars pour un bien long voyage.

Il sortit.

Dès qu'il eut tourné les talons, le suisse haussa les épaules et pensa :

— J'ai déjà oublié ton nom, mon ami, bien du plaisir ! Ne faudrait-il pas s'occuper aussi des connaissances de ce Fortune ? M. de Chizac, à la bonne heure ! toujours l'argent à la main, celui-là... Si nous devenions M^me^ la comtesse de Chizac, on oublierait bien vite la basse de viole de notre papa, et dans deux ans personne ne saurait plus que nous avons cabriolé sur les planches.

René Briand suivait le quai, pensif et la tête inclinée.

Il descendit sur la berge et gagna le bord de l'eau en face des Petits-Augustins.

Il regarda la rivière qui allait vite.

La nuit était déjà tombée ; des nuages floconneux glissaient sur la lune qu'ils voilaient et découvraient tour à tour.

La Seine coulait à pleins bords.

Bien des heureux ont souvenir de cette nuit fiévreuse où ils subirent la fascination de ce vaste et mystérieux repos, promis à l'âme découragée par l'eau qui marche en murmurant.

René remontait le cours de la Seine, parce qu'ils cherchent tous l'ombre à ce moment de suprême faiblesse.

Il y avait sous la première arche du Pont-Neuf des ténèbres épaisses. Ces ténèbres l'appelaient.

A l'endroit découvert où il était maintenant, le ciel, immense témoin, le regardait et le gênait.

Quand le profil du pont lui cacha la lumière de la lune, il eut un profond soupir.

— J'aurais voulu la voir encore une fois, murmura-t-il. Ce n'était pas pour le cavalier Fortune que je frappais à cette porte, il me semblait qu'elle allait m'apparaître, et certes elle aurait bien reconnu son ami d'autrefois. Je ne l'aurais pas attristée; à elle aussi j'aurais dit : Adieu, Thérèse, je pars pour un bien long voyage...

Il s'arrêta. Le lieu était enfin propice. Il s'agenouilla sous l'arche et pria.

Cela dura longtemps parce que des souvenirs bien aimés lui arrivaient en foule et mettaient de la distraction dans sa prière.

Il les revoyait toutes les deux ensemble, car elles étaient amies autrefois, et si belles toutes deux : Thérèse, la joyeuse enfant, — et l'autre qui allait s'appeler M^me^ Michelin, l'autre, sa sœur chérie, dont le nom bourgeois devait rester dans le légendaire parisien pour personnifier le martyre d'amour.

Il revoyait aussi cet homme simple et doux qui lui avait servi de père, le bourgeois Michelin qui était mort sans proférer une plainte contre sa femme, malheureuse et coupable.

Et il se disait :

— C'est à vous que j'obéis, ma sœur et mon père, la pensée de vengeance n'était jamais entrée en vous : moi, je dois vous venger ou mourir, et je meurs!

Mais sa tête se cacha entre ses deux mains tremblantes, et il murmura, au lieu d'achever son oraison funèbre :

— Est-ce bien pour cela que je meurs? Oh! Thérèse! Thérèse!... Richelieu, sois maudit!

Il sauta sur ses pieds, rejeta ses longs cheveux en arrière et prit son élan.

L'instant d'après, l'eau s'ouvrait et se refermait sur lui.

C'était le moment où Fortune, revenant de souper avec maître Bertrand, traversait le Pont-Neuf pour regagner le logis de Thérèse. Si son attention n'avait point été attirée par la chasse à outrance que les archers de la prévôté donnaient au fugitif inconnu, il aurait pu entendre, dans le grand silence de la nuit, le bruit sourd que rendit l'eau en prenant le corps de Réné.

Volontairement ou non, tout homme qui plonge doit revenir à la surface. La maison où Réné avait passé son enfance était située sur le quai de Grève, à deux pas de la Seine, et Réné était un nageur, comme presque tous les enfants des quartiers riverains.

Il fit effort pour rester sous l'eau, mais la nature et l'instinct l'emportèrent; au moment de perdre connaissance, il se laissa flotter pour donner encore une gorgée d'air à ses poumons.

Le courant rapide l'avait entraîné déjà hors de l'ombre du Pont-Neuf; il se trouvait au beau milieu de la rivière où la lune, voguant entre deux nuages et rendue à tout son éclat, mettait des milliers d'étincelles.

A droite et à gauche, les rives fuyaient; derrière lui, le pont découpait en noir ses arches massives.

Il vit, car il regardait de tous ses yeux, le pauvre en-

faut dont les yeux allaient se fermer pour toujours, il vit une silhouette humaine se dresser sur le parapet du pont, et il entendit, presque immédiatement après, le bruit d'un corps qui plongeait.

Réné ne trichait pas avec la mort. Aucun mouvement dont il eût conscience ne le retenait à la surface de l'eau, mais chacun sait bien qu'entre toutes les habitudes celle de nager mérite surtout le nom proverbial de seconde nature. Le nageur n'a pas besoin de vouloir pour tenir sa tête au-dessus de l'eau.

De là cette terrible précaution, proverbiale aussi, qu'ils prennent de s'attacher une pierre au cou.

On dit qu'à la dernière minute les plus entêtés où les plus malheureux sont obligés de combattre pour étouffer la révolte de l'instinct conservateur.

On dit que les plus désespérés, ceux que le vulgaire appellerait les plus braves, demandent alors au hasard, non pas un secours qui les ramène à la rive, mais un prétexte pour y revenir d'eux-mêmes.

On dit que la souffrance disparaît, que la vie prend un aspect tentateur et rappelle le condamné avec un suprême sourire : l'espoir parle, l'horizon voilé s'entr'ouvre, et cette pensée naît : C'était demain peut-être que devait venir le bonheur !

Ceux qui vont jusqu'au bout et qui n'ont pas de pierre attachée à la gorge succombent, on dit encore cela, sous un fardeau plus lourd que le fatal pavé lui-même et qui s'appelle l'orgueil...

Réné n'avait point d'orgueil, mais la vie était pour lui une mère sans entrailles qui l'oubliait à ce point de ne pas lui envoyer le dernier sourire.

Il flottait au courant comme une épave, lorsqu'un cri de détresse parvint à son oreille.

Il rouvrit ses yeux qui allaient se fermant, et son regard rencontra, à moitié route du ciel, une maison blanche aux murailles de laquelle se jouaient les rayons de la lune et dont le toit se couronnait de grands arbres.

Une lumière brillait à la façade de cette maison, qui était celle de Thérèse.

Réné se retourna contre le courant et sa poitrine fit écumer l'eau.

— Il y a une créature humaine à sauver, s'était-il dit, et j'ai tout le temps de mourir.

Pour une âme douce et généreuse comme la sienne, le prétexte était bon, — et je crois que cette lumière lointaine, aperçue à la fenêtre de Thérèse, venait en aide au prétexte.

C'était le suprême sourire de la vie qui avait tardé à naître, mais qui enfin naissait.

Réné se mit à nager vigoureusement. Il ne gagnait pas beaucoup sur le courant, mais le courant devait lui amener celui ou celle qu'il avait la volonté de sauver.

Dès les premières brasses qu'il détacha, le bruit d'une seconde chute, qui avait lieu sous le Pont-Neuf, et précisément au même endroit que la première, vint l'étonner et lui donner à réfléchir.

Nous n'avons pas besoin de mentionner l'écart qui existe entre la lenteur nécessaire de notre récit et la rapidité des événements : toutes ces choses s'étaient passées en quelques secondes, et le cercle où s'agitait ce drame nocturne n'avait pas un rayon de cent toises.

La seconde chute fut suivie, après un court intervalle, d'un cri qui avait quelque chose de comique.

— Êtes-vous mort, mon camarade? demanda-t-on bonnement.

Personne ne répondit, et la même voix dit encore :

— Corbac! me serais-je mouillé pour le roi de Prusse?

En même temps, sur la berge, non loin du collége des Quatre-Nations, un bruit de pas et de conversation se faisait. René put entendre le grincement produit par la chaîne d'un bateau qu'on essayait de détacher.

La lune était sous un nuage. Quand ses rayons frappèrent la berge de nouveau, René put voir un groupe d'ombres qui s'agitait sur le bord.

Presque aussitôt après, le niveau de l'eau se souleva légèrement en avant de lui, et une tête apparut, voilée entièrement par de longs cheveux mouillés.

René saisit ces cheveux à poignée, et commença à couper le courant de biais pour se rapprocher de la rive.

La vue de ces hommes qui mettaient à l'eau une barque le rassurait, bien loin de l'effrayer, car il pensait que ces hommes deviendraient au besoin ses auxiliaires.

Le bateau était loin encore, mais deux ou trois ombres s'étaient détachées du groupe et filaient silencieusement le long du bord.

— La mule du pape! dit une voix à quelque vingt toises de René, pourquoi aviez-vous dit que vous ne saviez pas nager, mon camarade? Vous voyagez dans l'eau comme père et mère!

— Que Dieu soit loué! répondit notre jeune homme,

dont le souffle était déjà plus pressé; ce pauvre malheureux se débat comme un diable, et vous arrivez à propos!

— Ah! vous êtes deux? s'écria Fortune. Voilà ce que j'appelle une drôle d'aventure! Je suis bien certain de ne vous avoir point vu vous mettre à l'eau : preniez-vous donc un bain à cette heure de nuit, mon compagnon?

Réné ne répondit point.

— Ai ez-moi, murmura-t-il seulement, depuis que je tiens sa tête hors de l'eau, il m'épuise par ses efforts.

Le fugitif, en effet, se débattait comme une demi-douzaine de démons.

— Eh bien! répondit Fortune, remettez-lui la tête sous l'eau, cela le calmera.

Une demi-douzaine d'élans solides l'avaient rapproché, et il put, lui aussi, saisir aux cheveux le fugitif.

— Lâchez, dit-il, et faites un petit peu la planche pour vous reposer, car nous ne sommes pas au bout de nos peines.

— La rive n'est pas à plus de trente toises, répondit Réné.

— Ah ça, coquin! s'écria Fortune qui se débattait avec le noyé, tu as donc la rage de me prendre par les jambes? Je ne lâcherai pas, c'est sûr, mais je pourrais bien te ramener au bord assommé ou étouffé si tu continues à faire le méchant.

Il plongea la tête du fugitif qui cessa de se débattre, et il reprit en s'adressant à Réné :

— C'est juste, nous sommes bien près du bord, mais ne voyez-vous point ces oiseaux qui se glissent le long de la berge? Le pauvre diable qui boit un coup en

ce moment s'est jeté du haut du Pont-Neuf pour les éviter. .

— Quelque prisonnier ! murmura Réné. Alors il nous faudra gagner l'autre rive.

— Et peut-être loin d'ici, car ils ont un bateau... je crois qu'il est temps de donner un peu d'air au pauvre camarade.

Il souleva la tête du fugitif. A peine la bouche de celui-ci eut-elle dépassé le niveau qu'il éternua violemment et se remit à gigoter de plus belle.

— Quel enragé !... commença Fortune.

Mais il n'eut pas le temps de venir à la parade. Le fugitif lui noua ses deux mains autour du cou et l'étrangla de la belle manière.

Notre cavalier poussa un cri rauque et sa tête disparut à son tour sous le courant.

Il y eut une lutte courte, mais terrible, à la suite de laquelle Fortune reparut seul.

— Plongez ! s'écria-t-il. J'ai été obligé de lui appuyer le pouce au nœud de la gorge, sans cela nous étions perdus tous deux. Et le diable sait où nous allons le repêcher maintenant !

Réné disparut, Fortune le suivit, et pendant un instant, rien ne se montra à la surface de l'eau qui coulait, silencieuse et rapide.

Au bout d'une demi-minute, et comme la première fois, une tête chevelue souleva, puis perça le niveau.

C'était le fugitif qui secoua ses cheveux et cria d'une voix éperdue :

— A l'aide !

Le bateau avait quitté la rive et venait, conduit par deux archers armés de longues perches:

— Présent! dit Fortune, dont les doigts s'accrochèrent aux cheveux du fugitif, à l'instant où celui-ci allait de nouveau disparaître.

Réné se montra à quelques toises plus loin et cria :

— Gagnez au large ou le bateau va nous couper !

Le bateau avançait en effet, poussé énergiquement par les deux percheurs.

A cette époque, il n'y avait aucun pont entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal. Le courant avait porté nos deux amis et leur protégé à la hauteur de la rue des Saints-Pères; ils se dirigeaient en biaisant vers la rive droite.

Ils étaient bons nageurs tous les deux, mais le fugitif endiablé paralysait tous leurs efforts. Tant qu'on lui tenait la tête sous l'eau c'était une épave inerte; dès qu'on lui permettait de respirer par crainte de ne ramener à la berge qu'un cadavre, il se démenait avec une violence inouïe, et par deux fois déjà, Réné, pris à la gorge, avait subi le même sort que Fortune.

— Ce gaillard-là, dit notre cavalier, à trente-six démons dans le corps, c'est clair, et je ne voudrais pas le perdre, parce que j'ai justement besoin d'un bon diable pour mes affaires. Je crois, mon camarade, que nous allons être obligés de livrer un combat naval, car nous ne pourrons gagner ce bateau de vitesse.

— Le danger m'importe peu, répondit Réné, qui souriait tristement, mais je ne voudrais pas livrer ce pauvre malheureux à ceux qui le poursuivent.

— Rendez-vous, monsieur le chevalier, crièrent en ce

moment les archers qui n'étaient pas à dix toises de distance.

— Tiens, tiens, dit Fortune, il paraît que nous tenons un chevalier ! Et c'est singulier, mon camarade, ajouta-t-il en s'adressant à Réné, il me semble que je connais votre voix.

Ils avaient tous les trois leurs cheveux mouillés comme un voile sur le visage.

— Vous ne pouvez pas échapper, continua le chef de la prévôté, et vous autres, mes drôles, pour vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, vous ferez un tour à la Conciergerie.

— Cela n'a rien d'impossible, grommela Fortune, et je veux être pendu si j'avais besoin de me jeter dans ce nouvel embarras !

— Soutenez le courant, dit en ce moment Réné, poussez ferme vers la rive droite. Voyez comme leurs perches plongent ! Ils n'ont pas trois pieds de bois hors de l'eau. Si nous trouvons la cave qui est en face de la rue Saint-Nicaise, ils ne nous auront pas.

Tout en parlant, il avait pris sa part du fardeau, et les efforts réunis de nos deux nageurs coupèrent le courant presque en ligne directe.

Pour les suivre, le bateau fut obligé d'obliquer, et les perches se noyant de plus en plus finirent par perdre le fond.

Le bateau, qui n'était plus appuyé, s'en alla aussitôt à la dérive.

Ce fut un concert d'imprécations auquel répondirent les cris de victoire de Fortune, car Réné gardait le silence, et le fugitif avait la bouche sous l'eau.

— Vous serez pendus, coquins ! hurla le chef des archers, vous avez détourné un prisonnier d'État !

— La peste ! dit Fortune, il paraît que ça en valait la peine.

— Au contraire, acheva l'homme de la prévôté dont la voix s'éloignait, je vous promets vingt bonnes pistoles, si vous vous comportez en honnêtes gens et si vous nous rendez le chevalier de Courtenay !

— Corbac ! s'écria Fortune, qui éleva du coup la tête et les épaules du fugitif hors de l'eau, n'allons pas étouffer l'héritier de tant de royaumes ! Je savais bien que j'avais entendu cette voix-là quelque part.

XV

OU FORTUNE AMÈNE NOBLE COMPAGNIE CHEZ THÉRÈSE BADIN

Cette idée de Fortune était bonne en principe, car il y avait vraiment bien longtemps que la tête du petit Bourbon était sous l'eau, mais il est permis de croire que les descendants de tant de rois peuvent avoir l'haleine plus longue que les autres hommes, car ce démoniaque chevalier n'eut pas plutôt le nez et la bouche à l'air libre qu'il toussa, renifla, se secoua comme un barbet sortant d'une mare, et donna en même temps une telle secousse que les mains de ses deux sauveurs lâchèrent prise à la fois.

Il n'eut garde de plonger. Ses yeux, qui lançaient des éclairs à travers les mèches collées de ses cheveux, brillèrent comme deux chandelles; il cria : à moi ! à moi ! et ses deux mains, semblables à des paquets de griffes, se cramponnèrent à l'abondante chevelure de Réné.

— Ne le tuez pas! cria Fortune en s'adressant à Réné.

Mais Réné ne pouvait déjà plus l'entendre. Le choc irrésistible du chevalier l'avait entraîné au fond de l'eau.

Fortune se laissa couler résolument, quoique la fatigue commençât à le gagner. Le drame prenait des proportions redoutables : nos trois amis étaient au plein milieu de la Seine. Le bateau qui, à la rigueur, pouvait être un instrument de salut, avait disparu dans le lointain, et l'aventure pouvait avoir ici son dénoûment tragique.

Fortune parvint en effet à ramener ses deux compagnons, mais il lui fut absolument impossible de dégager Réné qui avait perdu connaissance.

Au contraire, le petit Bourbon se démenait comme un possédé.

Il n'y avait pas à réfléchir longtemps. Fortune comprit qu'il n'y avait plus qu'une seule ressource, c'était de ménager avec un soin extrême les forces qui lui restaient et de remorquer ses deux compagnons à la traîne, en se reposant pour le surplus sur l'aide de la Providence.

Ce fut sur le petit Bourbon qu'il mit le grapin d'abord, parce que l'autre était un inconnu pour lui, ensuite parce qu'il était bien sûr que le petit Bourbon, ayant une fois crispé ses doigts dans la chevelure de l'autre, devait rester cramponné mort ou vif.

Notre cavalier était un jeune homme robuste et un bon nageur, mais il ne pouvait se dissimuler les difficultés de sa tâche; le courant, maître des deux corps inertes, les entraînait irrésistiblement; tout ce que pouvait faire Fortune, c'était de maintenir sa propre tête à fleur d'eau en obliquant toujours un peu vers la rive droite. Il n'avait qu'une main pour nager, et bien des fois, en quelques minutes, le découragement essaya d'entrer en lui.

— Je n'en peux plus ! se disait-il. Et à quoi bon tout cela? pour ramener deux corps morts à la berge? Ce damné chevalier, qui grimpe si bien aux murailles, n'aurait-il pas pu apprendre un peu à nager?

Il souleva la tête du petit Bourbon, dont la bouche s'ouvrit aussitôt pour lamper une gorgée d'air, et qui eût recommencé à faire des siennes si on ne l'avait bien vite replongé sous l'eau.

— Ma sœur Aldée, se dit Fortune, pourra se vanter d'avoir là un mari bien conformé. Le diable a eu beau s'en mêler, voici le bord qui approche, et mon étoile est capable de gagner encore cette partie-là.

Sans le courant qui s'engouffrait plus rapide sous la dernière arche du pont Royal, il aurait pu toucher l'atterrissement formé en amont des Tuileries, mais il se laissa entraîner sans résistance, et une fois l'arche passée, il saisit un remous qui le porta doucement à la berge.

Là il eut encore, mais bien juste, la force qu'il fallait pour mettre à terre ses deux compagnons, puis il se coucha tout de son long, vaincu par l'épuisement.

Pendant quelques minutes, la lune éclaira ce groupe

bizarre, formé par trois hommes immobiles comme des cadavres, et dont les pieds étaient encore dans l'eau.

Le petit Bourbon se retrouva le premier, et le brusque soubresaut qu'il fit faillit le rejeter à la rivière.

Sa main droite, rivée aux cheveux de René, souleva la tête de ce dernier, qui retomba et heurta la berge rudement, aussitôt que le chevalier eut lâché prise.

Le chevalier parvint à se redresser sur ses genoux. Il n'avait pas les idées bien nettes, mais à la vue de ses deux compagnons, il s'écria :

— J'aurai sans doute noyé deux de ces coquins de la prévôté !

— La mule du pape ! gronda Fortune qui ne bougeait pas encore, le satané compère est le mieux portant de nous trois !

— La mule du pape ! répéta Courtenay, qui avait réussi à se mettre sur ses pieds, c'était le refrain de ce pauvre cavalier du Châtelet. Est-ce que j'aurais été assez chanceux pour vous sauver la vie, mon digne camarade?

Fortune allait mieux, car il put rire.

— La peste ! dit-il, je n'ai pas besoin de vérifier vos parchemins : vous êtes prince ou que le diable m'emporte ! il n'y a que les princes pour se tromper de la sorte et demander un grand merci aux gens qui leur ont fait l'aumône.

— Alors, reprit Courtenay le plus paisiblement du monde, c'est le contraire, cavalier, je me trouve redevable envers vous de la vie. Eh bien ! je confesse que la chose est ainsi plus probable. Voyons, redressez-vous et causons : il fait un froid de loup ici, et j'aimerais prendre le chemin de quelque bonne hôtellerie.

Tout en parlant il avait pris les deux mains de Fortune, qui se leva sur son séant et répondit :

— Voyez, je vous prie, si celui-ci est mort ou vivant. C'est lui qui est votre véritable sauveur.

Le chevalier s'agenouilla aussitôt auprès de Réné qui était couché la face contre terre. Il le retourna sans efforts et lui tâta le cœur.

— J'ai encore la main un peu engourdie, murmura-t-il, mais il me semble bien que le pauvre garçon est fini.

— Ecartez un peu ses cheveux qu'on voie sa figure, dit encore Fortune, car nous étions là comme au bal masqué tous les trois.

Courtenay sépara au milieu du front les cheveux mouillés du jeune homme inconnu pour les rejeter à droite et à gauche.

La lune éclaira en plein le pâle visage de Réné Briand.

— Sang de moi ! s'écria Fortune, j'avais comme une vague idée de cela !

— Vous le connaissez? demanda Courtenay.

— Si je le connais ! c'est un de mes meilleurs amis ! c'est lui qui m'a poignardé dans la cour des Tournelles.

— Eh bien ! alors...

— Eh bien ! alors, il faut le sauver, ou ma clientèle serait dépareillée. Voilà mes jambes qui se dégourdissent. Et, entre parenthèse, je devine bien pourquoi ce bain m'a mis si bas : quand je me suis jeté à l'eau après vous du haut du Pont-Neuf...

— Comment ! s'écria Courtenay dont les deux mains se tendirent, du haut du Pont-Neuf, cavalier !

— Ah ça! demanda Fortune, croyez-vous donc que j'étais dans l'eau cette nuit pour mon plaisir?

— Vous m'aviez reconnu?

— Pas tout à fait, mais vous aviez dit en sautant : Je ne sais pas nager...

— Par là morbleu! s'écria le petit Bourbon, voilà que je me souviens! c'était donc vous ce fâcheux qui me barrait le chemin, l'épée dégainée, au coin du quai de Conti?

— C'était moi, répondit Fortune en lui rendant de bon cœur sa poignée de main, mais que voilà bien les princes! fâcheux! je suis un fâcheux!

Courtenay l'embrassa en riant, ce qui ne les empêchait point de grelotter tous les deux.

— Je voulais vous dire, poursuivit Fortune qui s'agenouilla auprès de Réné à son tour, que les médecins ordonnent de ne se point mettre à l'eau après un copieux repas. Or, je venais de souper avec feu Bertrand, l'inspecteur de police.

— Feu Bertrand! répéta Courtenay dont le regard devint inquet.

— Un bon drille, poursuivit Fortune, de qui je fis la rencontre à la morgue du Châtelet, en m'évadant par le boyau que votre altesse avait pris la peine de creuser... mais je vous raconterai tout cela au long.

Courtenay le regardait en face.

— Vous n'êtes pas devenu un fou, camarade, demanda-t-il, pour vous être jeté à l'eau trop tôt après votre souper?

— Il y avait de quoi, mon prince, mais vous valez bien la peine qu'on risque pour vous une attaque d'apoplexie;

car j'ai réfléchi à fond depuis l'autre jour : sous le rapport généalogique, vous êtes, dans l'univers entier, le seul beau-frère qui me convienne.

Courtenay hocha la tête et ne répondit point. Il n'avait décidément pas bonne idée de l'état où se trouvait la cervelle de Fortune.

— Quant à celui-ci, reprit notre cavalier, qui interrogeait avec une émotion véritable le cœur et le pouls de René, je n'ai pas de peine à deviner sa pauvre histoire. Il m'avait dit qu'il voulait mourir, et nous sommes venus le déranger dans l'accomplissement de son œuvre désespérée.

— En ce cas, dit Courtenay, où est le mal? j'ai froid, j'ai faim, resterons-nous ici toute la nuit?

— La peste! gronda Fortune, un prince est toujours un prince, même quand il a le diable dans sa poche. Mais Aldée est princesse aussi, et vous serez à deux de jeu.

— Altesse, interrompit-il avec un respect un peu ironique, vous aurez un bon souper pour vous refaire et un bon feu pour vous réchauffer, mais auparavant vous m'aiderez à emporter ce garçon-là qui n'est qu'un pauvre petit bourgeois, et vous tiendrez un des deux bouts de la civière.

— Je le porterai sur mon dos, si vous voulez, cavalier, répondit Courtenay. Pour qui donc me prenez vous? S'il est encore vivant, nous le mènerons au médecin, s'il est mort, nous ferons en sorte qu'il soit mis en terre sainte.

Fortune était debout. Il étira ses membres courbaturés et promena son regard le long de la berge, où plusieurs bateaux étaient amarrés.

Il entra dans l'un d'eux, où il prit les planches qui servaient de banc et une couple de perches qu'il rapporta auprès de Réné.

Les planches furent disposées en travers sur les deux perches, de manière à former un brancard, où l'on étendit Réné, et nos deux compagnons gravirent aussitôt la berge, en se dirigeant vers la tête du Pont-Royal.

Le plus difficile, ce fut la montée. Une fois sur le pont, Fortune et Courtenay, à qui ce travail rendait toute l'élasticité de leurs membres, se mirent à marcher d'un bon pas.

La civière flexible se balançait entre eux.

— Nous n'allons pas bien loin, dit Fortune, mais il se peut que nous rencontrions en route une partie de vos amis, les archers de la prévôté. Comme nous ne sommes armés ni l'un ni l'autre, et que votre envie n'est pas probablement d'être fait de nouveau prisonnier, il faut convenir d'une manœuvre. Nous déposerons le jeune homme à terre...

— Chacun de nous prendra une des perches, interrompit Courtenay.

— Et nous tomberons sur les gens de M. le prévôt, fussent-ils une demi-douzaine !

— Fussent-ils un demi-cent, cavalier! Après quoi, nous remettrons les perches sous les planches et nous recommencerons à voiturer le jeune homme.

Mais les gens de M. le prévôt s'étaient sans doute fatigués d'attendre, car nos deux compagnons ne rencontrèrent personne en longeant le quai Malaquais.

Il n'y avait au petit hôtel de Thérèse Badin qu'une

seule fenêtre éclairée : celle que Réné avait saluée de son dernier regard.

Fortune, qui marchait en avant, tourna l'angle de la rue des Saints-Pères et dit en s'arrêtant devant la porte cochère de l'hôtel :

— Voici notre auberge.

En même temps il fit jouer le marteau à tour de bras.

Le concierge étant venu ouvrir, recula à l'aspect de notre cavalier, dont l'accoutrement n'était pas fait pour inspirer une respectueuse confiance.

Fortune profita de ce mouvement pour entrer, et une fois le brancard engagé en travers du seuil, il n'était plus temps de refermer la porte.

— Qui êtes-vous? que cherchez-vous? qu'apportez-vous? demanda coup sur coup le portier scandalisé.

— Je suis l'ami de M^lle^ Badin, répondit Fortune, ceci a été établi ce matin; je cherche mon logis, où je veux donner l'hospitalité à un prince de mes camarades, et j'apporte un pauvre homme en danger de mourir, pour qui, s'il vous plaît, vous allez mettre toute la maison sur pied à l'instant même.

Il entra. Le portier regarda celui que Fortune appelait « un prince de mes camarades, » et il cria à sa femme :

— Toinon! fais ce que commande ce gentilhomme, et mets toute la maison sur pied, afin qu'on le jette dehors.

Fortune et le chevalier de Courtenay étaient déjà dans le vestibule où les domestiques arrivaient de tous côtés.

— Ce pauvre garçon, dit Fortune au majordome en

lui montrant Réné, est un des plus chers et des plus anciens amis de votre maîtresse. Qu'il soit placé dans un bon lit, non loin de mon appartement, qu'un médecin soit appelé sur-le-champ, et s'il ne veut pas venir, qu'on l'apporte ! Faites allumer chez moi un grand feu et servir un honnête souper, sans oublier de vous procurer incontinent des vêtements convenables pour mon compagnon et pour moi. Pendant que j'y songe, un valet doit partir incontinent et aller au Pont-Neuf où j'ai laissé, sur la corniche, en dehors du parapet, mon manteau, mon feutre et mon épée, que ledit valet me rapportera. Quand tout cela sera fait, vous direz à Mlle Badin que le cavalier Fortune désire lui rendre compte de sa journée et lui présenter le prince Pierre de Courtenay.

Le majordome s'inclina et tous les domestiques firent de même.

Quatre valets montaient déjà Réné sur une chaise longue.

Une demi-heure après, le petit Bourbon et Fortune étaient installés devant un feu pétillant dans la chambre où notre cavalier avait passé la nuit précédente. Ils attendaient la venue de la dame de céans qui ne s'était point encore montrée.

Le petit Bourbon était là comme partout, c'est-à-dire comme chez lui. Sa jolie figure n'exprimait aucune inquiétude ni aucun embarras. Enveloppé dans une robe de chambre bien chaude, il se brûlait voluptueusement la plante des pieds à la flamme du foyer, et commençait à gronder contre le souper qui n'arrivait pas assez vite à son gré.

Volontiers l'eût-on pris pour le maître de la maison.

Fortune le regardait avec une admiration mêlée de dépit.

— La peste ! grommela-t-il enfin, on n'est pas prince à ce point-là ! Moi, au moins, quand je me retire d'un mauvais pas, je remercie mon étoile ou les camarades.

— Ai-je oublié de vous remercier, cavalier? demanda Courtenay qui lui tendit la main. J'ai eu tort, mais en conscience, il y a des choses invraisemblables : un homme comme moi ne peut finir ainsi obscurément, dans la rivière de tout le monde, comme un petit bourgeois entraîné au fond de l'eau par le mal d'amour ou par la banqueroute. La fée Mélusine, ma tante, car je tiens aux Lusignan, rois de Chypre par une demi-douzaine d'alliances, est un démon aquatique; elle m'eût très-certainement donné un coup d'épaule. Ce dont je vous tiendrai bien compte, cavalier, c'est du souper, quand on l'aura servi. A quoi songez-vous, s'il vous plaît?

— Je songe au médecin qui ne vient pas, répondit Fortune; Réné, le pauvre petit homme, n'a point encore repris ses sens, et cette Thérèse, quoiqu'elle ne soit pas princesse, semble avoir le cœur aussi dur que vous.

— Ah ! interrompit-il en voyant la porte s'ouvrir, enfin ! la voici, je pense !

Courtenay tourna la tête curieusement.

— Je ne serai pas fâché, murmura-t-il, de voir un peu cette belle fille-là.

Un domestique entra et dit :

— Mademoiselle Badin présente ses excuses à M. le prince de Courtenay et prévient le cavalier Fortune qu'elle ne pourra l'entretenir ce soir. Un message de

Mme la duchesse du Maine vient de mander Mlle Badin à l'arsenal.

— Est-elle partie? demanda Fortune.

— Elle part.

Notre cavalier sauta sur ses pieds et traversa la chambre en trois enjambées.

— La mule du pape! s'écria-t-il, entre elle et moi il n'y a rien, c'est sûr, mais nous avons été trop près de nous aimer pour ne point garder le droit de franc-parler l'un envers l'autre. Thérèse Badin ne partira pas sans avoir vu le pauvre enfant qui a voulu mourir pour l'amour d'elle. Cette affaire-là m'a valu un coup de couteau, c'est bien le moins que je m'en occupe!

XVI

OU FORTUNE A DE L'ORGUEIL EN COMPARANT SON CŒUR A CEUX DE SES AMIS

Le chevalier de Courtenay avait croisé de nouveau ses jambes l'une sur l'autre et se chauffait les pieds, paisiblement renversé dans sa bergère.

Fortune avait gagné la porte qui conduisait à l'appartement de Thérèse. Le valet voulut lui barrer le passage, mais notre cavalier était remis de son engourdissement, et n'eut besoin que d'une poussée pour jeter le valet à l'autre bout de la chambre.

Celui-ci, chancelant et perdant l'équilibre, arriva jusqu'au près de Courtenay qui lui dit :

— Maraud, descends à la cuisine, et qu'on apporte le souper, froid ou chaud !

Fortune ayant franchi la porte se trouva dans une sorte d'entre-deux, au-delà duquel était l'appartement de Thérèse Badin.

Thérèse était à sa toilette, entourée de ses femmes. Toutes les différentes pièces de sa parure annonçaient, il est vrai, le grand deuil, mais composaient, en somme, un costume très-riche et d'une rare élégance.

— Madame, dit Fortune en entrant, je désire vous parler sans témoins : il s'agit de maître Guillaume, votre père.

Thérèse rougit et ses sourcils essayèrent de se froncer mais elle baissa les yeux sous le regard de Fortune.

— Sortez, dit-elle à ses chambrières. Ne vous éloignez point trop, cependant, je vais vous rappeler à la minute.

Au moment où notre cavalier passait le seuil, elle avait glissé un pli dans son sein. Un autre message restait ouvert sur la toilette, habillée de mousseline rose.

— Ne pouviez-vous attendre à demain ?... commença-t-elle dès que ses femmes furent parties.

— Madame, répondit Fortune, j'ai travaillé pour vous tant que la journée a duré, et je viens de repêcher au fin fond de la rivière tout ce qui vous reste de l'heureux temps où vous n'aviez point encore mis votre folie dans l'esprit du pauvre homme qui est mort : je parle de maître Guillaume votre père.

Thérèse voulut l'interrompre, et son œil qui brillait de colère orgueilleuse disait d'avance la couleur de sa

pensée, mais notre cavalier reprit en poussant du pied un siége ou il s'assit près d'elle :

— La mule du pape ! ma fille, est-ce que vous croyez me faire peur ? je vous ai dit une fois : je vous aime, et c'est la vérité vraie ou que le diable me prenne ! je ne sais pas pourquoi j'aime tant de monde, depuis que j'ai mangé du pâté de maréchale dans le grenier de ma petite Muguette. Fâchez-vous ou ne vous fâchez pas, c'est tout un pour moi : je sens que je vais droit mon chemin.

— Si vous m'aimez, faites vite, murmura Thérèse, car il est d'un grand intérêt pour moi de voir sur-le-champ M^me^ la duchesse du Maine.

Le regard de Fortune s'était arrêté un instant sur le message ouvert au bord de la toilette. Thérèse le couvrit de son mouchoir qu'elle jeta dessus comme par mégarde, mais il était trop tard, notre cavalier avait de bons yeux.

— Moi, poursuivit-il, je crois au contraire que vous n'avez rien de bon à faire dans cette forêt de carton dont tous les loups iront demain ou après giter à la Bastille. Ai-je dit les loups ? Dans ce bois-là, je n'ai jamais vu que des lièvres. Récapitulons un peu, s'il vous plaît, les termes de notre marché : il a été convenu entre nous que je serais à vous de la tête au pieds, et du matin au soir, sans qu'il y eût la moindre miette d'amour dans notre fait; cela, si je ne me trompe, s'appelle être l'ami d'une femme, mais non point son valet. Le valet et l'ami obéissent tous les deux, mais il y a entre eux cette différence que le valet se tait et que l'ami parle.

— Vous parlez beaucoup... dit tout bas Thérèse.

— Corbac ! s'écria notre cavalier, je devrais m'habituer aux cœurs de princes, depuis que je me frotte à ce caillou de Courtenay, et je devrais aussi m'habituer à la folie des femmes...

Il s'arrêta, et ses poings se fermèrent.

— Ma pauvre Aldée, murmura-t-il, est encore plus malade que cela !

Thérèse l'interrogea du regard; il poursuivit sans répondre :

— En Italie, ils ont un remède : on prend la tête du jettatore, on l'écrase sous un pavé comme si c'était la tête d'une vipère, et les pauvres filles sont guéries. Mais, moi, je ne peux pas user de ce remède, parce que... enfin n'importe ! Quand vous étiez encore la jolie, la chère fillette de la rue des Bourdonnais, vous aviez un fiancé...

— Oh ! fit Thérèse, un fiancé !

— Un compagnon d'enfance, à tout le moins, un jeune homme bon et beau qui avait partagé vos premiers jeux.

— Réné, balbutia Thérèse, je ne l'ai jamais oublié. Ma visite à l'Arsenal ne peut être longue, et à mon retour...

— A votre retour, interrompit Fortune à voix basse, l'homme que vous pourriez sauver d'un regard, ressusciter d'un sourire, sera peut-être mort !

— Rien au monde, prononça Thérèse avec fermeté, ne peut m'empêcher d'aller à l'Arsenal.

— La peste ! dit Fortune qui se redressa, vous avez raison. Les habits de deuil vous vont à merveille, ma fille, et il est bon que M. de Richelieu vous voie ainsi !

La pâleur de Thérèse envahit jusqu'à ses lèvres qui tremblaient.

Fortune étendit la main et souleva le mouchoir qui couvrait la lettre.

— On vous dit là-dedans, reprit-il, que M. de Richelieu viendra ce soir à l'Arsenal.

— On me dit là-dedans, prononça Thérèse à voix basse, que je connaîtrai, à l'Arsenal, le nom de l'assassin de mon père.

Fortune prit la lettre sans que Thérèse fît aucun mouvement pour s'y opposer.

— Nous avons raison tous les deux, dit-il après avoir lu. La lettre parle de M. le duc, et parle aussi de l'assassin du pauvre Guillaume. La lettre ment deux fois. M. le duc ne sera pas, cette nuit, à l'Arsenal, et il faut avoir le cerveau bien malade, Thérèse, malheureuse fille, pour croire à cette fable grossière : le régent de France perdant son temps et sa peine à poignarder un musicien de l'Opéra!

— Ce musicien était mon père, murmura Thérèse, on devait croire qu'il conspirait comme moi.

Fortune eut un sourire de pitié.

— L'orgueil est aussi un jettatore, pensa-t-il tout haut. Ce soir, avant de retirer de l'eau le pauvre amoureux que vous avez désespéré, j'ai bien longtemps parlé de vous avec maître Bertrand l'inspecteur.

— Quoi! s'écria Thérèse, vous savez!...

— Pendant que j'étais avec lui, poursuivit Fortune, maître Bertrand a reçu la lettre où vous lui disiez : Chizac est innocent, puisqu'il m'a demandé en mariage.

— J'ai réfléchi, murmura Thérèse, depuis que cette lettre a été écrite. Mes doutes sont revenus.

A travers les deux portes et la chambre intermédiaire, la voix sonore et joyeuse de Courtenay arriva, disant :

— Holà ! cavalier Fortune, je n'aime point souper seul. La table est servie et, grâces à Dieu, la demoiselle Badin a bien fait les choses. Venez, s'il vous plaît, et tâchez de l'amener avec vous pour que la fête soit complète.

Le bruit de la porte cochère, ouverte et refermée, monta en ce moment.

— C'est le médecin, fit notre cavalier. Irez-vous à l'Arsenal avant de savoir si René Briand doit vivre ou mourir ?

Thérèse se leva et s'appuya sur le bras que Fortune lui offrait.

— La grande bataille n'est que pour demain, fit-elle en se parlant à elle-même.

Fortune n'eut garde de l'interrompre, mais il était tout oreilles.

Son plan, son fameux plan qu'il suivait à travers ses multiples besognes se rapportait étroitement à la comédie politique qu'on jouait à l'Arsenal.

Comme Thérèse se taisait désormais, il demanda en affectant l'indifférence :

— C'est donc pour demain le grand jour ?

— Ce sont là, répondit Thérèse, des secrets qui ne m'appartiennent pas.

Ils arrivaient à la chambre de René où le médecin venait d'entrer.

En voyant le visage livide du pauvre enfant, Thérèse ne put retenir une larme.

— Si vous saviez comme il vous aimait... murmura Fortune.

Thérèse dégagea son bras et alla vers le lit.

Le médecin était en train déjà de donner ses soins. Au bout de quelques minutes, il dit :

— Le malade va reprendre ses sens. Sa vie est en danger, mais il y a espoir de le sauver. Il faut près de lui une garde qui ne le quitte pas d'une minute.

Fortune approcha un siége du lit, mais Thérèse le prévint et s'y assit.

Quand le médecin s'éloigna après avoir formulé son ordonnance, Thérèse dit à Fortune :

— Allez tenir compagnie à M. le chevalier de Cournay. C'est ici ma place, j'y resterai jusqu'au jour.

Fortune lui baisa la main avec effusion et se retira.

Thérèse était seule auprès de René. Elle prit sa main froide et la garda un instant entre les siennes. Un souffle faible passait entre les lèvres du pauvre jeune homme, et une nuance de fugitive rougeur semblait remonter à ses joues.

Au bout de quelques minutes, et comme si elle eût cédé à un irrésistible entraînement, Thérèse abandonna la main du malade et glissa ses doigts frémissants sous le revers de sa robe de deuil.

Elle en retira à demi un papier qu'elle repoussa comme si elle eût été prise par un mouvement de honte.

René entr'ouvrit les yeux et Thérèse se pencha au-dessus de lui, plus belle dans l'élan de compassion qui lui faisait battre le cœur.

— Eh bien ! par la corbleu ! disait pendant cela le petit Bourbon, qui dépêchait une tranche de bœuf rôti

avec un plaisir sans mélange, j'aurais été chagrin d'achever mon repas sans vous, ami Fortune, et je suis ravi d'apprendre que notre compagnon de naufrage est en passe de retrouver la santé. Il a une jolie figure, ce garçon.

— Et le hasard fait, interrompit Fortune en prenant place à table, que son cas et le vôtre se ressemblent beaucoup, mon prince.

— Ah bah! fit Courtenay d'un air distrait, un si petit bourgeois!

— Dieu me préserve d'établir aucune comparaison qui puisse blesser Votre Altesse Sérénissime, mais il se trouve que René Briand, fils d'un marchand du quai de la Grève, a le même rival en amour que ce descendant des preux, M. le prince de Courtenay.

— Le Richelieu! s'écria le petit Bourbon; mais, au fait, c'est juste, ce misérable héritier d'un faiseur de perruques a eu l'impudence de confondre dans la même gageure Mlle Aldée de Bourbon et la fille à Badin.

— N'oubliez pas, je vous prie, dit notre cavalier, que vous buvez en ce moment le clairet de la fille à Badin.

— Et il est bon, par la sambleu! s'écria Courtenay. Quand la Providence m'aura remis enfin à ma place, je promets bien de faire quelque chose pour cette charmante créature qui m'a donné si à propos l'hospitalité. Et quant à vous, Fortune, mon garçon, je n'y vais pas par quatre chemins : qu'è j'aie jamais la chance de m'asseoir sur n'importe lequel de mes trônes, soit à l'orient, soit à l'occident...

— Soit au midi, soit au septentrion, poursuivit Fortune.

— Ne riez pas ! je vous campe des lettres de noblesse !

— Et vous me nommez premier ministre ?

— Non ! soyons donc sérieux ! je vous nomme grand écuyer de la reine.

— Qui aura nom ?

— Aldée, j'en fais serment sur ma foi de gentilhomme !

Fortune lui tendit la main d'un air rêveur.

— Et pourquoi ne deviendrais-je pas roi ? reprit le petit Bourbon, en découpant une superbe volaille, j'ai accompli des choses plus difficiles dans ma vie, et tenez ! pas plus tard qu'aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin, j'étais à trois lieues de la ville d'Évreux, en route pour la forteresse du mont Saint-Michel. Je chevauchais au milieu de mon escorte, composée de quatre cavaliers de la maréchaussée seulement, parce que les archers de M. le prévôt nous avaient abandonnés à Évreux, en nous souhaitant bon voyage.

Vous savez comment j'avais quitté Paris, au moment même où j'allais profiter de la galerie creusée par moi sous la salle des Pas-Perdus, au Châtelet. On m'avait assez bien traité pendant la route, et mes gardiens me plaignaient, parce que cette forteresse du mont Saint-Michel est, à ce qu'il paraît, un lieu diabolique où les cachots, taillés dans le roc, ne laissent aucune chance d'évasion, et où l'océan vous entoure de tous côtés comme un fossé infranchissable. Ceux qui entrent là n'en ressortent jamais vivants.

Ce matin donc (il serait injuste de dire le contraire, la volaille est tendre et cuite à point), mes cavaliers de la maréchaussée me racontaient dolemment la misé-

rable légende des prisonniers morts au mont Saint-Michel, depuis le temps du roi Louis XI, mon grand oncle, jusqu'à ce coquin de Richelieu : j'entends le cardinal. Moi, pendant cela, je songeais; l'idée me venait que M. le duc était en liberté, que vous étiez resté en prison, vous, Fortune, et que personne au monde ne pouvait protéger ma belle Aldée. C'était une rêverie si noire que j'en avais le cœur tout meurtri.

Fortune eut un gros soupir, car il cherchait laborieusement un moyen d'apprendre au chevalier le malheur de M^lle^ de Bourbon.

— Le chef de mes braves, poursuivit Courtenay, venait d'achever je ne sais quel récit lugubre d'un captif oublié à cinquante pieds sous terre, et dont on avait retrouvé les ossements blanchis, lorsque je m'arrêtai tout à coup au beau milieu de la route.

A force de penser, je venais d'arriver à cette conclusion, qu'il valait mieux revenir sur mes pas que d'aller jusqu'à ce mont Saint-Michel où l'on enterre les gens tout en vie.

Je fis part de cette observation à mon escorte, et les quatre cavaliers, au lieu de réfuter mes arguments, mirent incontinent l'épée à la main.

Moi, bien entendu, je n'avais pas d'armes; je n'avais même plus les deux petits poignards galants des princesses, mes cousines, qui ont dû, soit dit en passant, vous être d'un bon secours pour votre évasion, mon camarade.

Fortune ne répondit que par un signe de tête. Son cerveau travaillait.

— Il n'y avait pas à chercher, poursuivit le petit Bour-

bon, midi à quatorze heures, je pris du premier coup mes gaillards par le sentiment et je leur promis cinq cents pistoles de rentes viagères à chacun, payables, par privilége, sur les finances du premier Etat que je serais appelé à gouverner, soit par droit de conquête, soit par droit de naissance.

XVII

OU FORTUNE PREND UN PRINCE A SON SERVICE

Fortune ne donnait pas une attention très-vive au récit entamé par le chevalier de Courtenay. Il avalait de temps en temps une bouchée par manière d'acquit et buvait une gorgée de vin, mais évidemment, il appartenait tout entier au travail mental qui causait sa distraction. Son plan était sur le tapis.

— Vous ne croiriez pas, dit le petit Bourbon, qui faisait au contraire un honneur infini aux provisions de la fille à Badin, vous ne croiriez pas que ces quatre nigauds m'entourèrent l'épée haute, au lieu de me répondre par

un consentement ou de m'opposer des objections raisonnables.

Je ne peux pas voir flamber des épées sans que la moutarde me pique entre les deux yeux : c'est plus fort que moi. Je fermai les poings et je poussai mon cheval contre le plus rapproché de mes nigauds, afin de lui donner une maîtresse bourrade. Le pauvre diable raccourcit les rênes pour n'être pas obligé de frapper un homme désarmé et son cheval se cabra. J'avais mon élan pris, je le joignis au plus fort de son embarras, et il lâcha son épée à ma main droite parce que ma main gauche l'étranglait.

Vive Dieu ! Il y avait près d'un mois que mon poing n'avait touché la garde de mon épée ! Après la joie de retrouver la femme qu'on aime, c'est ici la meilleure allégresse que puisse éprouver un cœur de gentilhomme !

Ma main frémit, il me sembla que mon sang pétillait dans mes veines comme le champagne au fond du verre, je me mis à rire et à pleurer, brandissant mon arme que les rayons du soleil levant caressaient et disant :

— Mes compagnons, je vous prie de ne point me barrer le passage, car j'aurais du regret à vous fendre le crâne, dans l'état de contentement où je suis.

C'étaient de braves gens. Trois d'entre eux se rangèrent en bataille en travers de la route, et le quatrième seulement, qui n'avait plus son épée, décrocha son mousqueton.

J'aurais pu prendre chasse du côté de Lisieux où la route était libre, courant à perte de vue à travers les belles campagnes normandes, mais c'était à Paris que

j'avais affaire, et avant même que l'homme au mousquet eut le temps de préparer son arme, j'avais rompu la ligne de mes adversaires et je galoppais vers Evreux.

Fortune qui, depuis un instant, était immobile, se frotta les mains tout à coup.

— Ah! ah! s'écria Courtenay, cela vous réveille, cavalier!

Fortune prit la bouteille et lui versa un plein verre.

— Corbac! murmura-t-il, d'Evreux jusqu'à Paris, nous avons encore de la route et j'ai le temps de mettre en ordre mes idées.

— Que diriez-vous cependant, mon prince, interrompit-il brusquement, si le Richelieu avait enlevé Mlle de Bourbon?

Courtenay devint tout pâle et repoussa son assiette.

Ses yeux, si clairs tout à l'heure et qui riaient si gaiement, rayonnèrent un feu sombre.

— Il ne faut jamais jouer avec moi, prononça-t-il tout bas entre ses dents serrées.

Fortune secoua la tête d'une façon toute approbative.

— Bien! fit-il, vous avez la figure qu'il faut. Je mériterais d'avoir le cou tordu, n'est-ce pas, si j'avais laissé pareil malheur s'accomplir? Allons! monsieur de Courtenay, je vois que vous aimez votre maîtresse en homme et non pas en prince. Continuez votre histoire. On vous écoute.

— L'ami, dit le petit Bourbon, tu n'es point de ceux qui parlent au hasard. Au diable mon histoire! je gagerais qu'il est arrivé malheur.

— Trinquons, répliqua Fortune qui tendit son verre presque gaiement. Il faudrait être bien aveugle pour

prétendre que je n'ai pas une étoile et que mon étoile n'est pas une des meilleures qui soient au ciel. La mule du pape ! chevalier, je vous prie de ne vous point fâcher contre moi : je n'ai pas confiance dans les princes, sans doute parce que les princes sont trop au-dessus de moi, et j'ai voulu voir un peu ce que vous aviez dans l'âme. Ah ça ! les gens de la maréchaussée ne vous envoyèrent-ils pas au moins quelques balles de mousquet?

Courtenay le regarda fixément.

— Répondez-moi, dit-il, n'essayez pas de me tromper. Aldée a-t-elle quitté la maison de la cour de Guémenée?

— Pas encore, répondit Fortune, et puisque vous voici revenu, j'espère bien que Mlle Aldée de Bourbon ne quittera la maison de la cour de Guémenée que pour aller au logis, où elle sera dame et maîtresse.

Courtenay leva son verre et but gravement.

— Que Dieu vous entende, ami ! murmura-t-il, vous m'avez fait la plus grande peur que j'aie éprouvée en ma vie.

Fortune but à son tour et dit avec la même gravité :

— La peur n'est point de saison, mon prince, mais la joie serait également déplacée. Aimeriez-vous encore Aldée de Bourbon si Dieu la frappait d'une de ces maladies qui détruisent la beauté des jeunes filles?

Courtenay se leva tout tremblant.

— Par le saint sépulcre ! s'écria-t-il, vous raillez-vous de moi, l'homme ! Il y a quelque chose, et je veux savoir, sur l'heure, ce qui est arrivé à Mlle de Bourbon.

Fortune ne répondit pas tout de suite. Son regard

calme et triste était fixé sur les traits bouleversés de Courtenay.

— Vous ne m'avez pas répondu, murmura-t-il : « je l'aimerais encore, je l'aimerais davantage ! »

— Du fond du cœur, s'écria le chevalier, qui appuya sa main contre sa poitrine : Je l'aimerais toujours, je l'aimerais mille fois plus !

Fortune se leva à son tour.

— La peste ! fit-il, quel bijou de prince ! et comme il ferait bon risquer son cou à votre service, monseigneur ?

— Holà ! marauds ! se reprit-il en ouvrant la porte du corridor, qu'on serve le café, et vite, Son Altesse n'a plus faim et veut causer encore un peu avant de dormir.

Pendant que les valets enlevaient le couvert, Courtenay allait, venait, s'agitait comme une âme en peine. Fortune s'était plongé tranquillement dans une bergère et tenait ses pieds au feu.

— Soyez tranquille, mon prince, dit-il enfin, mon plan vous sera expliqué tout au long, quand il en sera temps. D'abord, pour que je sois heureux avec Muguette, il faut que notre belle Aldée soit hors de danger : je suis donc intéressé à ne pas laisser languir la besogne. Seulement, n'y a-t-il point une vingtaine de lieues entre Evreux et Paris ?

— Trente lieues, répliqua Courtenay, qu'importe cela ?

— Et vous avez fait trente lieues en une même journée, sur le même cheval ?

— Au diable ! s'écria le petit Bourbon, vous n'écou-

tiez pas mon histoire quand j'étais en train de vous la conter, et maintenant que vous m'avez mis martel en tête...

— C'est que je voudrais savoir exactement, répondit Fortune, la peine que mon étoile s'est donnée en tout ceci. Figurez-vous que je n'avais personne pour faire sentinelle au logis de Mme la comtesse de Bourbon.

— Et c'est moi?... voulut dire le chevalier.

— Cela, interrompit Fortune, fait partie de mon plan. Ne précipitons rien. En deux mots, ne pourriez-vous m'achever votre aventure?

— Quatre coups de feu, répondit le petit Bourbon, puisqu'il faut en passer par votre fantaisie, une chasse désespérée jusqu'aux portes d'Evreux, moi gagnant toujours un peu, mais les archers restant néanmoins en vue, dans ce pays de plaines, — la ville tournée de peur de malencontre en traversant les rues, puis une course de trois heures en coupant les champs, les haies et les talus,— mon cheval fourbu changé contre une assez bonne bête de labour qui avait du fond et à laquelle mes éperons enseignèrent la vitesse; — rencontre, vers Mantes-la-Jolie, de mes archers de la prévôté qui opéraient tranquillement leur retour sur Paris; bataille, mais bataille sérieuse, cette fois, parce que les archers étaient six, et que ce sont des gaillards solides;— mon cheval de labour éclopé; escalade de la muraille d'un parc au moyen des petits talents que vous me connaissez, appétit dévorant, soif de démon, deuxième changement de monture; traite enragée de Mantes jusqu'à Bezons, cheval déferré, puis blessé, puis rendu, le reste de la route à pied; la porte

Saint-Honoré passée sans encombre, et le diable, faisant que je tombe au milieu de mes coquins d'archers, démontés comme moi, sur la place du Palais-Royal; — bagarre, fuite, poursuite et finalement un diable d'homme qui me barre la route, l'épée à la main, au moment où, après avoir franchi le Pont-Neuf, j'allais tourner le quai de Conti.

— Pour vous faire prendre à quelques pas de là, prince, interrompit Fortune; il vous fallait ce bain, puis ce souper pour vous remettre. Si vous n'êtes pas le plus ingrat des mortels, bénissez mon étoile et reprenez haleine. Vous avez assez causé; c'est à votre tour d'écouter et à moi de parler.

Le petit Bourbon reprit haleine, en effet, car cette manière de raconter les histoires étouffe autant qu'une montée gravie au pas de course.

Il vint s'asseoir dans le fauteuil que lui désignait Fortune, et notre cavalier, mettant brusquement de côté tout artifice de langage, lui rapporta, selon la vérité la plus scrupuleuse, tout ce qu'il avait vu au logis de M^me^ la comtesse de Bourbon.

Le seul détail passé par lui sous silence fut le secret de M^me^ la comtesse elle-même qu'il n'avait ni le droit ni la volonté de révéler.

En apprenant le malheur d'Aldée, Courtenay garda un morne silence.

L'annonce de cette folie soudaine qui avait frappé celle qu'il aimait ne lui arracha pas une parole, mais deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

L'œil de Fortune, inquiet et curieux, l'examinait à la dérobée, car cette folie de la jeune fille était le paroxisme

du mal d'amour, et l'amour d'Aldée n'allait point vers le chevalier de Courtenay.

C'était un bien autre prétexte d'inconstance que la maladie, supposée naguère par notre cavalier, la maladie qui détruit la beauté des jeunes filles!

Mais le cœur de l'homme est ainsi fait : étant donné une certaine quantité de passion, c'était aussi un moyen d'enraciner plus profondément l'amour et de le pousser jusqu'au culte.

Il y avait, en effet, cette croyance au diabolique pouvoir de M. de Richelieu : l'orgueil et l'amour de Courtenay étaient d'accord pour admettre cette superstitieuse excuse.

Le cœur d'Aldée, cette fille noble et pure jusqu'à la sainteté, n'avait rien à faire en tout ceci. Elle était victime d'un charme, comme les pauvres vierges de la Hongrie qui obéissent, dans la campagne d'Ofen, le long des rives du Danube, aux appels magiques des vampires.

— Cela ne change rien à mon dessein, dit Courtenay quand Fortune eut achevé, Aldée de Bourbon sera ma femme et je tuerai M. de Richelieu.

Notre cavalier se gratta l'oreille.

— Voici justement où le bât nous blesse, murmura-t-il d'un air assez embarrassé : je veux bien que M. le duc de Richelieu soit berné, soit bafoué, soit battu comme plâtre même, et mieux encore s'il est besoin, mais je ne veux pas qu'on le tue.

Le petit Bourbon le regarda, stupéfait; il crut avoir mal entendu.

— Vous qui m'accusiez si amèrement de ne l'avoir point assommé! murmura-t-il.

— Certes, certes, répliqua Fortune, mais que voulez-vous? Il y a là une énigme dont je ne peux pas vous donner le mot. C'est à prendre ou à laisser. J'ai combiné tout un plan qui est immanquable et qui vous donnera la mesure de mon intelligence vraiment merveilleuse; avec ce plan, nous débarrasserons notre route du Richelieu, et s'il plaît au ciel, nous guérirons notre chère Aldée. Voulez-vous m'écouter? Quand j'aurai achevé, vous me direz franchement si vous acceptez mes conditions, car, je vous le répète, c'est à prendre ou à laisser.

— Voyons votre plan, dit Courtenay.

Il s'installa commodément dans sa bergère. Fortune prit la parole.

Notre cavalier n'avait point exagéré, paraîtrait-il, les mérites de ce fameux plan qu'il méditait depuis le matin avec tant d'amour.

Courtenay l'écouta d'abord d'un air défiant, à cause des clémentes intentions que notre cavalier venait de manifester fort inopinément à l'égard de M. le duc de Richelieu. Mais, à mesure que notre cavalier parlait, l'intérêt de Courtenay était plus vivement excité. Ce fut bientôt chez lui une sorte d'enthousiasme, et malgré la gravité des circonstances, certains détails du plan excitèrent franchement sa gaieté.

— Morbleu! s'écria-t-il en se tenant les côtes, quand Fortune cessa de parler, vous êtes bien le plus joyeux drille que j'aie rencontré en toute ma vie! Je vous promets de ne pas occire le Richelieu tout à fait puisque c'est dans le marché, mais par la vraie croix! Il passera un mauvais quart d'heure!

— Alors, dit Fortune humblement, Votre Altesse daigne approuver les pauvres intentions de son serviteur ?

— Je vous ai refusé tout à l'heure un ministère, cavalier, répliqua le petit Bourbon, mais, vive Dieu! c'est à réfléchir. Veuillez, le cas échéant, me rafraîchir la mémoire, car avec un peu d'exercice, vous feriez un politique très-sortable.

Fortune remercia sans rire et poursuivit :

— Il est bien entendu que, malgré l'abîme qui sépare un aventurier comme moi d'un vagabond tel que Votre Altesse, le commandement en chef de l'expédition m'est attribué.

— C'est convenu, répliqua Courtenay, et le mot vagabond n'a rien qui m'offense. J'ai beau errer, je suis toujours sur quelqu'un de mes domaines.

— Il est bien entendu, reprit Fortune, qu'une fois engagé, vous vous soumettez envers moi aux règles de la discipline militaire?

— C'est convenu.

— Eh bien! Altesse, je sonne le couvre-feu et j'ordonne que mon armée aille se mettre au lit. Demain matin, à la première heure, tout le camp sera sur pied et nous commencerons immédiatement les préparatifs de la bataille.

Quand le vent apporta les douze coups de minuit qui tombaient du clocher de Saint-Germain-des-Prés, tout était silence dans le petit hôtel de la rue des Saints-Pères. Fortune et son royal subordonné dormaient comme des bienheureux.

Il y avait pourtant une chambre qui restait éclairée,

c'était celle où l'on avait déposé Réné Briand, le pauvre jeune malade.

Il était toujours étendu sur son lit, mais un rouge vif remplaçait maintenant la mortelle pâleur de ses joues. La fièvre le tenait.

Thérèse Badin restait assise à son chevet.

C'était maintenant Thérèse qui était pâle comme une morte.

A un mouvement que fit le malade en dormant, les yeux de la belle fille cessèrent de regarder le vide et se tournèrent vers le lit.

Un instant son regard triste et doux s'arrêta sur le front de Réné.

— Mon père, disait autrefois, murmura-t-elle : c'est celui-là que tu aimeras.

Elle ajouta après un silence :

— Mon père l'aimait.

Ses paupières battirent comme si intérieurement, la piqûre brulante d'une larme les eut touchées.

— Il est beau, dit-elle encore, et comme je serais adorée !

Ses belles mains écartèrent les cheveux qui couvraient le front de Réné. Elle se pencha sur lui comme si elle eut voulu, dans sa compassion tendre, lui donner un baiser.

Mais ce mouvement fit tomber de son sein un papier qui tomba sur la couverture.

Elle se releva vivement, et ce fut le papier qui eut le baiser frémissant de ses lèvres.

Le papier satiné et musqué contenait ces mots :

« M. le duc de Richelieu attendra la belle des belles

demain soir, à sa maison de la Ville-l'Évêque. Le deuil de M^lle^ Badin ne peut être un obstacle, car elle sera seule avec M. le duc de Richelieu. »

Thérèse, après avoir lu ce billet, se laissa retomber dans son fauteuil et mit sa tête entre ses mains.

— René! murmura-t-elle, pauvre ami, sa sœur aussi, est morte ensorcelée!

XVIII

OU FORTUNE ENGAGE UNE FORTE SERVANTE DU NOM DE MARTON

Il faut fermer la boite aux scrupules dès qu'on veut esquisser, ne fût-ce qu'en grisaille et sans y mettre la moindre couleur, le portrait de M. le duc de Richelieu. Aucun scrupule ne serait de mise en parlant de ce champignon terrible et joli, né sur le fumier des vieilles civilisations à l'agonie.

Plus on le considère, mieux on reconnaît qu'il n'y avait en lui, malgré les respectueux baisers que Voltaire mettait aux basques de son frac et aux boucles de ses escarpins, ni conscience ni responsabilité.

C'était un sauvage de la décadence ou bien plutôt c'était un animal charmant : perroquet comme Vert-Vert, bichon comme Azor, ou matou indécent comme le favori plus moderne de la mère Michel.

Les gens qui se plaignent de l'obscène lourdeur de nos gaietés actuelles ont peut-être raison, car M. de Richelieu avait infiniment d'esprit, et ses infamies flairaient l'essence de rose ; mais s'il ne s'agissait que de mesurer impartialement la profondeur même du vice, le vice de Richelieu, personnifiant une époque, était incomparablement plus vicieux que notre vice.

Richelieu ne s'arrêtait devant rien, Richelieu était impitoyable devant le mal, et son froid blasphème avait la rigueur d'un fanatisme.

Richelieu, préparant un petit souper et une de ces exhibitions qui firent sa renommée, car sa meilleure gloire fut d'avoir déshonoré nettement et de parti pris des centaines de femmes, Richelieu écrivait à une orpheline de la veille et lui disait, mentant comme son laquais n'aurait osé le faire : « Ne vous inquiétez point de votre deuil, personne ne vous verra » :

Et la liste était dressée des roués auxquels il voulait justement la montrer, en compagnie d'une autre belle et malheureuse créature.

Cette autre était une folle. Les Hurons eux-mêmes respectent la folie. Richelieu ne devait pas plus hésiter devant la folie que devant le deuil.

Il avait fait une gageure. Il ne s'agissait pas précisément des cent pistoles, mais de l'HONNEUR. Il voulait gagner sa gageure.

Nous ne sommes plus faits ainsi : aucun de nous, pas

même Robert-Macaire. Nos effronteries vont ailleurs. Le sublime de la gredinerie est resté, avec d'autres genres de sublime, hélas! à la porte du XIXe siècle.

Le lendemain matin, de bonne heure, le cavalier Fortune qui portait toujours son costume d'exempt, séché au feu de la cuisine, traversa Paris en remontant le cours de la rivière; un gentilhomme l'accompagnait qui avait, comme lui, le feutre et le manteau d'aventures.

Ils entrèrent tous les deux à l'Arsenal où ils demandèrent Zerline, la chambrière de Mlle Delaunay.

Zerline les reçut et les garda environ une heure.

Fortune, en ressortant, dit à Mme La Pistole qui l'accompagnait avec son affabilité ordinaire :

— Ma bonne petite, je viendrai vous voir avant midi.

— Avant midi, répéta Zerline, et non pas après, je vous prie, car ma journée sera bien employée, et Dieu sait à quelle heure de la nuit finira notre besogne!

Fortune ouvrit la bouche pour lui adresser une question, mais il se ravisa et descendit prestement l'escalier, après avoir envoyé un baiser à Zerline, qui acceptait toujours ce genre de politesse avec reconnaissance.

— Au revoir, dit notre cavalier.

Il n'était pas seul à descendre l'escalier.

On l'avait vu entrer avec un gentilhomme, on le vit sortir avec un beau brin de fille, qui se tenait droit et qui marchait d'un pas délibéré.

Les factionnaires de l'Arsenal, ce temple de la comédie, ne se trompaient guère en fait de déguisements, ils se dirent :

— Ceux-là viennent de chez la costumière et il y a quelque manigance sous jeu !

Fortune et sa compagne prirent la rue du Petit-Musc.

— Faites les pas un peu plus courts, mon prince, disait Fortune à la prétendue donzelle, qui portait avec gaillardise un accoutrement campagnard ; pour être servante chez M^me^ la comtesse de Bourbon, il ne faut pas avoir l'air d'une poissarde.

— Morbleu ! répliqua le beau brin de fille, je fais de mon mieux pour me confire en modestie et en timidité, mais ces coquines de jupes me battent les jambes, et si les gens se mettent à rire de moi, je ne réponds de rien, car j'ai la main leste.

Un soldat aux gardes, qui passait, retroussa les crocs de sa moutache et lui envoya une œillade incendiaire.

— Altesse, dit Fortune, vous voyez que vous portez votre déguisement à merveille, puisque les soudards ont envie de vous faire la cour. Qui sait si M. de Richelieu n'essaiera pas de vous ravir une caresse.

— Par le saint sépulcre ! gronda Courtenay, les caresses qu'il aura de moi marqueront sur sa peau ! je voudrais déjà être à l'ouvrage.

— Du calme, recommanda notre cavalier, de la réserve, et n'oubliez pas que vous êtes M^lle^ Marton, arrivant de Picardie, sous les auspices des bonnes dames ursulines d'Amiens.

Ils avaient traversé la rue Saint-Antoine et entraient dans la cour des Tournelles.

— Le Chizac est à son poste, dit Fortune en se retour-

nant pour montrer un carrosse, arrêté devant l'allée ; il était temps d'arriver ! et m'est avis que vous n'allez pas languir beaucoup avant d'entrer en fonctions.

Ce fut Muguette qui vint ouvrir la porte de Mme la comtesse de Bourbon. Muguette avait vu plus d'une fois le chevalier de Courtenay, mais elle ne le reconnut point, tant Mme La Pistole, habile entre toutes à ce métier, l'avait parfaitement travesti.

Pour quiconque n'était pas amené à l'examiner de très-près, par suite de défiances préconçues, le chevalier de Courtenay était une bonne grosse villageoise à la figure avenante et réjouie qu'on ne pouvait accuser d'avoir froid aux yeux.

Sa taille ne dépassait pas de beaucoup celle d'une femme, et pour le goût de bien des amateurs, il aurait pu passer pour une fort jolie commère.

Muguette était moins triste que la veille. La nuit s'était assez bien passée. Mme la comtesse n'avait point eu de crises, et quoique aucune amélioration importante n'eût modifié l'état de la pauvre Aldée, elle avait du moins reposé paisiblement cette nuit.

— Vous nous avez porté bonheur, c'est sûr, mon cousin Raymond, dit-elle, et si vous venez nous voir souvent, bien souvent, la mauvaise chance partira de la maison.

Pendant que notre cavalier l'embrassait franchement et comme un fiancé a droit de le faire, elle lui demanda tout bas :

— Qui donc est cette belle personne ?

— C'est Marton, répondit Fortune. Si je suivais mon envie, je serais toujours ici près de toi, mais Dieu sait

que j'ai de l'ouvrage. Or, en cherchant bien, j'ai découvert Marton qui lève un garde-française à bout de bras, quand on veut rire avec elle.

— Et vous la laisserez avec nous? s'écria Muguette en sautant de joie.

Elle se rapprocha de la prétendue Marton et lui demanda :

— Êtes-vous bien brave?

— Pour cela, répondit Fortune en riant, brave comme feu le chevalier Bayard!

— C'est que j'ai eu si grand'peur cette nuit! reprit Muguette avec un petit frisson. Pendant que Mme la comtesse reposait et que notre Aldée était assise à la fenêtre, regardant au dehors toujours et suivant dans les ténèbres je ne sais quelle chimère, j'ai entendu un bruit sourd et continu du côté de sa chambre qui confine à la maison du voisin.

— A qui payez-vous le loyer de votre logis? interrompit Fortune.

— A un homme qui demeure rue des Cinq-Diamants, et qui a nom Chizac-le-Riche, répondit Muguette. Toute cette partie de la cour de Guémenée est à lui.

Fortune échangea un regard avec Marton; mais Marton, qui avait autre chose en tête, demanda :

— Ne verrai-je pas bientôt la demoiselle que je dois servir?

Fortune eut peine à comprimer un éclat de rire, au son de cette voix qui sortait, sonore et mâle, sous la cornette de Marton, déjà posée de travers.

— Elles ont un fier creux, ces Picardes! dit-il en clignant de l'œil à l'adresse de Muguette, et j'ai choisi la

plus solide. Telle que tu la vois, elle vous prendrait un homme de chaque main et les lancerait tous deux par la fenêtre, pas vrai, Marton ?

— Sans rancune, répondit celle-ci, les hommes, c'est fait pour ça.

— Et elle n'a pas l'air méchant du tout, pourtant, dit Muguette, qui la regardait de tous ses yeux.

Elle vint à elle et lui prit la main.

— Êtes-vous contente d'être avec nous? demanda-t-elle.

— Assez, répondit Marton, ce que je voudrais, c'est voir la demoiselle.

Muguette se dirigea vers la porte du fond, mais avant de l'ouvrir elle mit un doigt sur sa bouche.

— Pas de bruit, fit-elle, Aldée repose. Je vous introduis parce que j'ai besoin de vous montrer quelque chose.

Ils entrèrent tous les trois sur la pointe des pieds dans la chambre de M^lle^ de Bourbon.

Elle était couchée sur son lit; sa belle tête pâle s'encadrait dans le désordre de ses cheveux et il y avait comme un vague sourire à ses lèvres.

Marton écarta brusquement Muguette étonnée et marcha droit au lit.

Elle resta là un instant en contemplation, puis ses genoux fléchirent.

— Quelle drôle de fille! dit Muguette en la voyant ainsi agenouillée, je ne découvre pas son visage mais on dirait qu'elle pleure.

— C'est la race, répliqua Fortune, ces filles de Picardie gagnent leur vie à se dévouer, ça vaut un chien dans une maison.

— Je l'aime bien, moi, cette Picarde.

— La peste! grommela Fortune, il ne faudrait pourtant pas l'aimer trop!

— Est-ce que vous seriez jaloux d'elle, mon cousin Raymond?

Fortune lui caressa la joue ou lieu de répondre et demanda :

— Qu'est-ce que tu voulais nous montrer, amour?

Muguette redevint aussitôt sérieuse.

— Si tu savais, s'écria-t-elle, comme je suis peureuse! j'ai passé toute la nuit à trembler. Comme tu es bon, et que je te remercie de m'avoir amené une Picarde, puisque les Picardes sont plus fortes que les voleurs!

— Marton! appela Fortune.

Celle-ci se releva en sursaut.

— Viens çà, ma grosse, reprit le cavalier. La petite va dire des choses qui te concernent.

— J'écoute, dit Marton sans s'approcher.

Muguette ne prit point garde à l'émotion extraordinaire qui bouleversait le visage de la Picarde, mais Fortune pensa :

— La mule du Pape! notre prince en tient! je ne l'aurais pas cru capable d'aimer si bien que cela.

— C'était ici, reprit Muguette, dont le doigt, encore un peu tremblant, montrait une grande armoire d'attache, placée au centre de la muraille; on aurait juré qu'il y avait des maçons travaillant à démolir ce mur.

— Et ce mur est mitoyen avec la maison voisine? interrogea Raymond.

— Cela doit être, répliqua Muguette, puisque notre

maison finit ici. Le bruit de démolition a bien duré jusqu'à trois heures du matin; après quoi, il y a eu un moment de repos, puis il m'a semblé...

— Mais, mon cousin Raymond, interrompit-elle, il ne faut pas croire que ce soit un rêve, au moins! je ne me suis pas même couchée. J'étais debout, à la place où nous sommes, et j'avais envie de crier au secours.

— Le bruit a donc recommencé? demanda cette belle voix de Marton, qui faisait si bien sous son bavolet.

— Ah! mon cousin Raymond! s'écria Muguette, en joignant ses deux jolies petites mains, la voix de M^lle^ Marton me rassure comme s'il y avait un demi-cent d'archers dans notre logis! C'est un autre bruit qui se fit, ma chère Marton, car nous serons toutes deux de bien bonnes amies, je vois cela; on eût juré que l'armoire était pleine de souris qui rongeaient le bois, et, une fois, l'idée m'est venue qu'il y avait là un menuisier qui travaillait à tâtons.

— Et tu n'as pas ouvert, petite poltronne? dit Fortune.

— Ouvrir! se récria Muguette; Jésus, mon Sauveur! Mais, depuis qu'il fait jour, je n'ai pas même osé tourner la clé dans la serrure.

Marton fit un pas vers l'armoire et l'ouvrit, tandis que Muguette se cachait derrière Fortune.

Dans l'armoire, qui était plus large que profonde, les vêtements de M^lle^ de Bourbon étaient pendus à des porte-manteaux. Ils étaient, pour la plupart, d'étoffes communes et de couleurs sévères, à l'exception de deux robes plus riches, dont les nuances allaient se fanant, et dont la forme avait passé de mode. En somme,

c'était une bien pauvre garde-robe pour une princesse.

Muguette regardait de tous ses yeux par-dessous l'aisselle de Fortune.

Marton avait écarté les robes et faisait l'inspection de l'armoire.

— Trouves-tu le menuisier? demanda Fortune.

Marton ne répondit point tout de suite. Elle remit en place les vêtements et referma l'armoire.

— Eh bien ! fit Muguette.

Marton mit dans la main de Fortune un petit fragment de scie en acier fin, dont la cassure avait des paillettes diamantées.

— Le Chizac a tenu sa parole, dit-elle, la besogne est faite. Je suis ici une sentinelle dans sa guérite, et je ne quitterai plus cette chambre.

— Eh bien ! répéta Muguette, dont la curiosité arrivait à la fièvre.

Une voix rauque et cassée appela dans la chambre voisine.

— C'est Mme la comtesse de Bourbon, dit Fortune ; va, fillette, et annonce-moi. Il faut que j'obtienne son agrément pour que Marton, sa nouvelle servante, fasse partie de la maison.

Dès que Muguette eut franchi le seuil, la prétendue Marton saisit les deux mains de Fortune et l'entraîna vers le lit :

— Regardez ! dit-elle.

Et les yeux brûlants, la voix saccadée, Courtenay ajouta :

— Voilà ce que cet homme a fait d'elle! et vous ne voulez pas que je le tue!

— Prince, répondit Fortune avec émotion, vous aimez bien, vous aimez comme un bon cœur, et vous serez heureux, s'il plaît à Dieu. Contentez-vous du bonheur que je vous aurai donné et laissez-moi M. de Richelieu, car M. de Richelieu m'appartient.

— M^me^ la comtesse, dit Muguette en rentrant, consent à recevoir M. le cavalier Fortune.

XIX

OU FORTUNE SOUTIENT AVEC TALENT UNE THÈSE GÉNÉALOGIQUE.

Au moment où Fortune entrait dans la chambre à coucher de Mme la comtesse de Bourbon d'Agost, celle-ci était debout au devant de son lit, et se tenait droit, appuyée sur une longue canne. On avait relevé ses cheveux gris ; sa toilette, assurément fort démodée, mais dont chaque pièce avait été riche et même brillante autrefois, annonçait l'intention de représenter.

La comtesse portait fort bien ces vieilles nobles choses; elle avait l'air d'un portrait de famille égaré loin du

majestueux salon où restait accroché son cadre, et qui semblait trop grand entre les quatre murs d'une chambre bourgeoise.

— Approchez, jeune homme, dit-elle à Fortune, et donnez-moi votre bras.

Elle voulait gagner sa bergère, placée à l'autre extrémité du lit; mais, dès qu'elle fit effort pour marcher, sa taille se courba et sa tête tomba jusque sur sa poitrine.

— Je ne suis pas encore tout à fait remise, dit-elle en manière d'excuse, mais cela viendra, et, avant qu'il soit huit jours, je pourrai me rendre au Palais-Royal, pour soumettre mes griefs à monsieur mon cousin, Philippe d'Orléans, régent de France.

Fortune l'assit dans la bergère, et se redressa dans une respectueuse attitude.

Quand la comtesse eut retrouvé sa respiration, car ces quelques pas l'avaient essoufflée, elle lui dit :

— Ce qui me plaît en vous, jeune homme, c'est que vous savez garder votre distance. Aussitôt que j'aurai recouvré mon crédit, je ferai quelque chose pour vous.

Fortune s'inclina en manière de remerciement, et la vieille reprit encore :

— J'ai connu le temps où ceux qui composaient des philtres et jetaient des sortiléges étaient jugés par la chambre ardente, séant à l'Arsenal, sous la présidence du sieur Nicolas de la Reynie, qui était un serviteur de ma maison; les choses ont bien changé, et le monde va vers sa ruine, puisque les gens qui gouvernent ne croient plus à rien. Mais, si bas que soit tombée la noblesse, quand une dame de mon nom viendra trouver le cadet de la maison royale et lui demander la tête d'un petit

gentilhomme comme est ce Richelieu, on verra bien ce que Philippe d'Orléans répondra.

Il y avait dans ses yeux ranimés une fierté vraiment princière.

Fortune s'inclina de nouveau en silence.

— Je ne suis pas éloignée, reprit la vieille dame, en changeant de ton tout à coup, d'approuver ce que vous avez fait, jeune homme, en gageant pour notre compte une servante robuste de corps; cela vaut mieux qu'un homme dans une maison comme la nôtre, et les faits graves que je vous ai confiés hier vous donnaient le droit de vous mêler de nos affaires. Mais, comme je n'ai plus d'intendant ni même de majordome, je dois m'occuper moi-même de ces détails, qui ont leur importance. Quel est l'âge de cette villageoise, s'il vous plaît?

— A vue de pays, répondit Fortune, elle peut bien avoir vingt-cinq ans.

La comtesse approuva d'un signe de tête.

— Son nom est Marton, poursuivit la comtesse; cela sent la comédie et nous la nommerons Marthe. Quels gages demande-t-elle?

— Elle s'en remet à la générosité de M^me^ la comtesse, répliqua Fortune, chez qui apparaissaient déjà quelques signes d'impatience.

— Les gens de service, jeune homme, dit la comtesse, ont maintenant de folles prétentions auxquelles il n'est pas sage de céder. Marthe aura chez moi 20 écus qui lui seront payés, moitié à la Saint-Jean, moitié à la Saint-Michel.

— Corbac! pensa Fortune, cela peut durer jusqu'à demain!

— Plus, poursuivit la comtesse, 2 écus d'étrennes au premier jour de l'an, un tablier neuf à Noël, et une jupe de futaine rayée à la fête de Notre-Dame qui tombe le quinzième d'août. Sachez, je vous prie, si elle accepte ces conditions.

— Elle les accepte, répondit Fortune.

La tête de la vieille dame répondit solennellement.

— Je n'aime point, dit-elle, ceux qui topent ainsi aveuglément; mon logis n'est point un refuge, et je veux savoir d'où vient cette nommée Marthe.

— Elle vient des Ursulines d'Amiens, prononça Fortune avec un commencement de rudesse.

— Elle doit avoir, alors, des certificats, attestations et cédules, signés par la mère supérieure, par la sœur assistante, ou, tout au moins, par la sainte religieuse qui tient l'économat.

— La mule du Pape! gronda Fortune en lui-même; je n'avais pas songé à tout cela.

— Toutes choses, continua la vieille dame, qui peuvent être suppléées, à la rigueur, par un témoignage écrit que lui délivrerait le curé de la paroisse.

Fortune alla chercher, tout à l'autre bout de la chambre, un fauteuil, qu'il fit rouler bruyamment sur le carreau.

— Eh bien! eh bien! s'écria la comtesse scandalisée, à quoi songez-vous, jeune homme?

— Noble et respectée dame, répliqua Fortune, qui se campa carrément dans le fauteuil, nous avons à causer d'amitié. Ne croyez pas que je veuille vous rabaisser ou me relever; vous êtes une princesse, et je ne suis rien du tout : ceci est chose convenue; mais, pour causer, il

faut être nez à nez, voilà mon opinion. Laissons de côté, je vous en prie, Marthe ou Marton, et parlons un peu du mari que j'ai trouvé pour ma sœur Aldée.

Les deux mains sèches de la vieille dame se crispèrent si violemment sur les bras de son fauteuil, que les osselets de ses doigts craquèrent.

— Aldée ! vôtre sœur ! répéta-t-elle avec indignation.

— Si nous nous fâchons, dit Fortune avec beaucoup de douceur, tout va marcher à la débandade. Vous m'avez raconté hier une histoire qui n'a pas du tout rehaussé l'idée que je pouvais avoir de mes mérites ; je suis le cavalier Fortune, je ne souhaite aucun titre, aucun autre nom, et si je mentionne le lien qui m'unit à Aldée de Bourbon, c'est que je veux la servir toujours comme le plus dévoué des frères.

— Soit, dit la vieille dame, j'ai eu tort de vous parler avec colère, jeune homme.

Elle ajouta, dans l'inflexibilité de son étrange orgueil :

— Tous les hommes sont frères en Dieu.

— La peste ! s'écria Fortune en riant, voilà le vrai moyen d'arranger les choses. J'ai donc trouvé un parti qui me semble convenable pour ma sœur en Jésus-Christ, M^lle^ Aldée de Bourbon.

La vieille comtesse se signa, et répondit à voix basse :

— Je vous crois un peu fou, jeune homme.

Fortune n'eut garde d'avouer jusqu'à quel point il lui rendait la pareille ; son accent, au contraire, devint plus respectueux.

— Madame la comtesse, dit-il, dans l'état où est M^lle^ de Bourbon, je vous supplie de considérer qu'il lui

faut un défenseur, et que, malgré toute ma bonne volonté, je ne suis point pour elle un tuteur convenable. J'ai mes préjugés, comme vous avez votre foi ; je n'aimerais pas à répandre le sang de mon autre frère en Jésus-Christ, M. de Richelieu... C'est comme cela. Vous avez beau froncer le sourcil ; entre lui et moi, il y aura toujours ce vieil homme qui m'embrassait jadis à la dérobée... D'un autre côté, M. de Richelieu, étant marié, ne pourrait...

— Jour de Dieu ! s'écria la comtesse, dont tout le corps trembla, fût-il garçon ou veuf, as-tu pensé, malheureux, qu'un fils de Richelieu pût avoir la main d'une fille de M. de Bourbon !

— Non, sur ma foi ! s'écria Fortune, en gardant sa bonne humeur imperturbable. Pour une princesse, j'ai cherché tout naturellement un prince, et je vous offre un camarade qui a dans son sac à noblesse pour le moins autant de quartiers que vous.

— Pour le moins ! fit la vieille dame étonnée. Est-il donc Bragance, Stuart ou Hapsbourg ?

— Il est Courtenay, répondit Fortune.

La vieille dame enfla ses joues et poussa un long soupir ; puis elle s'éventa lentement avec le mouchoir brodé qu'elle tenait à la main.

— Courtenay ! dit-elle ; certes, MM. de Courtenay sont des gentilshommes. La branche aînée, qui s'est établie en Angleterre, possède, dit-on, de fort nobles domaines. Dans la maison de Bourbon, nous n'aimons pas les Anglais.

— Le Courtenay dont je parle est Français, s'empressa de dire Fortune.

— La branche cadette, alors. Je suis loin de mépriser les grandes races tombées. Je ne ne vous permettrais pas de parler ainsi, jeune homme, mais je puis bien le confesser moi-même : aucune grande race n'a été plus mortellement écrasée par le malheur que les descendants de la maison d'Albret qui portent dans leur misère le nom de Bourbon d'Agost.

Il y avait, dans sa pose et dans son accent, une dignité si souveraine que Fortune baissa les yeux.

— Je suis pauvre et bien près de ma dernière heure, dit encore la comtesse, et Mlle de Bourbon a perdu la raison ; tout cela doit être considéré ; mais rien de tout cela ne saurait excuser une mésalliance.

— Corbac ! s'écria Fortune, il me semble que le descendant des rois de Jérusalem n'est pas le premier venu.

La comtesse eut un sourire protecteur.

— Tout chrétien doit vénérer Jérusalem, dit-elle, mais Jérusalem ne prouve rien, pas plus que Constantinople où Courtenay régna véritablement. Nous remontons par Amanjeu d'Albret aux Mérovingiens, et par Adhémar de Bourbon à Childebrand, frère cadet de Charles-Martel, tandis que la maison de France descend seulement de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis. Nos alliances englobent toutes les familles souveraines de l'Europe.

— Palsambleu, interrompit Fortune, Courtenay ne dit pas que vous soyez de la petite bière, mais il est un peu l'héritier de tous les trônes de l'univers !

— Et moi, riposta la vieille dame, j'avoue bien volontiers que Courtenay n'est pas de roture ; mais, s'il fallait comparer, jeune homme !...

— Nous sommes Valois, que diable ! madame.

— Tout le monde est Valois, mon garçon.

— Nous tenons aux Lusignan, aux Commène, aux Brienne, aux Paléologue, aux Guise, plaidait Fortune un peu au hasard.

— Ce sont tous gens qui tiennent à nous, répartit la comtesse.

— Nous serions encore empereur d'Orient sans le plus malheureux des contre-temps...

— Nous n'aurions jamais voulu l'être ! retorqua la comtesse avec dédain.

— La peste ! s'écria Fortune ; le feu roi avait bien épousé une fille de la maison d'Autriche qui nous appartient !

— Le feu roi était notre cadet, laissa tomber la vieille dame du bout des lèvres. Les parvenus s'accouplent comme ils veulent.

Fortune s'essuya le front, qu'il avait tout mouillé de sueur.

— La mule du Pape ! grommela-t-il ; je suis au bout du monde, moi ! Je croyais avoir trouvé la pie au nid, mais il paraît que cette pauvre belle Aldée est destinée à rester fille, puisque le Père éternel lui-même ne pourrait pas lui dénicher, dans les quatre parties du monde, un mari pourvu de parchemins suffisants !

La vieille comtesse le couvrit d'un regard sérieux et dit :

— Voilà malheureusement, jeune homme, le véritable état de la question ; or, comme à l'impossible nul n'est tenu, et que le genre particulier de folie dont Mlle de Bourbon est affectée ne semble point pronosti-

quer une vocation particulière pour le célibat, nous vous demandons le temps de réfléchir. Courtenay, à tout prendre, est peut-être ce qu'il y a de moins sujet à caution parmi la noblesse européenne.

Fortune se frotta les mains.

— Pour réfléchir, bonne dame, demanda-t-il, vous faudra-t-il plus d'une demi-heure ?

Une réponse foudroyante était sur les lèvres de la comtesse, mais notre cavalier la prévint.

— C'est que, dit-il d'un ton insinuant, nous sommes un peu chez vous dans le pays des fées : les murailles n'y sont pas de verre, mais on passe au travers comme si elles étaient en papier.

— Ce que la petite Muguette m'a raconté, murmura la comtesse avec étonnement, a-t-il donc quelque fondement ?

— Votre logis, répondit Fortune, le logis voisin et toute cette partie de la cour de Guémenée sont la propriété d'un coquin nommé Chizac, qui appartient corps et âme à M. le duc de Richelieu.

— En quel temps vivons-nous ! balbutia la douairière.

— Par suite de quoi, continua Fortune, si, au lieu de réfléchir une demi-heure, vous vouliez bien vous déterminer incontinent, on pourrait fiancer le prince et la princesse... et vive Dieu ! si M. le duc nous arrivait par un trou de lambris, par la porte ou par la cheminée, il trouverait à qui parler.

La vieille dame changea de posture dans son fauteuil, baissa les yeux et eut une petite toux sèche.

— Est-ce que M. de Courtenay connaît l'état de santé de Mlle de Bourbon ? demanda-t-elle.

— Certes, certes, répondit Fortune, je l'ai mis au courant de tout.

— Et il consentirait nonobstant ?

— Il est amoureux comme Roland et chevaleresque comme Amadis !

La vieille dame garda un instant le silence.

— Eh bien ! fit-elle ensuite, la générosité de M. de Courtenay me touche, elle me touche beaucoup ! Je ne me refuse pas à le voir, et comme l'urgence est grande, à cause des menées de ce Chizac, je consens à recevoir M. de Courtenay aujourd'hui dans l'après-midi.

— C'est que je serai loin à cette heure-là, objecta Fortune ; vous ne pouvez pas vous faire une idée des mille et une besognes que je dois accomplir aujourd'hui. Si vous vouliez voir le prince tout de suite ?

— A cette heure, jeune homme ! se récria la douairière, il ne fait jour chez aucune personne de qualité, et le prince lui-même ne consentirait pas...

— C'est tout le contraire, corbac ! Dites seulement un mot, et il paraîtra.

— M. de Courtenay est-il donc si près d'ici ? demanda la vieille dame étonnée.

Fortune ne répondit que par un signe de tête souriant.

Le mouchoir brodé de la comtesse se reprit à jouer le rôle d'éventail, tandis qu'elle murmurait :

— M. le prince serait-il dans ma maison ?

Fortune se leva et gagna la porte qu'il ouvrit.

— Marton, ma fille, dit-il, venez çà qu'on vous présente à votre nouvelle maîtresse.

Marton passa le seuil aussitôt.

Si habile que fut Mme La Pistole en fait de déguisement, la comtesse de Bourbon, qui était une femme de vaste expérience, et dont les soupçons étaient éveillés, d'ailleurs, par les dernières paroles du cavalier Fortune, n'eut pas besoin de plus d'un coup d'œil pour reconnaître le sexe de Marton.

Il eût été difficile de définir en ce moment l'expression de sa physionomie.

Quelque chose souriait derrière la sécheresse austère de ses traits.

C'est qu'elle songeait, irritée, mais émue :

— Le scélérat portait des habits de femme quand il s'introduisit au château de mon père !

Le scélérat, c'était l'autre duc de Richelieu, celui qui se cachait jadis pour embrasser Fortune enfant dans les corridors.

Notre cavalier prit la main de Marton et l'amena jusqu'à la comtesse.

— Madame, dit-il rondement, chacun fait ce qu'il peut, et il fallait un garde du corps à Mlle Aldée de Bourbon. Le danger qui la menace est prochain et terrible ; le déguisement de M. le prince de Courtenay ici présent n'est pas un moyen de comédie, mais un gage de salut. Tout sera pour le mieux si vous faites quece soit un fiancé qui veille sur sa fiancée.

XX

OU FORTUNE SUIT CHIZAC A FORFAITS

Mme la comtesse de Bourbon hésita un instant, puis elle dit avec ce grand air de noblesse qu'elle prenait tout naturellement quand il le fallait :

— Soyez le bienvenu, monsieur mon cousin; ce n'est pas la première fois que Bourbon et Courtenay se marient ensemble.

Le costume du chevalier n'était pas tout ce qu'il y avait de mieux pour cadrer avec la solennité du moment; mais nous l'avons dit, la vieille dame avait une expérience à toute épreuve; elle devina le bel air de son futur gendre à travers le ridicule de son déguisement,

et décida en elle-même que Courtenay, malgré son bavolet et ses jupes, était fort joli prince.

— Comtesse, dit-il, notre brave ami Fortune parlait tout à l'heure de fées et de maléfices : Mlle de Bourbon est sous l'empire d'un funeste enchantement. Sans jamais franchir les limites en deça desquelles doit rester une fille noble, Aldée m'avait laissé voir autrefois qu'elle ne dédaignait point ma recherche; nous la guérirons, je vous en donne ma foi, et autant que cela dépendra de moi, je fais serment de la rendre heureuse.

— Embrassez-moi, mon cousin de Courtenay, dit la comtesse : je vous accepte comme le fiancé de ma fille.

Puis, se tournant vers Fortune, elle ajouta :

— Tu as bien agi, ami Raymond et je te remercie.

Comme s'il n'eut attendu que cela, Fortune salua respectueusement la vieille dame, serra la main du chevalier et s'éloigna en disant :

— Bonne garde ! vous avez affaire à forte partie. Je vous laisse à votre devoir et vais au mien.

— Tu nous quittes donc encore, mon cousin Raymond, lui dit Muguette dans l'antichambre, entre deux baisers; Mlle Aldée vient de s'éveiller, je ne sais pas ce qu'elle a, mais je l'ai entendue qui murmurait en se parlant à elle-même, à deux ou trois reprises : J'irai ! j'irai !

— N'aurait-elle point reçu quelque message? demanda Fortune inquiet.

— Impossible ! répliqua la fillette. Qui donc lui aurait remis un message ? Je ne l'ai pas abandonnée d'un instant.

Fortune réfléchit et dit :

— Cherche bien, ma chérie, le diable rôde autour de la maison. Avertis Marton à la moindre alerte.

— C'est que je n'oserai plus guère lui parler, murmura Muguette, maintenant que c'est un prince.

— Dis lui tout, reprit Fortune. Je donnerais une poignée de pistoles pour rester ici, mais c'est impossible, à cause de mon plan. Je n'ai pas même le temps de t'expliquer mon plan, pauvre chérie. Au revoir et bonne garde! J'espère que je vais t'envoyer un peu de renfort.

Il sortit en courant, constata en passant que le carrosse de Chizac ne stationnait plus à la porte de l'allée, et descendit la grande rue Saint-Antoine à pas précipités.

Sa première étape le porta rue de la Monnaie, au logis de l'inspecteur Bertrand. Il avait à lui rendre compte de ce qui s'était passé depuis la veille; il avait aussi à lui soumettre les détails de son plan, qui était maintenant chose arrêtée.

L'heure du dîner approchait. En montant l'escalier, Fortune se représentait la joie bruyante des petits à la vue de leur grand ami qui jouait si bien au cheval fondu.

Sur le palier du premier étage, cependant, il n'entendit point ces cris et ces rires qui lui avaient signalé, le soir précédent, l'entrée de la maison de l'inspecteur.

Il frappa, on ne lui répondit point. Ce fut seulement au bout de plusieurs minutes que Prudence, la servante, entr'ouvrit la porte pour lui demander ce qu'il voulait.

— Est-il donc arrivé malheur ici ? murmura Fortune qui se sentait pris d'une vague inquiétude.

— Ah ! c'est vous, Monsieur l'exempt, dit Prudence, je vous reconnais bien.

Elle ouvrit la porte toute grande, et Fortune put voir la troupe entière des enfants, grands et petits, rangée silencieusement derrière elle.

Cette fois leurs vêtements de deuil allaient bien à l'expression farouche et triste de leurs visages.

— Où est maître Bertrand ? demanda Fortune.

— Dieu merci, répliqua Prudence, ce n'est pas la première fois qu'il tarde ainsi à revenir.

Elle parlait pour les enfants plutôt que pour Fortune.

— Et dame Julie ? interrogea notre cavalier.

— Dame Julie aussi fait souvent de longues absences.

Les enfants dirent tous à la fois :

— Jamais de si longues ! jamais !

Ils avaient les yeux rouges de larmes.

Le plus petit des garçons ajouta :

— Et Faraud, notre pauvre ami, qui ne revient pas non plus !

Fortune donna quelques caresses à ce pauvre petit peuple et ressortit en disant :

— Il faut pourtant que je voie maître Bertrand ; je repasserai dans une heure.

Prudence le suivit sur le palier.

— On a toujours bien vécu ici, dit-elle tout bas, bien mangé, bien bu, mais cela a coûté cher souvent. Maître Bertrand n'irait peut-être pas tout droit en paradis ; mais Dieu ne voudrait pas punir tant d'innocentes créatures !

— Depuis combien de temps est-il parti? demanda Fortune.

— Ils sont partis ensemble, répondit la servante et ils ont emmené le chien. Il était minuit, il est midi : voici juste douze heures qu'ils sont dehors.

Fortune avait la tête basse quand il remonta la rue de la Monnaie pour gagner les Halles.

— Si La Pistole ne veut pas me donner un coup d'épaule, pensa-t-il, je serai obligé d'abandonner ces pauvres gens à leur sort; car désormais les heures de ma journée sont comptées. Et encore La Pistole pourrait-il quelque chose pour eux?

En quelque sorte malgré lui, car ce n'était point sa route, Fortune prit la rue Aubry-le-Boucher pour tourner l'angle des Cinq-Diamants.

A ce moment même, le beau carrosse de Chizac arrivait du côté de la rue Saint-Martin.

Comme d'habitude, le carrosse s'arrêta devant l'entrée de la ruelle où les voitures ne pouvaient point pénétrer.

Fortune se rangea contre la devanture du cabaret des Trois-Singes, et vit passer Chizac-le-Riche, soutenu ou plutôt porté par deux grands laquais.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis que Fortune avait rencontré Chizac-le-Riche au quartier de la Ville-l'Évêque, devant la petite maison de M. de Richelieu.

Le changement produit en Chizac par cet espace de temps si court tenait du prodige.

En deux jours, cet homme dans la force de l'âge était devenu un vieillard; en un autre jour, ce vieillard s'était transformé en moribond.

Son pas chancelait, son corps se déjetait; tous ces membres tremblottaient, sa figure bouffie avait fondu et s'était affaissée.

Son tic n'agitait plus que de grandes rides blafardes, drapées comme un vêtement trop large qui se plisse aux endroits où manque la chair.

A la place de ces deux poches lymphatiques qui se gonflaient naguère sous ses yeux, il y avait deux plaques noirâtres.

Mais ses yeux eux-mêmes, qui jadis avaient un regard débonnaire et presque endormi, ses yeux brûlaient comme deux charbons sous la voûte approfondie de son arcade sourcilière.

Les gens qui passaient le regardaient sans pitié et se disaient :

— Voilà le riche qui meurt de sa richesse ! Il a mangé trop d'or !

Chizac, haletant et le front baigné de sueur froide, jetait à groite et à gauche des regards effarés; il essayait de sourire et saluait tout le monde, répondant d'une voix creuse à des questions qui ne lui étaient point adressées :

— Cela va bien, disait-il, cela va très-bien, il n'y a chez moi de mauvais que la mine. J'ai une santé de fer et vivrai un siècle.

— Est-ce l'or, pensait Fortune, ou le sang qui tue ?

Chizac le reconnut et s'écria :

— Voilà un jeune garçon de mes amis, qu'on lui donne de l'argent pour se réjouir, c'est de son âge. Tous ceux qui sont là sont mes amis, qu'on donne de l'argent à tout le monde ! Chizac est bon comme le bon pain, mes en-

fants, il ne ferait pas de mal à une mouche, c'est une chance heureuse que de rencontrer Chizac sur sa route, buvez à la santé du bon Chizac!

Il fit un faux pas et ses laquais furent obligés de le soulever pour le faire entrer dans la maison.

Derrière lui, cependant, un valet exécutait ses ordres et donnait de l'argent à qui voulait le prendre.

Personne ne refusait, mais personne ne remerciait. Les unes s'éloignaient, la main pleine, avec les sourcils froncés, les autres en raillant et tous haussaient les épaules.

Fortune seule avait repoussé l'offrande du valet qui s'écria :

— J'ai vu quelque chose de plus rare qu'un merle blanc, j'ai vu un exempt refuser des étrennes!

Fortune s'éloignait à grands pas et pensait :

— Je donnerais ce qui reste de pistoles dans ma poche pour que la journée fut plus longue de deux heures.

Il tourna à droite dans la rue des Lombards et gagna une masure de piètre apparence dont l'enseigne annonçait une maison garnie.

Des bambins qui jouaient devant le seuil lui apprirent que maître La Pistole demeurait au second étage, et l'un d'eux ajouta :

— Il n'aura plus besoin de jouer les arlequins à la foire St-Laurent, car Chizac-le-Riche est son cousin, et Chizac-le-Riche est venu le voir, ce matin, dans son beau carrosse.

Fortune eut froid dans la moëlle de ses os. Ce nom de Chizac sonnait pour lui comme une menace d'assassinat.

Il monta l'escalier quatre à quatre et frappa à la porte de son pauvre camarade avec l'idée qu'on ne lui répondrait point.

Par le fait, malgré tout le tapage qu'il menait, la porte resta close et nul bruit ne se fit à l'intérieur.

Fortune se recula, prit son élan et, d'un seul coup de pied vigoureusement appliqué, jeta bas la porte vermoulue.

Son œil chercha tout aussitôt sur le sol le cadavre sanglant du malheureux époux de Zerline, mais son regard ne rencontra rien, sinon un corps velu qui était plein de vie et dont le choc amical faillit le jeter à la renverse.

C'était le chien Faraud, qui, se dédommageant de son silence, aboyait maintenant à cœur joie.

Une voix lamentable sortit cependant de l'ombre d'une soupente et cria :

— C'est déjà la police ! Pille, Faraud ! mords ! étrangle !

— Où diable es-tu caché, bonhomme ? demanda Fortune, et comment le chien est-il revenu avec toi ?

C'était une pauvre petite chambre, basse d'étage et très-mal meublée, car La Pistole, malgré ses fonctions d'arlequin, avait tous les instincts d'un homme rangé et allait volontiers à l'économie.

Le soleil avait beau briller au dehors, on était ici dans une demi-obscurité, à cause de la lucarne exiguë dont le carreau dormant restait aveuglé par une couche épaisse de poussière.

Au lieu de répondre, La Pistole, qu'on ne voyait point encore, poursuivit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Cela devait finir ainsi ! J'aimais trop la coquine ! Il fallait un dénouement tragique à cette vie de passion désordonnée !

— Où es-tu, imbécile ? demanda notre cavalier.

Ses yeux, qui s'habituaient au demi-jour de la chambre, distinguèrent l'ouverture de la soupente.

Au premier pas qu'il fit pour s'approcher, La Pistole cessa de sangloter, et sa voix devint menaçante.

— N'avancez pas ! ordonna-t-il; je vous attendais, et j'ai pris mes mesures. Il y a vingt-cinq livres de poudre à canon sous le carreau, à la place même où vous êtes, et je tiens à la main une mèche allumée. Le sacrifice de ma vie est accompli ! Je vais vous faire sauter en même temps que moi !

— Ah ça ! ah ça ! dit Fortune, tu es donc encore plus fou qu'à l'ordinaire ?

— J'ai vendu mon existence pour un million, répondit La Pistole. Combien êtes-vous ? J'entends dans l'escalier des bruits de voix et d'armes; l'escalier peut bien contenir une vingtaine d'hommes de police : ils vont tous sauter ? Je suis fâché d'envelopper mon chien Faraud dans cette catastrophe, mais je cherche en vain un moyen de le sauver.

Faraud entendant son nom, bondit dans la soupente, et notre cavalier profita de ce mouvement qui arrêta un instant le bavardage de La Pistole pour s'écrier :

— Mais regarde donc au moins ! c'est moi, Fortune, ton camarade !

— Fortune ! répéta La Pistole avec l'accent de la stupéfaction; Chizac-le-Riche ne l'a donc pas tué ?

— Puisque me voilà... commença notre cavalier.

— Et sous quel costume ! s'écria l'arlequin reprenant son accent tragique. C'était donc vous qui deviez me conduire à l'échafaud !

Il sortit de son trou en déshabillé de nuit et coiffé d'un bonnet de coton qui se rabattait chaudement sur ses oreilles.

— Point d'exclamations, s'il vous plaît, reprit-il, le poing sur la hanche et marchant avec noblesse, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. J'appartiens à la loi, et je me livre sans opposer la moindre résistance.

Fortune le saisit par les épaules et le secoua si rudement que le pauvre diable se mit à crier misère.

Tout en secouant, Fortune disait :

— T'éveilleras-tu, intolérable drôle ! Je ne suis pas un homme de police et je ne viens pas t'arrêter.

— Alors, lâchez-moi, retorqua La Pistole. Vous n'avez aucun droit de me brutaliser si vous n'appartenez pas à la force publique.

Il alla jusqu'à la porte et regarda dans l'escalier.

— Ce que vous avancez, reprit-il, a une apparence de vérité. Vous êtes seul et je ne vois aucun suppôt au dehors.

Il ferma la porte.

— Cavalier, reprit-il d'une voix tout à coup attendrie, je suis content de pouvoir encore vous estimer. Notre connaissance ne date pas de longues années, mais ces jours agités que nous avons passés ensemble valent à mes yeux plusieurs lustres. J'ai fait mon testament, mon million est en lieu sûr, et néanmoins je ne suis pas fâché de vous confier de vive voix mes dernières volontés.

Fortune ne l'interrompait plus, il se disait :

— Le malheureux a décidément perdu la tête.

Et comme il avait bon cœur, il était sincèrement triste.

— Peut-être, poursuivit La Pistole, ne comprenez-vous pas très-clairement la situation ; elle est bizarre et mérite d'être expliquée en peu de mots.

— J'ai toujours, vous le savez, repris-il après s'être un instant recueilli, j'ai toujours nourri le désir d'avoir à moi un million en numéraire ou en bonnes valeurs. C'était mon ambition et, selon l'état de mon cœur, c'était tantôt pour humilier la coquine, pour l'écraser sous ma prospérité, tantôt pour mettre ma chère petite femme dans un boudoir ouaté et parfumé comme les écrins où l'on serre les bijoux précieux. Zerline, nous nous connaissons assez, cavalier, pour que je vous confie ce détail intime, Zerline m'a appris hier qu'elle portait dans son sein un fruit de notre tendresse ou plutôt de nos querelles suivies de raccommodements. Il est au-dessus de mon pouvoir de vous exprimer qu'elles ont été, à cette nouvelle, les divers sentiments de mon cœur. La jalousie a voulu parler et sa voix perfide a posé en dedans de moi-même cette question pénible : es-tu le père de l'enfant ? Il est résulté de ce doute une escarmouche assez vive entre moi et Zerline, mais on ne se trompe guère à la voix du cœur et mon cœur m'a crié : La Pistole, ce petit garçon ou cette petite fille est ton sang et ta chair. Aussi, ce n'était plus seulement pour Zerline, mais encore pour l'enfant qui va naître que je souhaitais le million de mes rêves, et quand Chizac-le-Riche, mon cousin, est venu ce matin me demander si je voulais lui vendre ma vie...

— Comment ! interrompit Fortune, que veut-il faire de ta vie ?

— Il a besoin, répliqua La Pistole, de faire pendre un homme pour le meurtre de Guillaume Badin. C'est un cadeau de noces qu'il veut offrir à la belle Thérèse, sa fiancée.

— Et tu as consenti ?... s'écria Fortune.

— A prendre le million, oui, répondit La Pistole, pour Zerline et son petit : il était écrit que la coquine serait cause de ma mort !

Une larme vint à ses yeux qu'il essuya.

— Mais, à bien considérer les choses, acheva-t-il, j'aimerais voir si le petit me ressemblera. J'ai le million et je ne suis pas encore pendu, mon camarade.

XXI

OU FORTUNE A L'HONNEUR DE CONTEMPLER UN ILLUSTRE SOUS-SÉDUCTEUR

Il était assez difficile d'arracher à ce bon La Pistole quelque chose de suivi et de raisonnable. Il aimait et il détestait à la folie. Cette haine amoureuse ou cet amour haineux lui bouleversaient la cervelle à tel point que ses idées dansaient incessamment la farandole.

Le petit devait s'appeler Vincent Camus comme lui, pour peu qu'il appartint au sexe masculin; si c'était une fille, au contraire, on devait lui donner le nom de Zerline.

La Pistole avait déjà réglé tout ce qui concernait son éducation.

Fortune eut beaucoup de peine à le confesser. Il parvint à savoir, pourtant, que Chizac, autre monomane, avait adroitement coloré son étrange proposition.

Chizac, ne laissant rien percer de ses craintes, avait mis en avant ses projets de mariage : la belle Thérèse, dont il était éperdument épris, lui accordait sa main à la condition que la mort de son père serait juridiquement vengée.

Il y avait là-dedans une part de vérité. Un instant Thérèse s'était dit : la richesse de cet homme aura plus de pouvoir que la justice elle-même ; il achètera la lumière à force d'or.

— D'ailleurs, avait ajouté Chizac, vous avez de l'esprit, mon cousin La Pistole, il ne vous sera pas difficile d'établir que Guillaume Badin était un peu ivre, j'en témoignerais au besoin, et qu'il vous a insulté devant sa porte. Le coup d'épée rentrerait alors dans le cas de légitime défense. Et voyez un peu les dangers de votre situation ! il est arrivé malheur à tous ceux qui ont touché à cette mystérieuse affaire : l'inspecteur Bertrand est mort, et l'on a été jusqu'à faire disparaître son cadavre, déposé à la morgue ; le cavalier Fortune est mort aussi. En conséquence, il ne reste plus que vous : c'est peut-être un jour ou deux que vous allez me vendre au prix exorbitant d'un million. Quelle superbe affaire !

En disant tout cela, l'ancien arlequin de la foire, très-sérieux et très-convaincu, avait pourtant je ne sais quel sourire aux lèvres.

— Vous n'êtes pas mort, cavalier, reprit-il, et cela me

fait plaisir pour vous; quant à l'inspecteur Bertrand, son affaire me paraît claire, puisque voilà mon chien Faraud revenu.

Il y avait déjà longtemps que Fortune, si l'on peut ainsi s'exprimer, causait avec Faraud, tout en écoutant La Pistole.

Le chien était inquiet et allait à chaque instant vers la lucarne qui donnait rue des Lombards.

Fortune demanda :

— A quelle heure as-tu revu le chien?

— Il a gratté à la porte répondit La Pistole, tout de suite après le départ de mon cousin Chizac.

Fortune réfléchissait et se disait :

— Les blondins sont tout seuls à la maison. Qu'est-il advenu de ce pauvre diable et de sa petite femme? Corbac! il était un des meilleurs rouages de ma mécanique, et je ne sais pas comment je le remplacerai.

— Mon garçon, reprit-il tout haut, l'intérêt que je te porte m'a conduit à prendre des informations sur Mme La Pistole...

— Et de quel droit, s'il vous plaît? s'écria l'ancien arlequin.

— Ta femme est digne de toi, poursuivit notre cavalier gravement, de toi qui viens d'accomplir un des plus beaux traits de dévouement qu'on puisse trouver dans l'histoire ancienne et moderne. Touche-là! je me charge de faire comprendre à la charmante Zerline ce qu'il y a de magnanime dans ton sacrifice.

— Vous êtes donc en rapport avec elle? demanda La Pistole.

— Voici ce qui dépare la grandeur de ton caractère,

répliqua notre cavalier, c'est cette propension à la jalousie. Fi donc ! Mais parlons de ta situation : Tu as vendu ta vie pour ta femme et pour tes enfants, car il se pourrait que Zerline fut mère de deux jumeaux, mon camarade.

La Pistole accueillit cet espoir par un sourire et avoua qu'il n'y avait point songé.

— Je me regarderais comme le dernier des hommes, poursuivit Fortune, si je te laissais payer sottement cette lettre de change funèbre, tirée sur toi par le vampire Chizac. As-tu remarqué comme ton cousin est changé ?

— Il ne fait pas très-clair ici, répondit La Pistole, mais j'ai cru voir qu'il n'avait pas bonne mine.

Fortune se leva et passa son mouchoir comme une laisse dans le collier de Faraud.

— Veux-tu être avec moi? demanda-t-il en changeant de ton tout à coup.

La Pistole répondit :

— Je veux bien être avec vous, s'il n'y a pas trop à risquer.

— Que peux-tu risquer de plus que ta vie? demanda notre cavalier. Voici ce que tu auras à faire : il y a dans le logis de Chizac un mystère que je voudrais découvrir.

— Jamais je ne retournerai là-dedans, s'écria l'ancien arlequin. C'est plein de traquenards !

— Si tu aimes mieux donner ta peau, tu es libre, mais écoute moi jusqu'au bout. Une fois dans la maison Chizac, il suffirait de te laisser conduire par Faraud, le brave chien, qui sait où est la cachette dont je parle.

— Faraud ne chasse que les papiers de la banque, murmura La Pistole d'un air défiant.

— Faraud était comme un coq en pâte dans le logis de l'inspecteur Bertrand, répartit Fortune, et les bêtes se souviennent. Fais seulement ce qui t'est commandé, et remarque bien la façon dont le chien se comportera. Tu as assez d'esprit pour trouver ton prétexte d'entrée...

— Mais le prétexte de sortie? interrompit La Pistole; j'ai promis d'attendre ici les gens de la justice.

— La mule du pape! si Chizac demande son reste, regarde-le dans le blanc des yeux, mon fils, et dis-lui seulement : « mon cousin, vous êtes percé à jour! » Il tombera comme un capucin de carte à qui on donne une chiquenaude.

La Pistole était assis sur le pied de son lit et tenait sa tête à deux mains.

— Tu tiendras note poursuivit notre cavalier qui le regardait du coin de l'œil, des faits et gestes de Faraud, afin de m'en rendre compte exactement, après quoi tu te rendras, toujours avec Faraud, à la porte de la cour Guémenée, qui est au bout de la grande rue Saint-Antoine, et tu examineras les gens qui sortiront ou qui entreront. Si tu aperçois M. le duc de Richelieu, tu te rendras tout au fond de la cour, au logis de M^me^ la comtesse de Bourbon d'Agost, et tu diras à sa servante Marton : « Voici l'instant! »

— Je n'aime pas beaucoup me mêler des affaires des grands seigneurs, murmura La Pistole.

— Au cas où il y aurait bagarre, continua Fortune sans tenir compte de l'interruptipn, tu sauras que Faraud et toi, vous devez être du côté de la susdite Marton.

— Et si tu préfères subir ton sort comme un imbécile,

conclut tout, à coup notre cavalier en laissant tomber brusquement sa main sur l'épaule de l'arlequin, je connais un quidam de gaillarde tournure qui consolera ta veuve avec plaisir. Voilà.

La Pistole bondit sur ses pieds.

— Je vais chez Chizac, dit-il, j'irais chez le diable! ah! la coquine! la coquine! quelle passion j'ai pour elle!

Il descendit le premier et Faraud le suivit; mais dès qu'ils furent dans la rue, Faraud tourna à pleine course l'angle de la ruelle des Cinq-Diamants.

Fortune reprit au contraire le chemin des Halles. Il allait à grands pas, le feutre sur les yeux et songeant si profondément qu'il heurtait les passants sans prendre garde.

Beaucoup le prenaient pour un fou, les uns parce qu'il riait tout seul, les autres parce qu'il remuait les lèvres en leur jetant son regard soucieux et fiévreux qui ne voyait personne.

Après avoir quitté les Halles, il longea la rue Coquillière et entra dans la rue Croix-des-Petits-Champs.

Là, il s'arrêta devant une haute porte cochère que flanquaient deux pans de murs, au centre de chacun desquels une niche profonde abritait un large banc de pierre.

Les deux murailles et le portail semblaient dater du siècle précédent; leur aspect était sévère et triste.

Nul ne se représenterait ainsi l'entrée de la maison habitée par ce don Juan à l'eau de tubéreuse : M. le duc de Richelieu.

Mais M. le duc de Richelieu avait, nous le savons, d'autres et plus riantes demeures.

Fortune souleva le marteau de la porte, et à ce moment, sa figure témoignait d'une véritable émotion.

Après une bonne minute d'attente, la porte s'ouvrit, et un suisse, galonné sur toutes les coutures, demanda en un baragoin qui se payait alors fort cher, ce qu'il y avait pour le service du nouvel arrivant.

— Je désire voir M. Raffé, dit Fortune.

Le suisse répondit, en français d'Allemagne, que M. Raffé était occupé et sur le point de partir pour Saint-Germain-en-Laye.

Il y avait en effet un carrosse attelé dans la cour.

— Je viens de la part d'une dame, dit Fortune.

Le suisse posa formellement la question de savoir si la dame en voulait à M. le duc on à son premier valet de chambre.

— La dame est pour M. Raffé, répondit Fortune, et ce n'est pas tous les jours qu'il lui arrive pareille aubaine.

Il ajouta, parce que le suisse examinait son costume d'exempt :

— La dame a l'honneur d'appartenir à la lieutenance.

Le suisse s'effaça, Fortune entra et la porte fut refermée derrière lui.

L'hôtel était une grande maison carrée, bâtie selon le style en usage sous Louis XIV. Un perron également carré et formé de douze degrés en marbre donnait accès dans le vestibule, d'où l'on voyait le vaste et beau jardin qui rejoignait la rue du Bouloi.

Ce fut dans le vestibule que Fortune attendit.

Au bout de dix minutes environ, un valet vint le chercher et le fit monter au premier étage.

Là, dans une chambre fort bien ornée et qui confinait aux appartements de M. le duc, un homme de trente-cinq à quarante ans, les cheveux en papillottes et tiré à quatre épingles, dans une robe de chambre en damas ramagé, s'asseyait auprès d'une table couverte de papiers.

C'était Raffé, l'illustre Raffé, personnage historique s'il en fût, et qui vit à ses pieds, dit-on, comme l'âne chargé de reliques, les plus nobles pécheresses de ce siècle pécheur.

Il était assez beau garçon, quoiqu'un peu sec de complexion, et il aurait pu faire un homme de qualité tout comme un autre.

Seulement il ne l'aurait pas voulu. Il avait la fierté de ses fonctions et pratiquait l'orgueilleuse devise des Rohan : Roi ne puis, prince ne daigne !

Ne pouvant être Richelieu, il ne voulut être que Raffé.

Au moment où notre cavalier fut introduit, ce grand prêtre de l'idole galante était occupé à piquer, sur une longue tige d'acier, une multitude de lettres parfumées et glacées. Il y en avait des monceaux, et encore n'était-ce qu'un choix opéré avec une certaine sévérité, car le vaste panier posé auprès de Raffé contenait une véritable montagne de poulets de second ordre.

Il y avait à sa droite, également rivée à la tablette du bureau, une seconde aiguille d'acier plus petite qui piquait seulement une douzaine de lettres. Ceci était la correspondance particulière de maître Raffé, qui, comme on le pense, pratiquait aussi le métier d'homme à bonnes fortunes.

Sans se retourner, il dit au valet :

— Comtois, vous ne recevrez pas Mme la sous-intendante. Si cette petite de l'Opéra venait, vous la renverriez à demain. Vous pouvez décidément éliminer la femme de ce procureur, vous savez, mais il faudra me prévenir aussitôt que viendra Mme la conseillère.

— Et la nièce de M. le bailli? demanda Comtois.

Raffé laissa échapper un geste d'impatience.

— Je l'avais oubliée, murmura-t-il, et voilà qui est fâcheux!

— Nous avons aussi... commenca le valet.

Raffé eut un mouvement superbe, imité sans doute de son maître, M. le duc de Richelieu.

— Comtois, dit-il, nous ne sommes que de faibles mortels. S'il fallait entendre à toutes, on n'en finirait plus... allez, mon ami.

Comtois referma la porte.

Fortune et le roi des Frontins étaient seuls.

Ce fut seulement alors que Raffé daigna se retourner à demi pour jeter à notre cavalier un coup-d'œil hautain et souverainement fatigué.

— Mon bon, dit-il, vous voyez qu'il y a presse, mais néanmoins, s'il s'agissait d'une personne de rang... approchez, je vous prie, ce n'est pas la première venue qui peut mettre ainsi un exempt en campagne.

Fortune fit quelques pas vers le bureau, chargé d'amour, et s'arrêta en face de son interlocuteur, qu'il examina copieusement.

— On dirait, murmura celui-ci, que vous n'avez jamais vu d'homme entouré par la faveur des belles.

— Sur ma foi, murmura Fortune au lieu de répon-

dre, c'est que je le reconnais ! je le reconnais très-bien, ce bon M. Raffé ! Y a-t-il assez longtemps que nous ne nous sommes vus !

L'œil du premier valet de chambre devint plus attentif.

— Mon brave, dit-il, moi je ne vous reconnais pas du tout. Il m'est arrivé rarement de fréquenter des gens de votre sorte.

— Je n'ai pas toujours été exempt du Châtelet de Paris, mon bon monsieur Raffé, répliqua Fortune. Regardez-moi encore.

— Je veux mourir... commença Raffé.

— Ah ! que diraient ces dames ! interrompit Fortune. Je vais vous aider un peu, si vous voulez.

— Alors, fit le valet de chambre dont les sourcils se froncèrent, il ne s'agit que de vous, l'ami? le message galant était un prétexte ?

— Un pur prétexte, mon bon monsieur Raffé.

Celui-ci avança la main vers une sonnette posée sur la table.

Sans façon, Fortune lui arrêta le bras.

— Ne voulez-vous point savoir au moins mon nom? demanda-t-il.

— Que m'importe, s'écria encore Raffé avec une colère d'enfant gâté, vous prenez le temps des dames !

— Il vous importe peut-être plus que vous ne croyez : je suis Raymond.

— Raymond, répéta le valet de chambre, Raymond qui?

— Le petit Raymond... vous savez... celui que feu M. le duc embrassait quand personne ne pouvait le voir.

Raffé ouvrit de grands yeux.

— Toi, balbutia-t-il. Raymond ! un exempt ! '

— On fait ce qu'on peut pour vivre, monsieur Raffé. Je crois que vous commencez à me reconnaître.

— Le valet de chambre se leva et se plaça de manière à bien voir notre cavalier, posé en plein jour.

— Il y a la bouche, murmura-t-il, le nez aussi... et les yeux... par la sambleu ! sais-tu que tu es un beau gars, mon fils ? M. le duc ne pourra te renier, car tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau !

XXII

OU FORTUNE DEMANDE UN MIRACLE A ZERLINE

Un quart d'heure s'était écoulé. Maître Raffé avait repris son siége et Fortune se tenait toujours debout.

— J'étais un tout jeune garçon en ce temps-là, dit le premier valet de chambre ; comme tout cela nous vieillit ! Feu M. le duc a eu tort de ne pas te laisser quelque chose dans son testament, car son fils est la fleur des pois, il n'y a pas à dire non, mais il n'attache point ses chiens avec des saucisses. Voyons, mon enfant, quel rêve as-tu fait ? T'es-tu figuré que nous allions te donner de quoi rouler carrosse?

— Oh ! répondit Fortune, bonnement, pas le moins du monde. Je vais à pied, tout au plus à cheval.

— Tu as jusqu'à sa voix ! fit observer Raffé ; seulement un peu plus mâle, et cela ne nuit pas. Dis ce que tu veux.

— Pas grand chose, allez, répliqua Fortune ; j'ai pensé : mon frère ne me reconnaîtra pas...

— Chut ! interrompit Raffé ; jamais ce mot-là : mon frère !

— J'ai pensé encore, poursuivit Fortune : M. Raffé m'aimait bien autrefois...

— Pour cela, c'est vrai.

— Et il avait bon cœur.

— Certes ! un cœur d'or, mais le temps passe et j'ai bien de la besogne. Dis ce que tu veux.

— Je voudrais tout simplement un habit ; un habit complet, par exemple !

— De moi ?

— Non, de mon frère.

— Chut ! fit encore Raffé.

— Vous comprenez, j'ai envie de paraître ; l'habit fait le moine, quoi qu'en dise le proverbe, et il me semble que si j'étais galamment accoutré, je percerais mon trou tout comme un autre.

— Palsambleu ! mieux qu'un autre ! s'écria Raffé, et bien des gens, à ta place, demanderaient davantage.

— Moi, dit Fortune nettement, je ne demande que cela.

Raffé se leva et gagna une armoire située à l'autre bout de la chambre.

Tout en marchant, il murmurait :

— Quel drôle de garçon ! cela m'a vraiment fait quelque chose de le revoir ainsi à l'improviste.

Il ouvrit l'armoire, qui était un porte-manteau, et contenait une demi-douzaine de vêtements complets.

Quoique M. le duc de Richelieu n'attachât point ses chiens avec des saucisses, ses mise-bas, comme on disait alors, était toujours excellentes, parce qu'il lui fallait garder la réputation qu'il avait d'être l'homme le plus élégant de la cour.

— Viens ça, dit Raffé, qui était en vérité bon prince, regarde et choisis.

Fortune avait reconnu du premier coup d'œil, parmi les défroques, le costume que M. de Richelieu portait la veille, en quittant la petite maison de la Ville-l'Évêque.

— Je prends celui-ci, dit-il en le désignant.

— Eh bien ! mon fils Raymond, répliqua Raffé en riant, tu n'es pas maladroit. Il est frais comme une rose. M. le duc l'a mis au rebut seulement hier soir, et c'est ce matin que je l'ai apporté de Saint-Germain-en-Laye.

— Alors, je puis le prendre ? demanda Fortune.

— Tu peux le prendre, et grand bien te fasse !

Fortune décrocha le costume : pourpoint, veste et chausses ; il en plia les diverses pièces sur un meuble, et se mit à en faire un paquet.

— Je suis sûr, dit Raffé, que tout cela va t'aller comme un gant, quoique tu sois un peu plus vigoureusement musclé que M. le duc. Veux-tu que je lui demande, avec cela, deux ou trois cents pistoles pour t'aider à faire figure ?

— Non, répliqua Fortune, les habits me suffisent, et

je vous dis grand merci, mon bon monsieur Raffé. Du reste, une bonne action est toujours récompensée : vous êtes attaché à votre maître, n'est-ce pas?

— La belle question !

— Eh bien ! vous lui avez épargné, ce matin, deux grandissimes coups d'épée.

— Hein ! fit le valet de chambre, vous dites ?

— Je dis deux grandissimes coups d'épée : un de M. de Courtenay, d'abord...

— Oh ! oh ! s'écria Raffé, je le connais, celui-là !

— Et il n'y va pas de main morte ! ajouta Fortune en riant.

— Est-ce que tu sais l'histoire, petit coquin ?

— Oui, je sais l'histoire de la Bastille.

— Mais l'autre coup d'épée, demanda Raffé, qui l'aurait donné ?

— Moi, répondit Fortune.

— Comment ! toi ! s'écria Raffé indigné.

— C'eût été seulement, répliqua Fortune, à mon corps défendant, je vous l'affirme, car le souvenir du vieux duc me trotte toujours dans la mémoire ; mais on a beau être sujet à ces accès de sensiblerie, quand un chien enragé rode autour du logis, il faut l'assommer, n'est-ce pas votre sentiment, monsieur Raffé?

Celui-ci revint s'asseoir à son bureau, et se remit à trier sa correspondance.

— Mon sentiment, répliqua-t-il en lorgnant Fortune du coin de l'œil, est que tu as de qui tenir, et que tu ne serais pas longtemps avant de perdre le respect.

Notre cavalier, qui achevait son paquet avec beau-

coup de soin, pour ne pas chiffonner les diverses pièces du costume, eut un sourire équivoque et répartit :

— Entendons-nous, mon bon monsieur Raffé, le respect que j'ai pour vous est à toute épreuve, et je ne puis perdre celui que je n'ai jamais eu pour votre maître.

— Ne vous fâchez pas, interrompit-il, en voyant le rouge qui montait aux joues du premier valet de chambre, et si nous nous rencontrons jamais par les chemins, mon bon monsieur Raffé, je vous prie de me parler comme on fait à un homme qui a honnêtement porté l'épée : je suis soldat.

Un maraud de qualité comme Raffé a les oreilles aussi chaudes qu'un grand seigneur.

On en a vu même qui étaient, pour le moins, aussi grands seigneurs que leurs maîtres.

— Palsambleu ! dit Raffé, pour peu que vous y mettiez du vôtre, nous ne nous rencontrerons plus souvent, monsieur Raymond. Ce n'est pas la première fois que j'ai à me repentir de mes bontés envers des gens de votre sorte.

Fortune, qui avait fini son paquet, le jeta sous son bras et s'approcha de la table.

— Je suis un soldat, répéta-t-il en mettant la main à sa poche, d'où il retira une poignée de pistoles, et les mise-bas sont pour les valets. Voici le prix de votre défroque, mon bon monsieur Raffé ; je vous dis encore grand merci, et vous prie de garder bon souvenir de moi.

Pour le coup, Raffé mit le poing sur la hanche, et il allait peut-être se faire une affaire d'honneur, lorsque

Comtois, reparaissant à la porte, annonça d'un ton ému :

— Trois dames ! toutes les trois pour M. le premier ! la nièce du bailli, la petite de l'Opéra et Mme la conseillère !

Un flux de fatuité heureuse vint remplacer l'expression de courroux qui n'allait point, en vérité, au débonnaire visage du célèbre Raffé.

— Mon cher monsieur Raymond, dit-il, chacun a sa fierté, et nous vivons dans un drôle de temps. Vous voyez que le loisir me manque pour continuer cet entretien ; je vous dis au revoir et vous souhaite bonne chance.

— Et moi, mon bon monsieur Raffé, répondit Fortune, je déclare, en vous quittant, que je reste votre obligé.

Ils se saluèrent mutuellement avec la plus irréprochable courtoisie, et Raffé ajouta :

— Comtois, fais sortir ce jeune homme par le grand escalier, et arrange-toi de manière à ce qu'il ne rencontre pas nos dames.

Certes, Fortune ne se souciait pas beaucoup de surprendre les secrets de la nièce du bailli, de la petite de l'Opéra, ni même de Mme la conseillère.

Il riait dans sa barbe et se disait :

— Raffé est un Richelieu de quatre sous, et Richelieu est un Raffé de cent pistoles !

Si l'on en croit l'histoire, le calcul de notre cavalier était rigoureusement exact, car, depuis la belle Mailly jusqu'à la comtesse du Tonneau, M. le duc de Richelieu servit bien des fois de Raffé à son maître, le roi de France et de Navarre.

Fortune, cependant, reprit sa route par la rue Saint-Honoré. Il ne pesait pas une plume, et ceux qui le voyaient passer si joyeux pouvaient croire qu'il venait de faire une rafle copieuse à la loterie Quincampoix.

Sans se détourner, cette fois, ni perdre une minute en chemin, il revint tout droit à l'Arsenal, dont les abords présentaient une animation inaccoutumée.

Il y avait des carrosses qui stationnaient sur le mail de Henri IV ; des cavaliers allaient et venaient le long du quai des Célestins, et, chose singulière, deux ou trois groupes, entièrement composés d'exempts, regardaient tout ce mouvement d'un œil paisible.

Ces groupes d'exempts n'étaient pas sans rassurer beaucoup les bourgeois du quartier, qui se disaient : Si la conspiration de M^me^ du Maine s'agite, la police du régent est du moins à son poste !

A l'arrivée de Fortune, ce ne fut qu'un exempt de plus, car notre cavalier portait toujours cet honorable costume, quoiqu'il eût sous le bras la peau d'un duc.

Il entra dans la cour où descendait l'escalier qui menait chez Zerline, et trouva encore des exempts dans cette cour.

Il y en avait jusque dans l'escalier.

La première idée de Fortune fut que la police du régent avait bien pu prendre d'assaut l'Arsenal ; mais il se souvint à propos de cette chambre où M^me^ La Pistole gardait, pendue aux murailles, une si nombreuse collection de costumes d'exempts.

— Un bonheur ne vient jamais seul, pensa-t-il en grimpant les escaliers quatre à quatre ; quelque chose se prépare pour aujourd'hui même, c'est sûr, et, au lieu

du pauvre petit traquenard sur lequel je comptais, c'est dans un brave piége à loup que je vais prendre les deux jambes de M. le duc !

Comme il frappait à la porte de Zerline, le battant s'ouvrit, et il se trouva face à face avec un exempt.

Celui-ci se recula, un peu décontenancé, et murmura :

— Voilà un gaillard que je ne connais pas !

— Il est des nôtres, monsieur le comte, répartit vivement Zerline : c'est le cavalier Fortune, l'homme qui a rapporté les traités de Madrid.

— Ah ! peste ! fit celui qu'on appelait M. le comte, un jeune homme adroit et courageux, à ce qu'il paraît. MM. de Pont-Callec et de Goulaine, qui l'ont vu chez la Badin, lors de son arrivée, m'ont déjà parlé de lui. Mais M^lle^ Delaunay m'avait dit que M. de Richelieu et lui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Mettez-vous un peu au jour, mon camarade, s'il vous plaît.

Fortune se prêta de bonne grâce à cette fantaisie de M. le comte, et M. le comte reprit, après l'avoir examiné :

— Il y a quelque chose, mais c'est plutôt une goutte de lait et une goutte de vin.

— Où est le lait ? demanda Zerline en riant.

— Vous me trahiriez auprès du duc, répartit M. le comte. Au revoir, jeune homme ; faites bien votre devoir aujourd'hui, et demain vous aurez du foin dans vos bottes.

— Qui est celui-là ? demanda Fortune, quand M. le comte eut descendu la première volée de l'escalier.

— C'est M. de Laval, répliqua Zerline : comme qui

dirait l'arlequin en chef de notre troupe. C'est lui qui doit enlever M. le régent et le conduire prisonnier en Espagne.

— La peste ! s'écria Fortune en se frottant les mains, et c'est aujourd'hui qu'il fera cela ?

— Aujourd'hui même. En êtes-vous, cavalier ?

Fortune prit un air contrarié.

— J'aurais bien voulu, dit-il, mais c'est impossible. Je suis une affaire qui peut mettre un million dans votre ménage.

Zerline ouvrit de grands yeux.

— Mauvais plaisant ! fit-elle.

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement, reprit Fortune ; demain, vous vous éveillerez veuve ou millionnaire.

— Comment ! veuve ? s'écria Colombine.

Fortune lui raconta en quelques mots le marché que le trop généreux La Pistole avait conclu avec Chizac en faveur d'elle-même, Zerline, et des jumeaux à naître.

Zerline avait les larmes aux yeux, mais elle riait comme une folle.

— C'était mon oreiller ! s'écria-t-elle. A-t-il pris cela pour des jumeaux ? Je m'étais déguisée en mère Gigogne pour lui inspirer le respect. Ah ! cavalier ! de Paris à Rome, je défie bien qu'on trouve un garçon plus bête que lui ! Mais quel cœur ! et comme il y a de l'esprit à sa manière ! S'il était là... mais tenez, je vais vous embrasser à sa place.

Dans le paroxysme de son attendrissement, elle se jeta au cou de Fortune, qui dit :

— Seulement, arrêtez-vous là et ne me battez pas !

— Oh ! cavalier ! s'écria Zerline, en essuyant ses yeux, je vois bien que le monstre m'a calomniée. Si vous saviez que de misères il m'a faites ! C'est par sa faute que je suis la servante d'une servante... Mais nous n'avons pas le temps de causer beaucoup, et on peut nous interrompre d'un instant à l'autre. Que voulez-vous de moi aujourd'hui ?

— Je veux d'abord qu'on ne vienne pas nous interrompre, répliqua Fortune, en poussant le verrou de la porte d'entrée ; ensuite, je veux que vous vous surpassiez vous-même : il me faut tout bonnement un chef-d'œuvre !

Ce disant, il jeta son paquet sur la table.

Zerline, adroite et curieuse, le défit en un clin d'œil.

— Oh ! oh ! murmura-t-elle en interrogeant sa mémoire, je suis bien sûre d'avoir vu ces rubans quelque part. Ils sont d'un goût parfait, et la nuance du frac... attendez donc.

Elle se baissa rapidement, et approcha ses narines du velours, qu'elle flaira avec une sorte de gourmandisse.

— Jésus-Maria ! s'écria-t-elle, c'est du Richelieu ! du vrai !

— Première qualité, acheva Fortune ; fatée comme vous l'êtes, ma commère, je parie que vous devinez !

— Non, répondit Zerline, je ne devine point. Dites.

— Eh bien ! reprit Fortune, puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, tout le monde prétend que je ressemble à ce mauvais sujet de Richelieu...

— Comme une goutte de vin à une goutte de lait.

— Il ne s'agit donc que de changer le vin en lait pour rendre la ressemblance complète, et c'est précisément votre état, ma chère Zerline.

Celle-ci secoua la tête d'un air mutin.

— Il s'agit d'une baronne, pour le moins? interrogea-t-elle. D'une comtesse, peut-être? D'une marquise...

— Mieux que cela, répartit Fortune ; il s'agit, ma foi! d'une duchesse!

— Bravo! s'écria Zerline, qui riait de tout son cœur. M. de Richelieu nous fait justement, aujourd'hui, l'école buissonnière. Il refuse, lui aussi, de se rendre à notre assignation, à cause de sa fameuse gageure, qui doit se vider ce soir.

Le front de Fortune s'était rembruni légèrement.

— Ce soir, répéta-t-il, c'est vrai. Mettons-nous, s'il vous plaît, en besogne. Cette fois, ce n'est plus une ressemblance qu'il faut, car il s'agit de tromper des yeux exercés ; nous aurons les propres habits de M. le duc, je vous demande un miracle : il faut que, dans ces habits, vous mettiez le duc lui-même!

— Asseyez-vous là, cavalier, dit Zerline piquée au jeu ; nous allons vous arranger tant et si bien que, dans une demi-heure, vous pourrez, si vous le voulez, escalader le fameux balcon de l'hôtel de Condé, ou entrer au Palais-Royal par l'armoire aux confitures!

XXIII

OU FORTUNE ET RICHELIEU PARTAGENT EN FRÈRES.

Ce tendre La Pistole, en définitive, n'était pas tout à fait, en sa qualité d'époux, un malade imaginaire. Les tribulations conjugales n'avaient pas dû lui manquer. L'ancienne Colombine du théâtre de la foire, sa femme, était une de ces laides adorables qui suscitent, dans le ménage, cent fois plus de tempêtes que les belles.

Les belles sont indolentes ; elles n'ont qu'à se montrer pour vaincre ; elles peuvent même être généreuses ; mais les autres, celles qui ne sont pas belles, usent de leurs avantages à la rigueur, et sont toujours sous les armes.

Les maris, qui ne savent pas cela, parce qu'ils ne savent jamais rien, se battent en robe de chambre et en pantoufles contre ces cuirassées, et Dieu sait le carnage qu'elles en font !

— Pour fabriquer un duc, commença Zerline en préparant son papier à papillottes, il faut d'abord un cavalier immobile et sage comme une image.

— Je ne bougerai pas, dit Fortune, je ne parlerai pas...

— Ah ! si fait ! interrompit-elle, parlez un petit peu, car ce sera long, et je ne peux pas causer toute seule. D'ailleurs, les papillottes sont la bagatelle de la porte ; mais quand je vais entamer le pastel, ne remuez pas plus que si vous étiez mort depuis huit jours !

Elle s'était emparée déjà des cheveux de Fortune, et les maniait avec un art infini.

— J'aurais été folle de ce duc comme tout le monde si j'avais voulu, reprit-elle ; c'est une épidémie qui court Paris, et j'en ai bien eu quelque légère atteinte : ainsi, par exemple, à l'heure où je parle, il me suffit de fermer les yeux pour voir l'ovale parfait de son visage, sa bouche en cœur, son nez sculpté pour les grâces et ses yeux de velours.

Ceci, cavalier, est fort heureux pour vous, car, moyennant l'aide du hasard, qui a ébauché entre vous deux un joli commencement de ressemblance, nous allons faire de vous un Richelieu d'après nature. Est-ce que je saurai le nom de la duchesse ?

— Fi donc ! s'écria Fortune, mon désir de ressembler à M. le duc ne va pas jusqu'à singer ses coquineries !

— Mon Dieu ! dit Zerline, pour le premier venu qui

se conduirait comme M. le duc, le mot coquinerie ne serait pas trop dur ; mais pour lui, il y a bien des choses à dire. Je crois que ces dames stipulent elles-mêmes l'indiscrétion dans les marchés qu'elles passent avec lui. Penchez la tête à droite, s'il vous plaît. Ce serait une question de savoir si les cheveux de M. le duc sont plus beaux que les vôtres.

—Il y a la barbe, dit Fortune ; j'aurais dû me faire raser avant de venir ici.

Zerline, qui avait fini de mettre les papillottes, entra dans le cabinet de toilete, et en ressortit avec un plat à barbe, où le savon moussait déjà.

— Grâce à Dieu, dit-elle, nous sommes assez bien montés, et je sais faire tout ce qui concerne l'état. La duchesse est jeune et jolie ?

— Un amour, répondit Fortune.

— Et que dira l'autre ?

— Quelle autre ?

— Celle qui demeure dans la cour de Guémenée, Muguette, je crois... Jour de Dieu ! cavalier, j'ai failli vous planter une estafilade sur la joue droite ; ne sautez pas comme cela sous le rasoir,—et je vois que Muguette vous tient au cœur !

— Une grisette, murmura Fortune du bout des lèvres. Sais-tu ce qui me chiffonne ? C'est de ne pouvoir jouer mon bout de rôle, dans cette conspiration. J'aime cela, moi, le mystère, les intrigues, les aventures.

— Un moment, dit Zerline, on avait compté sur vous à l'Arsenal. Vous étiez bien posé chez nous.

— J'aurais peut-être mieux fait de me jeter là-dedans ; mon voyage d'Espagne m'avait valu quinze

cents pistoles, en définitive. Où se tiendra le conciliabule ?

— Chez Mme du Maine, parbleu !

— Mlle Delaunay me regardait d'un bon œil...

— Bon œil n'est pas le mot, fit observer Zerline ; elle est myope ; la preuve, c'est qu'elle vous prenait pour un autre.

— A quelle heure se réunit-on ?

— Vers les cinq heures. Il y aura grande représentation, et l'on dit merveilles du ballet des Exempts, dont le petit Rameau a fait la musique,

Fortune, barbifié, se lavait le visage à grande eau.

— Et tu seras là, toi, ma mignonne ? demanda-t-il comme par manière d'acquit.

Zerline poussa un gros soupir.

— Jamais sur le théâtre, moi, dit-elle ; j'ai bien perdu en quittant la foire. Mon métier se fait dans la coulisse, je ne suis pas même une comparse.

Elle ne vit point briller les yeux de Fortune, parce que celui-ci se tamponait les joues avec une serviette,

— Elle seule, pensait-il, aurait pu me reconnaître !

Il reprit tout haut, en revenant à son poste :

— Ce n'est pourtant pas en jouant la comédie et en chantant la musique que le petit Rameau a pu mettre sur les vers de la sœur d'Apollon qu'on enlèvera M. le régent, pour le conduire à la frontière d'Espagne ? hein ?

— Maintenant, répliqua Zerline, immobilité absolue : nous entamons l'œuvre d'art.

Elle rangea sur la tablette ses godets avec ses pinceaux et poursuivit :

— A la fin du ballet, il y aura la scène du serment dans la grotte que M. le duc du Maine a fait construire au bout du jardin. Il aime les grottes, ce bon seigneur; avec les grottes, il se consolerait volontiers de tous ses devoirs, si sa femme n'avait pas du sang de Condé dans les veines. Le parc de Sceaux est rempli de grottes où il va lire les aventures de Télémaque. Je vous plante une petite ride au coin droit de la bouche, parce que M. de Richelieu rit toujours plus blanc de ce côté ! Mais ce sont les fossettes qui vont être difficiles à faire !

— Parle-moi encore de la conspiration, interrompit Fortune; que j'en sache au moins le menu, puisque je ne pourrai voir tout cela.

— C'est de renoncer à la duchesse, dit Zerline.

— Impossible ! voyons, à tes cancans ! tu as de l'esprit comme un démon, ma chère.

Zerline, évidemment flattée, répondit :

— Moi, à la place de votre duchesse, je me garderais bien de vous faire peindre. Dans la grotte, voici ce qui se passera : il y fera sombre, comme cela convient pour les épisodes tragiques.

— Bravo ! dit Fortune malgré lui.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? demanda bonnement Zerline.

— C'est toi que j'applaudis, friponne; va toujours.

— Dans l'ombre, continua Zerline, on apercevra vaguement un trône, où la reine sera assise.

— Quelle reine ?

— La reine du ballet... celle qui a si bonne envie d'être reine de France... Mme la duchesse du Maine. Les traités particuliers que vous avez rapportés d'Espagne

seront distribués aux gros bonnets de la conspiration. Il n'en manquera qu'un seul, M. le duc de Richelieu : celui-là a toujours de bons prétextes pour ne se point compromettre, et, malgré son jeune âge, il sait déjà ménager la chèvre et le chou.

Fortune ne dit mot, mais il pensa :

— La mule du Pape ! Cette fois, nous tuerons la chèvre et nous mangerons le chou ! Je promets bien que M. le duc de Richelieu sera de la fête !

— Tous ces excellents seigneurs, reprit Zerline, prêteront serment entre les mains de la reine, on les armera chevaliers de la Mouche-à-miel et ils feront immédiatement leur entrée dans la forêt d'Espagne et de Bretagne. Jetez un coup d'œil à la glace, s'il vous plaît.

Fortune se regarda, et laissa échapper un cri d'admiration.

— Corbac ! fit-il, quel joli poupard ! Est-ce que c'est moi, ce bonhomme en sucre ? Si j'étais femme, j'aurais envie d'en manger.

— Sérieusement, demanda Mme La Pistole, insatiable d'encens comme tous les grands artistes, comment vous trouvez-vous ?

— C'est à dire, répliqua Fortune, que j'ai envie de me donner à moi-même une volée de coups de canne, tant l'illusion est complète !

— Encore n'êtes-vous point coiffé, dit Zerline enchantée, ni habillé, ni retouché, car il faut un peu diminuer vos sourcils, éclaircir notablement la nuance de vos cheveux, et donner le vernis général.

Ses doigts de fée arrachèrent les papillottes en un tour de main.

Et ce fut merveille de voir la rapidité avec laquelle s'échafauda, sur la tête de Fortune, la propre coiffure de M. de Richelieu.

Notre cavalier, cependant, ne perdait point de vue son idée.

— Nous en étions restés, dit-il, au moment où la reine armera les nouveaux chevaliers de la Mouche-à-miel. Est-ce que tous ces seigneurs porteront le costume d'exempts?

— Oh! non pas, dit Zerline. Les exempts sont les soldats qui combattront sous les ordres de M. le comte de Laval; les grands seigneurs auront leur costume de tous les jours, à l'exception des gentilshommes bretons, qui ont voulu mettre la main à la pâte, et ils regarderont le combat de loin, comme il convient à leur dignité. Vous êtes coiffé.

— Et coiffé à miracle! s'écria Fortune.

— Maintenant, il faut passer dans le cabinet pour changer d'habits.

— Et tu me parleras à travers la porte? Jamais je n'ai rencontré de femme pour épicer comme toi une anecdote. La Delaunay, ta maîtresse, ne serait pas digne de nouer les cordons de tes mules.

— Flatteur! murmura Zerline.

Puis elle ajouta :

— Vous n'êtes pas le premier à me dire cette vérité-là.

Fortune, ayant passé le seuil du cabinet, repoussa la porte et opéra vivement le troc entre son costume d'exempt et la dépouille de M, le duc.

Pendant qu'il s'habillait, Zerline, obéissante, s'était rapprochée du seuil et poursuivait :

— C'est le plan de la bataille que vous souhaiteriez bien connaître, n'est-ce pas?

— Précisément, mon ange, c'est le plan de la bataille.

— Cette mijaurée de muse ne me dit rien, continua Zerline, mais il y a des gens qui ont pour moi quelque estime, et qui même me trouvent moins laide que le péché mortel. Il ne faut point disputer des goûts, vous savez; un des personnages qui n'est pas un des moindres de la conspiration a trouvé que j'étais femme de bon conseil; il ne rougit point de réclamer mon avis en toutes circonstances, et sans le nommer, je puis bien dire qu'il n'a pas de secrets pour moi.

— Ce personnage fait preuve de bon goût, décida Fortune; néanmoins, je tairai cette partie de l'anecdote à notre ami La Pistole.

A travers la porte il entendit le rire argentin de Zerline, qui murmura :

— Surtout si La Pistole a le million des chers petits jumeaux!

Elle continua :

— Ce soir, il y a opéra. Tous les soirs d'opéra, M. le régent quitte son appartement huit heures sonnant, et traverse à pied le jardin du Palais-Royal, pour se rendre à la porte particulière qui conduit à sa loge.

L'Opéra était alors situé entre une petite place de forme irrégulière, nommée la Court-Orry, qui occupait une portion de la cour actuelle des Fontaines, et le grand mur de l'ancien couvent des Bons-Enfants, un peu en arrière de la ligne marquée maintenant par les premières maisons de la rue de Valois.

— La peste ! dit Fortune dans le cabinet, les chausses sont un peu étroites !

— Malgré la confiance extrême, poursuivit Zerline, que monseigneur le duc d'Orléans a dans son bon ami le peuple de Paris, MM. d'Argenson et Dubois s'arrangent toujours de manière à ce qu'il y ait bon nombre d'exempts, à l'heure du passage; soit dans la Court-Orry, soit dans le jardin du Palais-Royal, sans parler du terrain vague qui rejoint l'ancien potager des Bons-Enfants.

— Là ! s'écria Fortune, en rouvrant brusquement la porte, voilà l'amour !

Zerline recula et ne put retenir une exclamation d'étonnement,

— Ma parole, fit-elle, j'y serais prise moi-même ! La goutte de lait y est ! Je vous salue, M. le duc de Richelieu !

Fortune fit quelques pas dans la chambre, en imitant la marche indolente du dieu des roués, et dit en contrefaisant sa voix :

— Vertubieu, duchesse, on n'est pas plus appétissante que vous, ce soir !

Zerline battit des mains et se mit à danser.

— Miraculeux ! s'écria-t-elle ; vous êtes plus Richelieu que Richelieu lui-même !

— Alors, mignonne, dit Fortune en reprenant sa voix, achève ton histoire en deux temps, et trouve-moi une canne à pomme d'or.

— L'histoire est finie, répliqua Zerline. On aura, bien entendu, éloigné les véritables exempts par quelque stratagème. Dubois et d'Argenson seront conduits à Vin-

cennes, et M. le régent fourré dans une chaise de poste. Après quoi, fouette, cocher, route des Pyrénées!

Ce disant, elle remit aux mains de notre cavalier une canne à pomme d'or, car il y avait de tout dans son magasin.

On trouva un chapeau fort sortable. On était en train de chercher un manteau lorsque, sur le carré, une voix sucrée se fit entendre, disant :

— Coquin, ne pouvais-tu me conduire jusqu'en haut? me voilà entre deux portes, et je ne sais laquelle est celle de cette soubrette?...

A écouter cette voix, Fortune et Zerline restèrent immobiles, comme s'ils eussent été changés en statues.

Ils se regardèrent, puis tous les deux partirent en même temps d'un irrésistible éclat de rire.

— On va pouvoir comparer! murmura Zerline, qui était la vaillance même, et ne s'étonnait jamais de rien; rabattez votre chapeau, relevez votre manteau.

Fortune n'eut que le temps d'obéir; le bout d'une canne heurta la porte au dehors.

— Entrez! dit Zerline, qui avait tiré le verrou.

La porte s'ouvrit, et une seconde épreuve de Fortune, grimé en Richelieu, parut sur le seuil.

C'était M. de Richelieu en personne.

Et Zerline avait raison; Fortune était un peu plus Richelieu que lui.

M. le duc promena l'impertinence suprême de son regard tout autour de la chambre.

— Ah! ah! petite, dit-il, vous n'êtes pas seule?

Zerline mit ses mains au devant de ses yeux, comme pour parer à un éblouissement.

— Je serai seule dès que monseigneur le voudra, répondit-elle.

— Ah ! ah ! tu me connais? fit encore le duc. Eh bien! sois seule, mignonne.

Zerline prit aussitôt la main de Fortune, qui se laissa faire docilement, et le conduisit vers la porte.

Le duc se rangea et dessina une moitié de salut, car il était gentilhomme, après tout, et ne pouvait oublier complétement la courtoisie.

— Mon cher monsieur, dit-il en pirouettant sur les talons, je suis désolé de vous déranger, mais jugez s'il s'agit d'une affaire majeure! Pour venir ici, j'ai fait faux bond à Mme de Tencin, et perdu ainsi l'occasion de mortifier cruellement ce coquin de Dubois.

Sur le carré, Zerline dit à Fortune :

— Mme de Tencin n'est que marquise.

— On peut voir, après la duchesse ! répartit Fortune.

— Surtout, n'abusez pas des secrets que je vous ai confiés, recommanda l'ancienne Colombine.

Elle rentra toute rose d'émotion et de curiosité.

— J'attends les ordres de M. le duc, dit-elle.

— Petite, répondit le duc, ta réputation est venue jusqu'à moi ; tu passes pour déguiser les gens à merveille. Je suis embarqué dans une aventure qui n'a pas le sens commun; cherche-moi un travestissement sous lequel personne ne puisse me reconnaître.

Il posa sans bruit sur la table une bourse brodée de perles, et très-convenablement garnie.

Zerline fit semblant de réfléchir, et dit en contenant à grand peine l'envie de rire qu'elle avait :

— Si monseigneur se déguisait en exempt?

— Le diable, en effet, n'irait pas me chercher là-dessous, répliqua Richelieu. Tu es une friponne de génie. Mais, dis-moi, as-tu tout ce qu'il faut ?

— Tout ce qu'il faut, répartit Zerline, en s'élançant dans le cabinet.

Elle disparut un instant, puis revint avec l'uniforme complet que venait de dépouiller Fortune.

Le duc s'assit dans le fauteuil encore chaud de notre cavalier, et dit, en se livrant aux soins de la soubrette :

— Enlaidis-moi tant que tu pourras, ma bonne ; je te donne carte blanche. En somme, il doit être plus facile de faire un exempt avec le duc de Richelieu que de faire un duc de Richelieu avec un exempt.

— Quant à cela, monseigneur, répondit Zerline, en plantant le peigne dans ses cheveux et en riant de bon cœur, il ne faut pas demander l'impossible. Pour faire le duc de Richelieu, il a fallu l'amour, les grâces et les fées !

XXIV

OU FORTUNE FAIT PASSER M. DE RICHELIEU POUR UN IVROGNE

Quoique le XVIII^e^ siècle naissant n'eût point encore, comme le nôtre, la gloire et la joie de posséder cet essaim d'écrivains spirituels qui égrainent chaque jour sur Paris d'immenses gerbes de bavardages, la chronique existait et se portait même assez bien. La parole travaillait à défaut de la plume, les cancans de la cour et de la ville couraient de bouche en bouche avec une prodigieuse rapidité.

Rien de ce qui regardait la vie privée du régent n'était ignoré. A cet égard, on dépassait même les bornes

de la vérité si tristement suffisante, pourtant. On connaissait les dévotes fredaines de M. d'Argenson, ce vert-vert politique, et la liaison de ce coquin d'abbé Dubois, comme disait Richelieu, moins dur que Philippe d'Orléans lui-même, avec la belle chanoinesse, Mme de Tencin, était populaire comme les aventures du Petit-Poucet.

La haine personnelle et bien connue de Dubois contre Richelieu venait de certaine aventure qui s'était passée dans le boudoir de Mme de Tencin, et où le futur cardinal avait été bafoué, on dit même frotté d'importance, par le maréchal en herbe.

Fortune, nous n'avons pas besoin de le dire au lecteur, suivait désormais une idée et entamait l'exécution de son fameux plan.

Seulement, pour une partie de ce plan qui n'était pas la moins importante, il avait compté sur maître Bertrand l'inspecteur de police, et maître Bertrand lui manquait.

D'autre part le temps pressait.

Si Fortune n'eut point rencontré M. le duc de Richelieu chez Zerline peut-être se fût-il ingénié autrement, mais cette rencontre lui donna beaucoup à réfléchir et finalement changea tout un acte de sa comédie.

Il avait promis, au hasard peut-être de souffler une duchesse à M. de Richelieu; ce n'était ici descendre que d'un cran : Mme de Tencin était marquise.

— Le diable, pensait notre cavalier en longeant la rue St-Antoine à la recherche d'un loueur de carrosses, le diable c'est que ce misérable Adonis est sobre comme un Caton! pour commettre certaines indiscrétions, même

auprès d'une femme, quand une femme tient de si près à Dubois, roi des mouches, il faut avoir une pointe de vin, et chacun s'accorde à dire que le Richelieu ne se grise jamais.

Il s'arrêta en face de l'église St-Paul devant une cour, d'aspect villageois, au fond de laquelle on voyait tout un peuple de poules et de canards. La boue de cette cour était fouillée par une demi-douzaine de porcs qui semblaient là dans le paradis.

Fortune prit par le bras un courtaud de boutique qui passait et lui dit :

— Mon ami, vous voyez que je ne peux mettre mes chaussures dans cette fange, allez dire au palefrenier, là-bas, qu'il fasse atteler un carrosse, et vite! je n'aime pas attendre.

Le courtaud le regarda, rougit, et se précipita à pleine course dans la cour boueuse.

Il revint au bout de cinq minutes, précédant un carrosse attelé de deux bons chevaux, et aida Fortune à y monter en disant :

— A votre service, M. le duc !.

— Dis au cocher, mon ami, reprit Fortune, qu'il me conduise à l'hôtel de Tencin, et qu'il galope !

Il referma en même temps la portière sur le courtaud ébloui qui pensait :

— Pas même un grand merci ! il est comme cela, ce duc de Richelieu ! c'est égal, je l'ai vu de près, et je ne donnerais pas ma soirée pour une pièce de quinze sous !

Claudine-Alexandrine Guérin, marquise de Tencin, sœur de l'abbé du même nom qui devait être cardinal, ancienne religieuse au couvent de Montfleury, puis cha-

noinesse de Neufville, n'était plus alors de la première jeunesse et comptait pour le moins trente-six ans.

Elle est restée, presque au même degré que Richelieu lui-même, une des figures typiques de ce temps.

Elle était l'amie intime et souverainement obligeante du Régent, de Dubois, de M. de Machault, de Fontenelle et enfin de Law, à l'aide de qui elle gagna une fortune immense dans les batailles de la rue-Quincampoix.

Elle était, la plume à la main, une femme des plus remarquables : deux de ses livres, le *comte de Comminges* et le *siége de Calais* sont restés célèbres. Sa troisième œuvre, beaucoup plus illustre encore, fut l'encyclopédiste d'Alembert qui, abandonné par elle au berceau, lui garda une rancune bien rare et ne voulut jamais la reconnaître pour sa mère.

Elle était fort jolie, disent les mémoires du temps, spirituelle à miracle et virtuose émérite dans l'art de flatter les puissants.

Duclos, de l'Académie française, parle quelque part de sa taille élancée qui gardait dans l'âge mur toutes les flexibilités de la jeunesse, et de son cou qui était long, blanc et gracieux comme ceux des cygnes.

Pendant que le carrosse de louage, occupé par notre ami Fortune, galopait lourdement le lond des rues, un important conciliabule se tenait chez la belle chanoinesse-marquise.

Dans son salon, autour du sopha recouvert d'édredon où elle reposait, mollement étendue, cinq ou six graves fauteuils étaient rangés.

Il y avait d'abord l'abbé de Tencin, aussi doux que sa sœur, aussi obligeant et presque aussi joli, il y avait en-

suite l'abbé Dubois, cette bête noire des romanciers et des dramaturges, qui tend aujourd'hui à se relever un peu dans l'opinion par les recherches plus sérieuses de la nouvelle école historique; Law de Laurisson à qui on peut donner une note pareille, M. Leblanc et le marquis Voyer d'Argenson dont les mémoires récemment publiés semblent faire un assez honnête homme.

M. de Machault, lieutenant général de police, assis auprès de la fenêtre, car le jour allait déjà baissant, compulsait un volumineux dossier.

— Comment voulez-vous, messieurs, disait la chanoinesse de sa voix harmonieuse et tendre que cette pauvre princesse ne soit pas un peu aigrie? elle avait cru gagner le gros lot en épousant le fils aîné du roi, et sans M. le duc d'Orléans, M. du Maine ne serait-il pas aujourd'hui quelque chose comme le premier prince du sang? En vérité, M^me^ la duchesse du Maine est bien cruellement tombée! de plus elle est laide, courte, noire, un peu boiteuse, un peu bossue, elle se fait vieille : ce serait à s'étonner si, avec tout cela, elle n'était pas une très-méchante femme.

Les hommes graves souriaient.

— La bonté de votre cœur vous sort par tous les pores, ma belle mie, dit Dubois, comme une éruption maligne.

— Le fait est, ajouta l'abbé de Tencin d'un air innocent, que ma chère sœur trouverait des excuses à la révolte de Satan lui-même!

— Ce n'est pas un motif, observa M. d'Argenson, pour permettre à Satan d'escalader le ciel.

— Eh bien! M. de Machault, dit la reine de céans, vous gardez pour vous seul vos découvertes?

Le lieutenant général de police froissa la pièce qu'il était en train de lire et déposa le dossier sur un siége.

— Sur ma foi, murmura-t-il, ces gens jouent à la politique comme les enfants à la toupie. Ils ont de grands arcanes qu'ils enferment sous de triples cadenas dans des cages d'osier percées à jour. voici plus de cent rapports qui ont trait à l'enlèvement projeté de M. le régent.

— Alors, ce doit être une feinte, insinua Mme de Tencin.

D'Argenson secoua la tête, mais Dubois s'écria :

— Ne rejetez jamais à la légère une opinion de notre belle amie ! je ne sais pas en quel pays elle a fréquenté le diable, mais je sais bien que le diable lui a enseigné ses meilleurs secrets.

La chanoinesse mit un doigt mutin sur ses lèvres et Dubois, contrit, lui envoya gauchement un baiser.

— Ce que je crains par dessus tout, reprit-il, c'est qu'un zèle maladroit, de la part des gens de police, vienne à jeter des bâtons dans les roues de la conspiration. Une conspiration comme celle-là vaut de l'or, et nous serions des années avant d'en retrouver une pareille. Au lieu de la contrecarrer, il faut donc lui laisser le champ libre, et même, pour changer de métaphore, la cultiver avec soin, l'arroser comme une fleur...

— On a vu des plantes ainsi arrosées, grommela d'Argenson, qui devenaient de grands arbres.

— Point, fit Dubois, ces malheureux n'ont pas le sou et nous les tenons tous dans notre main, depuis le premier jusqu'au dernier, comme maître Fantoche tient en foire les ficelles de ses marionnettes.

— Bon ! s'écria M. de Machault qui avait rouvert son dossier, il paraît que le duc de Richelieu se met de la partie !

Mme de Tencin dressa l'oreille et Dubois sauta sur son fauteuil.

— Si celui-là me donne l'occasion de lui payer mes dettes... commença-t-il avec un accent de haine qui chez lui était l'exception.

— Voici longtemps, dit Mme de Tencin doucement, qu'on nous a signalé la part prise par M. le duc aux traités espagnols. Quelle heure avons-nous, s'il vous plaît, messieurs ?

— Cinq heures et demie, répondit Law en consultant une montre qui valait un domaine.

Mme de Tencin eut une charmante petite moue.

— M. le duc est en retard, murmura-t-elle.

— Vous aviez rendez-vous ! s'écria Dubois en fronçant le sourcil.

— Ingrat, fit la chanoinesse, ne savez-vous pas que je travaille toujours pour vous ?

— Messieurs, s'écria en ce moment le lieutenant général de police, nous brûlons ! je vous prie de faire attention à ceci : le rapport que je tiens à la main annonce pour ce soir même une tentative dirigée contre M. le duc d'Orléans.

— Pas d'autres détails ? demanda d'Argenson.

— Si fait, on signale comme devant être choisi, soit le moment où le prince entrera à l'opéra, soit l'instant où son altesse royale en sortira.

— Et le rapport désigne-t-il des noms ?

— Oui, toujours les mêmes. Il parle aussi d'une réu-

nion qui doit avoir lieu à l'Arsenal, et où sera faite la distribution des traités d'Espagne.

— M. de Richelieu est-il cité? interrogea vivement Dubois.

Avant que M. de Machault pût répondre, un valet entra et annonça :

— M. le duc de Richelieu.

Cela produisit un certain mouvement dans le salon. Mme de Tencin quitta sa posture indolente et se leva; Dubois fit de même.

— Cette démarche, dit M. d'Argenson, est à la décharge du jeune duc, on ne rend pas des visites aux dames à l'heure d'un coup de main politique.

— Lisez Cujas, M. le marquis, répliqua Dubois, et la page qu'il consacre au mot latin *alibi*, vous comprendrez l'intérêt que peut avoir M. de Richelieu pour faire, en un pareil instant, ses visites aux dames.

— Vous permettez, messieurs? dit la belle chanoinesse en traversant le salon de son pas gracieux et léger.

— Messieurs, ajouta Dubois qui gagna lourdement une autre porte, vous permettez?

Et ils sortirent tous deux.

M. de Machault murmura en reprenant sa lecture :

— L'abbé peut-être un grand ministre, mais quel dommage de ne l'avoir pas fait inspecteur de police!

Selon l'ordre donné longtemps à l'avance, on avait introduit M. le duc de Richelieu dans le boudoir de la marquise. Celle-ci le trouva déjà assis sur l'ottomane et ne fut point trop étonnée de ce fait que M. le duc ne prit pas la peine de se lever pour la recevoir.

— Venez ça, chère belle, dit-il, et dépêchons de causer, car je suis l'homme le plus pressé du monde.

A quelques pas de là, un bruit presque imperceptible se fit derrière une porte vitrée qui s'ouvrait sur un cabinet noir.

— Le maladroit ! pensa la chanoinesse, il ne peut jamais entrer là sans s'accrocher à quelque meuble !

Elle parlait de l'abbé Dubois qui, paraîtrait-il, ne prenait pas pour la première fois possession de cet observatoire.

M. le duc de Richelieu n'avait point donné attention au bruit, du moins, dans toute sa personne, rien n'indiquait l'ombre même de la défiance.

— Pourquoi donc sommes-nous si pressé, cher duc ? demanda la chanoinesse en s'asseyant près de lui. Comme je vous remercie d'être venu !

Richelieu lui baisa les deux mains et jeta ensuite son bras autour de sa taille.

Mme de Tencin eut comme un mouvement de surprise.

— Tiens, tiens ! fit-elle.

Et notre ami Fortune rougit sous sa peinture, car c'était un fin matois et il se disait :

— Je ne peux pourtant pas savoir comment s'y prend ce coquin de duc !

— Vous êtes tout singulier, aujourd'hui, murmura Mme de Tencin.

— Ce Cadillac, répondit Fortune, m'a fait boire du vin de Sicile, et le verre à la main, vous savez, chère belle, que je suis pitoyable.

La chanoinesse le regarda longuement.

— C'est pourtant bien vous ! pensa-t-elle tout haut.

Fortune se prit à rire.

— Voilà ce que c'est, dit-il, que d'avoir une pauvre petite vertu par hasard ! quand j'ai bu un demi flacon de vin de Sicile, mes meilleurs amis ne me reconnaissent plus.

Dans le cabinet noir Dubois écoutait et se disait en mordant le bout de ses doigts :

— Je vous demande un peu si ne voilà point une conversation ridicule ! ne va-t-elle point enfin le laisser parler un peu d'affaires ?

En ce moment, Richelieu reprenait :

— Où en étions-nous ? ah ! je vous disais que j'avais de la besogne par dessus la tête, et en vérité, chère belle, il faut que vous me protégiez contre cet effronté drôle, l'abbé Dubois, votre ami de cœur.

— Voilà du vrai Richelieu ! dit en riant Mme de Tencin.

— Va toujours ! pensait Dubois dans son trou.

— Je me déplais horriblement à St-Germain, continua le duc, et les voyages me volent le meilleur de mon temps. Que voulez-vous que fasse un malheureux obligé d'être quatre heures par jour en carrosse, sans compter les courses dans Paris ? En outre, voici déjà quelques-unes de ces dames qui ont été s'établir à St-Germain, de sorte que je suis tiraillé, écartelé...

— Roué vif, en un mot ! interrompit la chanoinesse, et je vous prie de croire, mon cher duc, que votre sort malheureux m'inspire une sincère pitié.

— Les bavards ! oh ! les bavards ! pensait Dubois dans son trou.

Il fit un mouvement d'impatience qui dérangea une chaise, et Mme de Tencin eut un accès de toux.

— Il faudra soigner ce rhume, belle dame, lui dit affectueusement M. de Richelieu. S'il vous plaisait de faire la paix entre ce fieffé maraud et moi, j'irais jusqu'à consentir à souper avec lui et à ne lui point dire trop ouvertement que je le regarde comme le dernier des bélîtres.

Il se leva en sursaut parce que la pendule sonnait dans le salon voisin.

— Déjà six heures ! s'écria-t-il. Vertu-Dieu ! quand je vous disais que nous n'aurions pas le temps de causer ! il faut que je vous quitte belle dame, la traite est longue jusqu'à l'endroit où je vais.

— Et peut-on savoir ?... commença Mme de Tencin.

— Le secret le plus absolu, répondit Fortune sentencieusement, est le point de départ de ces sortes d'affaires. Vous pouvez bien travailler pour moi, allez ! qui sait si dans peu de jours je ne serai pas à même de vous rendre la pareille ? En ce monde, tout est heur et malheur, et quand nous aurons fait mourir sous le bâton cette abjecte créature, l'abbé Dubois...

— Mais j'en ai déjà trop dit, s'interrompit-il, et au diable le vin de Sicile !

Son regard glissa vers le cabinet où, pour la troisième fois, un bruit léger venait de se faire entendre.

Puis il baisa la main de la marquise et sortit en disant :

— Qui vivra verra. Demain vous comprendrez pourquoi je me suis montré si discret, malgré le demi flacon de M. de Cadillac.

XXV

OU FORTUNE PREND LE FRAIS DANS LA FORÊT DE BRETAGNE

Fortune se frottait les mains en descendant l'escalier de l'hôtel de Tencin; il se disait :

— Le Dubois était dans le cabinet ! il a mordu à l'hameçon et l'affaire de M. le duc est aux trois quarts faite. Seulement, mon rôle est plus épineux que je ne le croyais : la mule du pape ! cette jolie échappée de couvent a été deux ou trois fois sur le point de me percer à jour ! Il va falloir jouer serré à l'arsenal, et la prudence veut qu'on y avale encore mon demi flacon de vin de Sicile.

Comme il passait la porte cochère, il vit des ombres se glisser le long de la muraille.

— Bravo ! pensa-t-il, la meute est déjà découplée ! détalons ! je me charge désormais de mener la chasse jusqu'à la petite maison de la Ville-l'Évêque !

— L'ami, dit-il au cocher en montant dans le carrosse, tu vas me conduire au mail d'Henri IV. Veille bien en chemin, et si tu découvrais quelque figure suspecte, aie soin de me prévenir.

Le cocher protesta de son zèle, mais il riait dans sa barbe : les ombres avaient déjà causé avec lui.

Il est certain que toutes les femmes étaient un peu les complices de ce divin duc de Richelieu, mêmes les femmes comme Mme de Tencin, qui ont un beau petit caillou, bien propre et bien poli, à la place du cœur.

Après le départ de Fortune, la chanoinesse avait hésité, pendant la moitié d'une minute, puis elle s'était élancée sur ses pas en pensant :

— Le malheureux va se perdre !

— Duc ! s'écria-t-elle au haut de l'escalier, car Fortune n'avait pas encore descendu les dernières marches, au nom du ciel, prenez garde ! n'allez pas ce soir à l'Arsenal !

Fortune n'entendit pas sans doute car la porte-cochère se referma bruyamment pendant que la chanoinesse parlait encore.

Mais un autre avait entendu. Dubois enfila derrière elle une demi-douzaine de ces jurons gras et dodus qui rendaient sa conversation si accentuée.

— Est-ce que tu veux finir aux Madelonnettes, toi, la belle ! dit-il dans un furieux accès de colère. Jour de

Dieu ! à l'heure ou tu cesseras d'être un instrument docile tu ne péseras pas une once !

Il s'arrêta étouffé par un hoquet.

Certes, bien qu'il ne s'en vantât point, comme le faux duc de Richelieu, il avait dans l'estomac plus d'un demi flacon de vin de Sicile ou autre.

Mme de Tencin se redressa et le regarda de son haut.

— Bien, bien, mignonne, fit-il, méprise moi si tu veux, appelle moi maraud comme le commun des imbéciles, mais ne me trahis pas, je te le conseille, ou par la Mort-Dieu ! tu la danseras.

— Et qui songe à vous trahir, ingrat ! dit la chanoinesse reprenant son ton doucereux, je crains toujours que vous ne vous fassiez de trop puisssants ennemis.

— Tu es coquine comme un ange ! répliqua Dubois soudainement apaisé. Puisque tu ne songes qu'à moi, trésor, et à mes intérêts, je vais te rassurer d'une seule parole : ce bichon des dames, ce caniche à l'eau de rose a déjà le lacet autour du cou. J'ai lâché à ses trousses une demi-douzaine de bons garçons qui vont le suivre jusqu'à l'Arsenal. L'homme qui les conduit est passé maître à cette sorte de pêche. Il va lui tendre la nasse et le laissera s'empêtrer ensuite jusqu'au fond du filet. J'ai donné l'ordre de mitonner la haute trahison; cette fois, l'amour-perruquier pourrira à la Bastille.

La chanoinesse ne put retenir un gros soupir.

— Je te donne ce bénéfice que tu m'as demandé pour ton gourmand de frère, reprit Dubois, et tu peux envoyer prendre cinq cents louis à la cassette demain matin. Es-tu un peu consolée ?

— Guillaumme, dit la chanoinesse attendrie, vous êtes le plus généreux des mortels !

Ils rentrèrent, bras dessus bras dessous et les meilleurs amis du monde, dans le salon où MM. d'Argenson, Leblanc, de Machault, Law et autres les attendaient.

Là, Dubois redevenu administrateur et ministre, dicta au lieutenant général de police une série d'ordres précis et nets qui devaient parer à tous événements, au cas où les chevaliers de la Mouche-à-miel viendraient jusqu'à l'opéra, ce soir.

Le carrosse de Fortune s'arrêtait, cependant, sous les grands vieux peupliers du mail d'Henri IV.

La nuit était venue. On voyait bien encore quelque mouvement aux alentours de l'Arsenal, mais l'agitation était désormais à l'intérieur.

Fortune ordonna au cocher de l'attendre et ne quitta point le carrosse sans s'être bien assuré de n'avoir pas perdu ses ombres. Elles étaient là, cachées derrière les peupliers, et Fortune put se dire :

— Il n'en manque pas une, tout va bien.

Il s'approcha de l'Arsenal doucement et en affectant un grand air de mystère. Quand les ombres, pour le suivre, furent obligées d'abandonner l'abri des peupliers, il put voir qu'il avait affaire à cinq ou six exempts, solides et bien découplés.

— Voici de quoi remplacer le pauvre Bertrand ! se dit-il.

L'image des blondins en deuil passa devant ses yeux et lui mit un peu de mélancolie dans le cœur.

Au moment d'entrer à l'Arsenal il hésita, non point

qu'il eut peur de n'être point introduit, mais parce qu'il songeait à ses ombres et qu'il se demandait :

— Comment diable mes gaillards vont-ils faire pour me suivre ? j'ai été les chercher assez loin pour ne pas m'exposer à les perdre !

Pendant qu'il se consultait ainsi une des ombres continua de marcher et le dépassa.

— Corbac ! pensa Fortune, n'allez pas faire de maladresse ! ce n'est point ici qu'il me faut attaquer mes braves !

L'exempt, revenant sur ses pas, lui fit un grand salut et dit à voix basse :

— Monseigneur aurait-il oublié le mot qui donne accès dans la forêt ?

Fortune se redressa bien haut et répliqua :

— Qui êtes-vous, l'ami ? je ne vous connais pas.

— J'ai l'honneur d'être, répondit l'ombre, un des vingt-deux colonels chargés d'appuyer la chasse aux flambeaux. Si vous daignez vous présenter à la porte du Serment, on vous dira Espoir, vous répondrez...

— Espagne, parbleu ! interrompit Fortune. Je sais cela aussi bien que vous.

Le vingt-deuxième colonel salua de nouveau et s'écarta. Fortune pensait en gagnant la porte du Serment, ainsi baptisée pour la solennité de ce soir.

— La mule du pape ! ceux-là en savent bien long. Est-ce que l'abbé Dubois et moi nous avons la berlue ? au lieu de mouches m'aurait-il donné des conspirateurs ?

Il échangea le mot d'ordre avec deux sentinelles déguisées en druides, comme il convient à des gens qui gardent la forêt de Bretagne, et entra.

Un regard glissé par derrière l'assura que ses ombres entraient également.

Il aurait fallu le grand parc de Sceaux et ses retraites mystérieuses pour abriter cette conjuration tragi-comique, conçue, bâtie et mise en scène comme un divertissement de cour.

Le parc de Sceaux était le paradis des surprises et contenait par centaines ces jolies petites attrapes qui font la joie des conspirations lyriques. On y trouvait des arbres qui parlaient; une île mécanique retenue au fond du lac était habituée à sortir du « sein des eaux » toute chargée de fleurs et de strophes; les grottes enfin, tapissées d'amours et de catilinaires, savaient par cœur les cantates de cette pauvre Delaunay qui faisait tant de jolis vers et qui portait des robes raccommodées !

M^me^ la duchesse du Maine n'était pas riche et dépensait tout son argent à payer les torches en papier doré qui devaient mettre le feu à la carte d'Europe.

Mais le parc de Sceaux était trop éloigné du Palais-Royal; on assistait, ce soir, à la réunion suprême; et tous ces bruits de fêtes cachaient les derniers préparatifs de la bataille.

M. de Malézieux, de l'Académie française et aussi de l'Académie des sciences, auteur d'un *Traité de géométrie* fort estimé, avait dit aux dames ces paroles remarquables :

— Le bruit de nos chants et de nos danses, l'écho de nos rires et l'harmonie des strophes déclamées iront jusqu'au Palais-Royal et endormiront la prudence de ceux qui font le malheur de la patrie !

Le fils de cet académicien était lieutenant général et

devait commander une des cinq armées de cent mille hommes que Mme du Maine comptait mettre sur pied pour ressusciter un peu l'empire romain.

Le duc du Maine, également de l'Académie, n'était pas ce qu'on appelle un ambitieux, mais il aimait les médailles et confessait volontiers qu'il verrait sans chagrin son profil sur des pièces de monnaie bien frappées, avec son petit nom traduit en latin et précédant l'abréviation du fameux *Cæsar Augustus*, si cher aux numismates.

Il pouvait être sept heures du soir. Des guirlandes de lampions éclairaient la petite pelouse, surabondamment garnie de statues, qui faisait face au perron de l'Arsenal. Les deux petits jets d'eau lançaient de maigres filets d'écume, et la façade lourde du vieux palais de Sully regardait par ses hautes fenêtres illuminées un spectacle à la fois gracieux et comique.

C'était le ballet des Exempts qui se dansait sur l'herbe au son des violons de Rameau.

Mlle Delaunay, la muse indigente et laborieuse, avait ouvert la fête, comme de raison, en récitant sous un costume mythologique quelques stances charmantes. Elle était là pour tout faire : même les vers, et six mois plus tard, quand elle sortit de la Bastille, Mme du Maine ne lui envoya que des compliments aigres-doux.

Plusieurs bons esprits, anciens et modernes, professent, par rapport au cœur des princes, la même opinion que notre ami Fortune.

Après la cantate était venu le ballet. On changeait d'œuvre mais l'auteur était toujours le même, et quand on songe que cette pauvre Delaunay dansait, voyageait,

conspirait et faisait en même temps la chasse aux maris, personne assurément ne l'accusera d'avoir été une demoiselle de loisirs.

L'originalité du ballet nouveau consistait en ce fait que toutes les danseuses gardaient leur costume de cour, tandis que tous les danseurs étaient accoutrés en exempts.

L'idée était de la sœur d'Apollon. A l'estime de M. de Malézieux, le père, ainsi que selon l'opinion de l'abbé Le Camus, de l'abbé de Chaulieu et autres critiques compétents, l'idée était d'autant plus ingénieuse qu'elle expliquait tout naturellement la présence d'un si grand nombre d'exempts, réunis au même endroit.

M. le prince de Conti avait dit, en parlant de son cousin le régent, de Dubois, de Leblanc, de d'Argenson et autres :

— La congrégation de la bedaine n'y verra que du feu, et nous les tenons !

Par le fait, l'Arsenal semblait être en hausse aujourd'hui, et jamais on n'y avait vu plus noble réunion.

Outre les hommes d'action, tels que le brigadier de cavalerie Sandraski, lequel s'était engagé par écrit à fournir trente mille chevaux et les vingt-deux colonels, menés par le comte de Laval, vous eussiez trouvé là nombre de gens qui tenaient à la cour, aux parlements et à l'armée.

Plusieurs prélats promenaient dans les jardins leurs croix pastorales et Fortune reconnut en l'un d'eux, qui souleva son loup pour boire une lampée d'air, le mystérieux *monseigneur* de Saint-Jean-Pied-de-Port qu'on appelait ici le cardinal de Polignac.

Fortune avait son loup sur le visage comme la plupart de ceux qui n'étaient point en scène, et suivait tranquillement les allées du jardin où beaucoup de personnages semblaient, à son exemple, rechercher l'incognito. Il écoutait, il regardait, il constatait avec satisfaction que ses ombres ne le perdaient pas un seul instant de vue.

Les beaux noms se croisaient autour de lui, chuchotés par les passants. Il serait inexact d'affirmer que tout ce monde fût dans le secret de l'expédition projetée, mais quelque chose planait dans l'air; on s'attendait à une prochaine péripétie et personne n'eut versé des larmes bien amères sur le malheureux sort de Philippe d'Orléans, prisonnier des espagnols.

— Voici M. de Brancas ! les roués eux-mêmes abandonnent le régent.

— Le prince de Cellamarre est à son poste.

— M^me^ de Polignac cause là-bas avec le comte de Toulouse.

— Voici Praslin ! voici Chevreuse !

— Voici la belle Courcillon avec sa mère M^me^ la marquise de Pompadour !

— Et le bataillon des bretons, Montlouis, Du Couédic Kéranguen !

— On a vu le chancelier d'Aguesseau...

— On a vu le duc de Richelieu !

Fortune tressaillit à ce dernier mot, prononcé tout contre son oreille.

Le nom du régent lui-même n'aurait pas produit un plus foudroyant effet dans l'assemblée.

Ce nom de Richelieu se répandit de proche en proche comme si on eût mis le feu à une traînée de poudre.

— Il vient avec la belle Badin, disaient les uns.

— Et vous savez, ajoutait-on, que cette belle Badin va hériter de toute la fortune de Chizac-le-Riche !

— Il arrive avec la duchesse, disaient les autres.

— On lui a assuré dans le traité un joli petit royaume indépendant...

— Qui sera le plus riche du monde si chaque cotillon paye seulement dix louis d'entrée à la frontière !

Les derniers accords du ballet vibraient sous les arbres ; un mouvement se fit dans la foule vivement éclairée qui grouillait sur la pelouse, et une sorte de cortége descendit lentement la grande allée conduisant aux parties plus sombres du jardin.

La tête du cortége était tenue par une petite femme de tournure assez disgracieuse qui ne portait pas bien son costume d'impératrice romaine. Elle donnait la main à une sorte de colosse, habillé en grand prêtre de la religion celtique qui tenait entre ses doigts une serpe d'or et portait au cou un collier tout composé d'abeilles.

Derrière ce couple magnifique, mais dépareillé, venait à cheval Polymnie la muse de la rhétorique.

Cette malheureuse Délaunay eut gagné ses gages amplement, rien qu'à changer de costumes !

Elle était suivie par les autres muses, ses huit sœurs, que menait un blond dadais d'Apollon-musagète.

— Voici, dit-elle de sa voix harmonieuse, et peut-être le dit-elle en vers : Voici l'union symbolique de la civilisation et de la nature ! le prince des druides conduit l'impératrice d'occident au fond de la forêt celtique où va se consommer la mystérieuse alliance !

Il y avait bien quelque chose de disparate dans la

queue du cortége qui se composait d'une cinquantaine d'exempts, au lieu des légionnaires romains et des sauvages Gaëls qu'on était en droit d'attendre, mais en ce temps, sur nos théâtres, Agamemnon, roi des rois, portait encore les chausses et le frac à la française.

La procession fit en somme grand effet, et plus d'un cœur romanesque battit à la pensée des évènements mémorables qui allaient s'accomplir.

Fortune regardait de tous ses yeux et s'amusait comme au spectacle. Il avait même un peu oublié son plan, lorsqu'il se sentit toucher le bras.

L'ombre qui lui avait parlé au dehors dit tout bas et bien respectueusement à son oreille :

— Monseigneur, voici une dame qui vous a reconnu, c'est bien sûr, et un jeune gaillard qui vous reluque d'un air mauvais !

Fortune suivit tour à tour les deux gestes de l'exempt et vit d'abord Thérèse Badin, splendide sous ses habits de deuil, puis René Briand, tout blême, dont les yeux brûlaient à travers les trous de son demi-masque.

XXVI

OU FORTUNE REPOUSSE LES AVANCES DE L'IMPÉRATRICE D'OCCIDENT

La grotte était jolie, spacieuse et très-bien décorée; on y avait mis des stalactites.

On trouve des grottes plus considérables à la campagne, surtout dans les contrées qui en produisent naturellement, mais pour une grotte de Paris, celle-ci avait de la profondeur, de la majesté et de l'humidité. Du reste, quand il s'agissait d'établir une grotte ou une île enchantée, M. le duc et M^me^ la duchesse du Maine ne négligeaient rien, persuadés que le succès des conspirations est à ce prix.

Des lampes de fer, suspendues à la voûte, laissaient tomber de tramblantes clartés sur un autel païen, semblable à ceux ou Velléda sacrifiait au Dieu Belen des jeunes garçons et des jeunes filles pour le renouveau de l'an.

Je n'oserais affirmer sur l'honneur que la flamme du Bengale fut inventée en 1717, mais Mme la duchesse du Maine, femme très-lettrée et de grand sens, avait un sorcier qui lui découvrait l'avenir en jetant du plomb fondu dans une cuvette remplie d'eau, et qui tuait le régent à l'aide d'aiguilles piquées dans l'estomac d'une petite figure de cire. Ce sorcier lui avait vendu plusieurs bouteilles d'une liqueur magique qui jetait des feux de toutes couleurs quand on l'enflammait, et c'était bien bon pour la conspiration.

Là-bas, sur la pelouse illuminée, on dansait encore, et la foule des invités se rejouissait franchement bien que l'attente d'une péripétie importante fut dans l'esprit de chacun.

Rien n'est si commode qu'une fête pour cacher sous le rire et sous les fleurs le drame sombre d'un complot politique : les historiens les plus connus sont unanimes à cet égard..

Entre le bal étincelant et les noirs mystères de la grotte il y avait un contraste, destiné à frapper vivement les natures impressionnables.

Sur l'herbe molle ce n'étaient que sourires, parfums, propos galants et madrigaux ambrés; dans la grotte austère, les conjurés vêtus et coiffés en gens qui sont prêts à sacrifier leur vie, prononçaient l'arrêt de Philippe d'Orléans et réglaient le sort de l'univers.

Le secret le plus absolu présidait à cette cérémonie, rendue plus imposante par l'absence de toute musique instrumentale, car Mme la duchesse du Maine, après avoir essayé différents morceaux à la répétition, avait fini par congédier l'orchestre. Il peut se trouver des traîtres parmi les violons.

Je n'irai jamais jusqu'à croire à cette affirmation d'un sceptique : non ! Catilina n'émargeait pas à la police de Rome. Mais sa maîtresse ou son ami, c'est différent, et voilà comment fuient toujours ces vases si bien bouchés qui renferment les conspirations.

Il y avait dans la grotte plusieurs amis et quelques maîtresses de Catilina.

Les ombres que notre cavalier Fortune traînait à sa suite depuis l'hôtel de Tencin ne trahissaient au moins personne, elles étaient là pour faire loyalement leur métier, et si elles connaissaient les mots de passe sur le bout du doigt, c'est qu'en fait de complot comme en fait de coffre-fort, rien n'est plus naïf qu'une serrure à secret.

Nos ombres, nous ne l'avons pas oublié, étaient de simples exempts, et le hasard faisait que leur costume était de circonstance.

Nous les retrouvons réunis au fond d'un massif obscur, non loin de la porte des grottes, gardée par de nombreuses sentinelles.

Deux des exempts faisaient leur rapport au chef de l'expédition : celui-là même qui avait signalé fort obligeamment à Fortune l'attention de Thérèse Badin et le mauvais regard du jeune René Briand.

— M. le duc, disait le premier exempt, a bien changé de caractère depuis sa sortie de la Bastille. Vous vous êtes

mêlé deux fois de ses affaires, ce soir, et j'ai connu le temps où, pour moitié moins que cela, il vous aurait brisé sa canne sur les épaules.

— Pour le rendre sage comme une image, répondit le chef, il suffira peut-être d'une seconde dose de Bastille. Est-il entré dans la grotte?

— Non pas! Il a échangé un signe avec la fille à Badin qui avait l'air de l'adorer comme une relique, et il a pris les deux poignets du jeune homme pour l'entraîner de l'autre côté des rochers.

— Ils se sont parlé?

— Oui bien, et je le répète : M. le duc ne parle plus comme autrefois aux gens de cette espèce.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : mon mignon, ce serait aussi par trop souvent vous méprendre! Je suis content de vous voir debout et courant la prétentaine, au lieu de boire à la grande tasse comme vous faisiez hier au soir, mais tâchons de nous reconnaître une bonne fois pour toutes, je vous prie!

— Il a dit cela? murmura le chef. Richelieu a dit cela!

— Le petit homme poursuivit l'exempt, le regardait tout ébahi et n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles. M. le duc a dit encore : Notre Thérèse est folle comme un lièvre en mars, mais c'est une épidémie. J'ai beaucoup de gens à marier; je vous marierai tout aussi bien qu'un autre si vous êtes sage et si, au lieu d'encombrer ma route, vous marchez derrière moi, toujours prêt à me servir.

Le chef avait cet air des gens qui essayent de deviner un rébus.

— Voilà M. le duc qui revient! s'écria un des exempts.

Fortune marchait seul, appuyé sur sa canne à pomme d'or. Il s'approcha de l'entrée de la grotte et les sentinelles lui barrèrent le passage.

Mais sa providence ne lui manqua point. Le chef des exempts qui avait eu le temps de s'approcher dit aux gardiens avec rudesse :

— Malheureux! ne reconnaissez-vous pas M. le duc de Richelieu!

Les sentinelles s'effacèrent aussitôt et Fortune, avant d'entrer, remercia l'ombre d'un signe de tête souriant.

L'ombre qui l'avait enveloppé d'un regard perçant et minutieusement observateur se glissa derrière lui, pensant :

— C'est pourtant bien M. de Richelieu! j'ai reconnu non seulement l'homme mais encore l'habit.

Les lampes suspendues formaient une perspective et l'on voyait des groupes qui s'agitaient vaguement dans le clair-obscur. C'était arrangé supérieurement; on avait tiré tout le parti possible du théâtre, des décors et du personnel de la troupe.

Au moment ou Fortune marchait vers l'autel druidique, qui ressortait en lumière au fond de cette demi-obscurité, la sœur d'Apollon, toujours sur la brèche, achevait de déclamer des vers alexandrins qui promettaient au monde les délices d'une ère divine aussitôt après la chûte du tyran dont la main obscène pesait sur la France.

Il y eut une flamme rouge qui réussit bien et montra dans le plus bel effet toutes les têtes de conjurés.

L'impératrice d'occident fit signe qu'elle allait parler et un profond silence s'établit.

— Chevaliers, dit-elle avec émotion, du fond de la forêt symbolique nous avons déclaré la guerre aux traîtres qui ont déchiré le testament du grand roi. L'heure de la bataille est venue, les serviteurs de la sainte cause vont prêter le serment entre les mains du patriache des Gaules par qui nos armes seront bénies.

Il y eut une flamme bleue qui ne fit pas mal.

Et un homme vêtu de la pourpre romaine parut au centre de la table, tandis que des esclaves déposaient devant lui sur l'autel des faisceaux de glaives brillants.

La formule du serment obligeait tous les chevaliers à protéger, fût-ce au prix de leur sang, le jeune roi Louis XV, opprimé par Philippe d'Orléans.

Il y eut beaucoup de glaives bénis et distribués à des paladins obscurs dont les noms dénonçaient énergiquement l'origine bretonnante. Ils venaient l'un après l'autre. Ils juraient. Du sein de la corbeille féminine, mystérieusement épanouie derrière le cardinal, une fleur animée se détachait et venait ceindre le glaive aux reins du nouveau croisé. Il y avait là des femmes charmantes; les feux de diverses couleurs qui éclataient par intervalles faisaient sortir de l'ombre un groupe d'adorables visages parmi lesquels resplendissait, malgré sa paleur et le deuil sévère de son costume, la merveilleuse beauté de Thérèse Badin.

Il y eut aussi de grands noms évoqués, des noms de cour dont le chef des exempts, providence de notre ami Fortune, prenait note dans un coin; mais M. le prince de Conti, appelé, répondit seulement par procureur, à

à la lueur d'un feu verdâtre qui était sans doute un blâme; le nom du prince de Cellamare résonna dans le silence; le comte de Toulouse et M. le duc du Maine lui-même ne répondirent point du tout.

Il en fut ainsi de trois ou quatre ducs et pairs dont le cardinal exhiba en vain les traités particuliers, signés par l'Espagne.

Les feux verts se multipliaient. L'indignation des dames se traduisait par des mots fort piquants, et l'on dit que l'impératrice d'occident exprima la sienne à l'endroit de M. le duc, son époux, au moyen de cette locution empruntée au langage familier : *poule mouillée.*

De son côté, la sœur d'Apollon aiguisa la pointe de plusieurs épigrammes en vers libres.

Ce fut d'une voix mal assurée que Son Eminence appela le nom de M. le duc de Richelieu.

Etant donné le caractère bien connu du « favori des belles, » personne n'avait fait fond sur ses témérités. Le mot cruel de l'impératrice d'occident « poule mouillée » semblait avoir été inventé tout exprès pour ce délicieux jeune homme, au moins, en ce qui regardait la politique.

Le bruit de sa présence à la fête avait couru, mais les autres aussi étaient là, on le savait, et si les esprits sages avaient ajourné la bravoure des autres au lendemain de la victoire, Richelieu n'était attendu que pour le surlendemain.

Il y eut donc une surprise générale et voisine de l'enthousiasme lorsqu'à l'appel de ce nom une voix sucrée répondit :

— Présent, par la sambieu ! ce n'est pas moi qui recu-

lerai jamais d'une semelle ! ce coquin de Dubois et moi nous jouons à qui l'un mettra l'autre dans un cul de basse-fosse !

Il y eut un grand, un joyeux murmure.

Le chef des ombres lâcha son crayon et se dressa de son haut, stupéfait comme un oiseleur qui entendrait un chant de rossignol sortir du gosier d'un pierrot.

Mais il s'agit bien, vraiment, de ce pauvre diable ! Le murmure se changea en cri; tous les hommes s'agitèrent, toutes les femmes applaudirent, et le vieux cardinal lui-même battit un peu des mains dans l'excès de son contentement.

Une flamme rose jaillit hors des cassolettes et monta jusqu'à la voûte, éclairant le jeune immortel qui marchait tête haute et le sourire aux lèvres vers la table de granit.

Richelieu ! Richelieu ! Armand ! le divin Narcisse ! l'amour des princesses ! la folie des reines ! La forêt druidique tout entière s'embrâsait à l'haleine de ce Dieu, et certes la conspiration n'eût pas laissé éclater de pareils transports d'allégresse si l'on lui eut amené le maréchal de Berwick, le vieux Villars, le jeune Duguay-Trouin ou même feu Catinat.

Toutes les femmes se rapprochèrent, formant une guirlande autour de la table. Vous eussiez dit qu'elles subissaient une ivresse ou qu'elles étaient prises par cette affection bizarre et contagieuse que les médecins appellent la danse de St-Guy. Elles frétillaient, elles roucoulaient, il y en avait qui riaient, d'autres qui pleuraient. La sœur d'Apollon laissait aller des vers de toutes mesures sans s'en apercevoir, et le cardinal arrêta l'impé-

ratrice d'occident au moment où, à son insu, elle escaladait la table.

Richelieu, bonbon d'amour ! Armand, praline de Paphos ! Cupidon à la pistache !

Jamais on ne l'avait vu si blanc, si rose, si frais, si comblé de ces nuances chatoyantes qui panachent les suprêmes de meringues ! Il étincelait, il rayonnait, et Vénus, invisible, secouait sur son passage des senteurs de bergamotte, d'iris, de vanille : tous les parfums enfin qui composaient l'ambroisie, cette pommade céleste dont la recette est perdue.

— Est-il possible, se disait Delaunay repentante, que j'aie pu confondre une fois la plus brillante étoile de notre ciel avec ce pataud de cavalier Fortune !

La voix de l'impératrice d'occident, toute pleine de tremblantes caresses, s'éleva.

— Prince, dit-elle en tenant à la main le traité signé par Philippe d'Espagne et contresigné par Albéroni, ô prince ! votre présence parmi nous est un augure certain de victoire. Sa Majesté catholique ne prétend point récompenser, par ce faible don, vos vertus et votre génie. Nous sommes au premier jour d'une révolution universelle, et si l'empire du monde est partagé selon nos désirs, c'est une couronne royale qui ceindra votre noble front.

— La mule du pape ! répliqua M. de Richelieu avec une rondeur charmante, Votre Majesté parle comme un livre ! il est bien temps de mettre un peu les vieux monarques sous la remise, et si vous n'avez personne pour remplacer le grand turc je vous proposerai un camarade à moi dont la noblesse remonte plus haut que

Noé et qui marche sur les murailles comme les mouches.

Il y eut un murmure parmi les chevaliers de la forêt, mais toutes les dames applaudirent, et la sœur d'Apollon, soudainement inspirée, s'écria :

— Malheur à qui ne comprend pas le sens profond caché sous ces paroles ! c'est Achille revenu de Scyros !

— Corbac ! madame, dit M. de Richelieu en s'adressant à la duchesse du Maine, vous avez là une servante d'esprit, mais faisons vite, je vous prie, car cette nuit, je suis accablé de besogne.

— Prince, murmura l'impératrice d'occident, c'est à vous de choisir celle qui doit vous ceindre le glaive.

Le duc de Richelieu répondit honnêtement :

— Je n'y vais jamais par quatre chemins, je choisis la plus belle, comme de juste.

Toutes ces dames firent un mouvement en avant, car chacune d'elles se rendait justice.

Mais M^me^ la duchesse du Maine était toute portée. Elle remercia Richelieu d'un regard enivré, et tirant le collier d'abeilles qui ornait son sein elle le lui passa au cou en disant :

— Soit, prince, puisque vous en témoignez si galamment le désir, en tout bien tout honneur, je vous choisis pour mon chevalier.

Richelieu l'embrassa sans façon, et l'on crut un instant que l'impératrice d'occident allait tomber pâmée.

La sœur d'Apollon, exprimant l'opinion unanime de toutes ces dames, déclara en prose que jamais on n'avait vu princesse dans une position si ridicule, car ce

duc impertinent la planta de côté et dit en secouant ses dentelles :

— Je l'entends bien ainsi, madame : en tout bien tout honneur. Pour le surplus, je causerais volontiers avec la belle des belles qui est, à mon gré, Thérèse Badin.

Hélas! pauvre impératrice d'occident! elle ne vit point la flamme jaune que lancèrent les cassolettes. L'amour qui vient si tard est un poison foudroyant : tout son petit corps un peu difforme vibra violemment, son cœur battit trop vite, puis s'arrêta; on la vit pâlir et chanceler; un gloussement plaintif s'exhala de sa poitrine et ses dames n'eurent que le temps de s'élancer vers elle pour la recevoir entre leurs bras.

— La reine se trouve mal! s'écria M. de Polignac.

Il y eut un grand tumulte, pendant lequel la sœur d'Apollon, au lieu de secourir sa maîtresse, risqua de nombreuses et cruelles allusions au chagrin de Calypso, si élégamment décrit par M. de Fénélon au début des aventures de Télémaque.

Quand M^me^ la duchesse du Maine rouvrit les yeux, le duc de Richelieu avait disparu ainsi que Thérèse Badin.

Nous les eussions retrouvés tous les deux sous les peupliers du mail d'Henri IV. Thérèse était déjà dans le carrosse; elle tenait sur ses genoux tous les trophés de M. le duc, à savoir : le collier d'abeilles, le glaive druidique et le traité d'Espagne.

Derrière le carrosse, à la place ou se tient d'ordinaire le laquais, Réné Briand était debout.

A l'écart, vers le bord de l'eau, M. le duc lui-même

parlementait assez vivement avec ses ombres qui l'entouraient.

Le chef des exempts et ses cinq acolytes avaient mis l'épée à la main.

XXVII

OU FORTUNE ASSISTE ENCORE A UNE FÊTE.

— Mes braves, disait Fortune à ses ombres, vous me suivez depuis le logis de Mme de Tencin, et vous avez fort adroitement exécuté les ordres de ce bon abbé Dubois, qui vous avait bien recommandé de ne vous point hâter, et de me laisser descendre tout au fond de la ratière.

Soit de parti pris, soit par mégarde, notre cavalier avait cessé de déguiser sa voix. Son masque était tombé dans la bagarre, mais il faisait nuit noire sous les arbres, et le chef des exempts essayait en vain de distinguer les traits de son visage.

— Je ne l'ai pas perdu un seul instant de vue, murmura-t-il.

— Avez-vous peur qu'on vous ait changé votre Richelieu? demanda Fortune en riant. Ils sont capables de tout, dans cette maison de carnaval !

— Mes braves, interrompit-il en prenant un ton sérieux, je vous offrirais bien d'attendre encore une demi-heure, afin d'exécuter en perfection les ordres de ce bon abbé Dubois. Dans une demi-heure, en effet, toute la mascarade va sortir des jardins de l'Arsenal et se rendre à la Court-Orry, sous prétexte de prendre M. le régent au piége, et, par le fait, pour tomber dans le traquenard tendu par M. le régent. Nous aurions ainsi le flagrant délit, c'est vrai; mais n'avez-vous point ouï parler, comme tout Paris, de la célèbre gageure et du fameux petit souper qui réunit ce soir la fleur de nos courtisans chez M. le duc de Richelieu, à sa folie de la Ville l'Évêque ?

En ce moment, Thérèse mit la tête à la portière du carrosse et appela.

— Je suis à vous, chère belle, répondit Fortune, qui reprit la voix flutée de Richelieu; nous allons partir tout à l'heure.

Le chef des exempts lui mit rudement la main au collet.

— De par tous les diables, s'écria-t-il, nous sommes bernés ! ce coquin se moque de nous ! Je connais sa voix, je cherche son nom...

Fortune n'essaya même pas de se dégager. Dans sa colère le chef des ombres avait repris, lui aussi, sa voix naturelle, qui n'était point celle de tout à l'heure.

— La mule du Pape ! murmura notre cavalier, non sans émotion, vous seriez donc encore en vie, mon ami Bertrand ?

— Fortune ! Fortune ! c'est Fortune ! dit le chef des exempts, dont les bras tombèrent. Et je n'ai pas songé à cela ! Je vous croyais mort, mon camarade.

— Et moi, donc ! s'écria Fortune ; corbac ! j'ai vu les petits pleurer. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de Mme Bertrand, qui est une aimable femme.

Ils s'embrassèrent de bon cœur, au milieu des ombres étonnées, et l'inspecteur, tirant notre cavalier a part, lui dit :

— Julie et moi, nous avons failli y passer, mais les blondins auront de bonnes rentes, et je vais vivre désormais en honnête homme. Je me souviens maintenant d'un plan dont vous m'avez parlé ; éclairez-moi en deux mots, car je n'y vois goutte. Que voulez-vous faire de Thérèse Badin et de ce grand garçon collé derrière le carrosse ?

— Les mariés qu'on mène à l'église, répliqua notre cavalier, ne vont pas ainsi souvent, l'un dedans, l'autre derrière ; mais à la guerre comme à la guerre, maître Bertrand ! Vous m'avez bien manqué depuis hier ; je comptais sur vous, et j'ai été obligé d'aller chercher les hommes de police jusqu'à l'hôtel de Tencin, comme un gibier qui prendrait la peine de courir après la meute. Quand nous aurons du loisir, nous nous raconterons mutuellement nos histoires ; mais, pour le présent, vous avez vu M. le duc de Richelieu tremper les deux mains jusqu'au coude dans un complot de haute trahison, cela suffit. Cette belle demoiselle, qui est là, dans le car-

rosse, emporte le traité d'Espagne à la petite maison de la Ville-l'Évêque ; soyez prudent, prenez bien vos mesures, j'espère arriver à temps pour être de la fête et voir la figure que fera M. le duc en retournant à la Bastille.

Pour la seconde fois, Thérèse appelait.

Fortune marcha vers le carrosse, et dit tout bas à Réné, en passant :

— Vous êtes revenu de loin, mon compagnon ; je vous laisse à la garde de votre bien. Ne commettez pas d'imprudence, et tenez pour certain que Thérèse ne court aucun danger, ce soir.

Thérèse, penchée à la portière, demanda d'une voix émue :

— Qu'attendez-vous, monseigneur?

— Belle amie, répondit Fortune, en lui baisant galamment la main, gardez bien le dépôt que je vous ai confié ; ne remettez le traité qu'à moi-même, quand vous allez me retrouver tout à l'heure, à ma petite maison du quartier d'Anjou. Il y va de ma liberté, peut-être de ma vie.

— Il faudrait me tuer pour m'arracher ce parchemin ! murmura Thérèse, en le pressant sur son cœur.

— Une mission d'État, reprit Fortune, me prive du bonheur de vous accompagner ; mais je serai rendu avant vous, et vous me trouverez en mon logis. Fermez la portière, et à bientôt.

Il y eut un dernier baise-main, et le carrosse s'ébranla, suivi à distance par les ombres.

En ce moment, les portes de l'Arsenal s'ouvrirent, et les conjurés, divisés par petits groupes de quatre ou

cinq exempts, descendirent à bas bruit le quai des Célestins, pour gagner le Palais-Royal.

Fortune et l'inspecteur Bertrand échangèrent un au revoir, puis notre cavalier s'éloigna en courant par la rue du Petit-Musc.

La rue du Petit-Musc était silencieuse et déserte, comme d'habitude à cette heure; mais, à mesure que Fortune, jouant des jambes dans la boue, sans respect pour son costume ducal, approchait de l'étroite embouchure qui donnait accès dans la rue Saint-Antoine, il put entendre des clameurs confuses et voir un grand mouvement de populaire.

Sa première pensée fut que la cour de Sceaux avait étendu ses manœuvres à la bourgeoisie et au peuple, essayant ainsi de refaire une petite Fronde; il s'attendait presque à voir des barricades au détour de la rue.

Mais il reconnut bien vite son erreur; cette fièvre qui agitait le quartier était toute joyeuse, et bien qu'on ne fût pas aux environs des jours gras, le cri du carnaval dominait partout.

Les gens couraient dans une direction uniforme, se poussant les uns les autres, bavardant et riant.

Quand Fortune dépassa la dernière maison de la rue du Petit-Musc, il vit la rue Saint-Antoine presque aussi pleine, plus bruyante et plus agitée que le fameux jour où il avait assisté à l'émeute amoureuse des princesses, des maréchales, des duchesses, des présidentes, de toutes les dames de Paris, enfin, accomplissant leur galant pèlerinage au pied des murs de la Bastille.

Le tableau n'était certes point le même.

La nuit remplaçait le jour, l'imposante file des car-

rosses armoriés manquait, ainsi que cette longue guirlande de beautés éblouissantes, toutes pompeusement parées et portant toutes l'auréole de leur effrontée dévotion.

Mais il y avait encore plus de monde et plus de bruit. Les maisons se vidaient avec une rapidité extraordinaire, vomissant des flots de bourgeois et de bourgeoises qui se précipitaient à pleine course vers un plaisir assuré.

Aux fenêtres, qui étaient toutes ouvertes, des grappes de curieux pendaient, et, de temps en temps, quelque large éclat de rire, qui naissait sur le pavé pour s'épanouir en gerbe jusqu'aux toits, donnait à cette scène nocturne un caractère de pantagruélique joyeuseté.

Le groupe principal, le centre de la fête était précisément au lieu vers lequel Fortune dirigeait sa course. Une immense cohue, houleuse comme la mer aux bourrasques d'équinoxe, ondulait devant la cour de Guémenée.

Il y avait là de nombreuses lanternes et aussi des flambeaux qui éclairaient le noyau du rassemblement, au-dessus duquel on découvrait les profils d'un carrosse avec un cocher en livrée sombre, immobile sur son siége.

La maison voisine, vivement illuminée par les lueurs d'en bas, montrait les cinq étages de ses croisées qui, littéralement, menaçaient ruine sous le poids des curieux.

Et ceux-là surtout donnaient la mesure de l'allégresse générale : on voyait les convulsions de leur fou rire, les

battements de main des hommes et les pâmoisons des femmes vaincues par l'excès de leur hilarité.

Fortune resta un instant ébahi, mais déjà vaguement inquiet. Il était le seul ici pour n'avoir pas la moindre idée du mot de l'énigme, car la plupart de ceux qui le dépassaient en courant avaient vu de loin par les fenêtres le commencement de l'aventure.

— Qu'est-ce donc, mon camarade? demanda-t-il en arrêtant un petit bourgeois au hasard.

Le petit bourgeois le repoussa et continua de courir répondant :

— C'est une maîtresse Picarde, oui-dà!

— Mon camarade, qu'est-ce donc? demanda encore Fortune, qui s'accrocha à un artisan.

— C'est un coquin d'exempt! répliqua l'ouvrier en se dégageant d'une bourrade.

Fortune se mit aussi à courir, ne sachant mieux faire.

De l'exempt, il ne pensait rien; mais ce mot de Picarde éveillait son imagination. Il n'avait pas une confiance absolue dans la sagesse du chevalier de Courtenay et se disait :

— Est-ce que Marton serait là, en train de faire des siennes.

En se dressant sur ses pointes, il aperçut le haut d'un bavolet qui ne lui laissa aucun doute. Le bavolet exécutait des mouvements caractéristiques, et Marton semblait danser une furieuse sarabande.

Comme il arrive en pareil cas, Fortune, en approchant davantage, ne vit plus rien, parce que la muraille humaine grandissait au-devant de lui.

Il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu, et commença de suite à fendre vaillamment la presse. Dans la foule et selon les dispositions de chacun, il y en eut qui firent place parce qu'il avait un bel habit ; d'autres qui, pour la même raison, lui prodiguèrent des bourrades. Fortune, insensible aux politesses comme aux outrages, suivait stoïquement son chemin vers le centre d'où partaient un tapage infernal et une gaieté toujours croissante.

— Six blancs pour l'exempt ! criait-on. C'est dommage de voir un si joli garçon dans un métier pareil.

— Une pièce de douze sols pour la Picarde ! Voilà une salée commère !

D'autres disaient :

— L'exempt a un faux air de M. de Richelieu, savez-vous ?

— Il aura voulu se conduire comme M. de Richelieu.

— Et la Picarde s'est fâchée parce qu'il n'a pas un poil de barbe !

Autour de Fortune, qui travaillait comme un nègre, on grondait :

— Ne poussez donc pas, l'homme !

— Vous allez gâter vos rubans !

— Maman Rouxel, cria une voix de rogome, sens donc cet agneau-là en passant : il embaume !

Fortune se laissa flairer par maman Rouxel, et planta son coude comme un coin d'acier dans les derniers rangs qui le séparaient de l'arène.

Désormais, il n'avait plus besoin de s'informer. Du moment que l'exempt, adversaire de la Picarde, avait

un faux air de Richelieu, la charade n'était pas difficile à deviner.

Ce pauvre La Pistole, pensait-il, a bien raison d'adorer la coquine ! Il n'y a qu'elle pour avoir de semblables idées, et je parie bien qu'elle lui aura mis mon uniforme tout chaud sur le corps !

Un immense applaudissement fit explosion et grimpa en s'éparpillant le long des façades où chaque croisée renvoyait des battements de main.

— Bravo ! la Picarde !

— Elle aura l'exempt, vous verrez !

— Haro sur l'exempt !

— A bas l'épée !

Le dernier bruit que Fortune entendit avant de voir fut le son sec et vif que produit une rapière, quand on la brise sur le genou.

Il n'y avait plus que l'épaisseur de deux fort garçons bouchers entre lui et l'enceinte libre. Un brave coup d'épaule sépara les deux patauds, et il se trouva dans une sorte d'arène de forme ovale, au centre de laquelle était un carrosse sans armoiries, avec son cocher immobile sur le siége.

Des lanternes, des flambeaux, des bougeoirs éclairaient cette enceinte, autour de laquelle un cordon d'artisans, les bras nus, faisait bonne garde, repoussant vigoureusement de minute en minute le flot envahisseur des curieux.

Cela ressemblait en très-grand au cercle qui se forme autour des charlatans, les jours de foire.

Et le carrosse, loin de nuire à l'illusion, représentait assez bien ce char classique du haut duquel les arra-

cheurs de dents haranguent la foule. Il ne manquait que la musique.

Dans ce champ, terriblement clos par une balustrade vivante, un combat se livrait, solennel comme un jugement de Dieu, mais plus grotesque mille fois que les parades de la foire.

Les deux adversaires : une Picarde haute sur jambes et solidement découplée, d'un côté ; de l'autre, un pauvre joli garçon d'exempt qui semblait tout jeune (un prince et un duc, s'il vous plaît ! Richelieu et Courtenay) semblaient arrivés au dernier degré de l'exaspération.

Le combat durait depuis longtemps déjà, et la foule avait entouré peu à peu les champions, de manière à supprimer la ressource de la fuite.

La bagarre avait pris son origine dans la cour de Guémenée. Nous savons que la cohue ne se trompait pas en disant que l'exempt était en bonne fortune : le coquin ne se refusait rien, ce soir, et le carrosse était à lui.

Il était arrivé jusqu'à la portière, battant en retraite de son mieux, repoussant comme il pouvait les coups de pied et les coups de poing de la Picarde ; mais il n'avait jamais pu parvenir à franchir le marchepied.

Chaque fois, en effet, qu'il cessait de faire volte-face, cette damnée Picarde le saisissait aux cheveux et le malmenait lamentablement.

Paris était déjà Paris, c'est-à-dire le lieu du monde où il est le plus facile de rassembler cinq cents badauds des deux sexes en un clin d'œil. Aussitôt que le premier noyau de curieux fut formé, il poussa ce bon cri d'allé-

gresse parisienne qui ouvre toutes les portes et toutes les fenêtres.

Deux minutes après, la marée de la foule montait comme si le feu eût été à la Bastille.

Et c'était un transport inouï. La Picarde, qui tapait comme un marteau de forge, inspirait de folles admirations, et le malheureux exempt, de plus en plus timide, et qui semblait honteux de son rôle, n'excitait qu'une pitié railleuse.

Hélas! ce n'était plus le divin Armand, dont un seul regard eût fait reculer la cohue. Il était pris au piége, il recevait les coups avec un désespoir silencieux; ce qu'il craignait le plus au monde, c'était d'être reconnu, et il se serait laissé assommer sur place avant de crier : Je suis le duc de Richelieu!

XXVIII

OU FORTUNE AGIT AVEC MAGNANIMITÉ

Il y a les réjouissances annuelles et réglementaires : la fête du souverain, la promenade solennelle du bœuf gras et autres anniversaires, attendus impatiemment par les enfants, grands et petits.

Il y a encore les aubaines : les mariages de prince, les funérailles illustres, et ce drame si cher aux incontinences de la curiosité parisienne, ce drame silencieux et sanglant qui se joue la nuit avec l'échafaud pour théâtre, entre un condamné et le bourreau.

On exige beaucoup de ces représentations annoncées.

Il faut que le feu d'artifice soit beau, la procession brillante, le char funèbre brillamment empanaché; on se plaint si les cierges manquent, ou les pétards, ou les masques; on se plaint encore si l'homme de la roue, de la corde ou de la guillotine, selon les temps, n'a pas suffisamment répété son rôle, s'il ne déchire pas les chairs couramment, s'il n'étrangle pas sans accroc, s'il ne coupe pas la tête avec aisance.

Au contraire, Paris ne demande rien à ces spectacles que la clémence du hasard lui envoie pour rompre le train monotone de son oisiveté ou de ses labeurs, à cette comédie fortuite et inespérée qui lui barre tout à coup le chemin, à ces impromptus de la place publique ou de la rue auxquels son insatiable besoin de distraction prodigue chaque jour le rire ou la pitié.

Paris est alors comme ces convives faciles qui partagent avec bonne humeur la fortune du pot. Il se contente d'un feu de cheminée, d'une femme qui tombe par la fenêtre, d'un chien accusé de rage, et même d'un fou qui marche en gesticulant tout seul.

Un malheureux affaissé au coin d'une borne lui suffit, parce qu'il discutera longuement la question de savoir si le pauvre diable se meurt pour avoir trop bu ou pour n'avoir point assez mangé.

Je l'ai vu s'ameuter de tout son cœur (tandis que le rentier épouvanté fermait sa porte à double tour) pour suivre de toit en toit le serin envolé de la petite ouvrière, ou pour provoquer sur la corniche le perroquet fugitif de M^me^ la marquise.

Mais ce qui affriande surtout Paris, ce qui le met en liesse complète, c'est la belle et bonne bagarre, ce sont

les coups de poing généreusement échangés dans le ruisseau, les bosses au front, les yeux pochés, les vestes déchirées, les coiffes arrachées.

Car, en toutes choses, l'élément féminin fait toujours bien.

Et si la Providence veut que la femme ait le dessus contre un comique traditionnel, comme le sont, par exemple, les perruquiers, les apothicaires et les concierges, ou bien si le battu appartient à l'une de ces catégories que Paris déteste d'instinct, les sergents de ville, les recors et les gendarmes, la joie publique peut et doit arriver au comble de l'ivresse.

Tel était ici le cas. Sur le pavé comme aux fenêtres, deux mille personnes se tordaient dans les convulsions d'un fou rire, parce que la bataille avait lieu entre une Picarde et un exempt, et parce que l'exempt était rossé par la Picarde.

Dès le commencement du tournoi, une dizaine de juges de camp, garçons bouchers, mitrons ou compagnons de jurandes, s'étaient chargés de faire le cercle et de maintenir le combat dans des conditions honorables. L'exempt n'y allait pas de bon cœur ; il se défendait mollement, et prenait chasse de temps en temps autour du carrosse, dont le cocher immobile présentait l'image de la plus haute impartialité.

Un instant avant l'apparition de Fortune, la Picarde avait soulevé des tonnerres d'applaudissements en déchirant du haut en bas sa jupe, qui la gênait pour courir.

Elle était, cette brave fille, d'une agilité extraordinaire, et en un moment où l'exempt s'abritait derrière

l'attelage, elle avait franchi les deux chevaux par un tour de voltige exécuté à miracle.

C'était alors que le malheureux homme de police, se voyant acculé, avait, d'un geste peut-être involontaire, dégainé son épée.

Autre tonnerre, mais, cette fois, tonnerre de huées.

L'épée avait été brisée sur le genou d'un garçon boucher, et désormais, les deux champions étaient étroitement aux prises.

L'exempt avait retrouvé du courage tout au fond de l'impossibilité où il était de fuir; il gardait bon pied, bon œil, en définitive, et ce n'était pas un adversaire à dédaigner, mais il y avait un diable dans le corps de cette Picarde. Ses bras et ses jambes frappaient à la fois; elle semblait avoir inventé ce bel art, une des gloires de notre ère moderne, que tous les peuples civilisés connaissent sous le nom de boxe française.

L'exempt, étourdi par ce déluge de coups, cherchait surtout à la saisir; mais chaque fois qu'il s'élançait, refermant les bras et croyant la tenir enfin, il n'embrassait que du vent, et la terrible Picarde faisait tomber sur son crâne comme un véritable déluge de coups de poing.

— La mule du Pape! dit Fortune, dont le premier regard jugea le triste état de l'exempt, elle va mettre monsieur mon frère en capilotade!

— Assez! assez! criaient en ce moment des fenêtres quelques femmes compatissantes.

— La paix! répondirent les juges du camp : la brave fille venge son honneur, que le rat de police a voulu lui ravir. Hardi, la Picarde! travaille, mon enfant!

La Picarde travaillait. Elle avait commencé en riant, mais elle s'acharnait maintenant à la besogne et le sang lui venait aux yeux.

Fortune traversa le cercle, appuyé sur sa canne à pomme d'or. Il était en pleine lumière; tout le monde le regardait et un murmure sourd s'éleva parmi la foule.

Tout Paris, les petits et les grands, les pauvres et les riches, connaissait cette figure légendaire.

Le nom de Richelieu courut de bouche en bouche.

Seul, le garçon boucher, qui était le plus près de lui, et qui avait la vue basse peut-être, ne sut pas à qui il avait affaire. Il le prit par la basque de son habit sans aucune façon, et voulut le faire reculer.

Fortune se retourna paisiblement et lui brisa son jonc sur la tête.

Il y eut un grand silence, et nous sommes forcé de l'avouer, tout le monde trouva que M. le duc avait raison.

Les camarades du garçon boucher, qui tenait sa tête à deux mains, lui dirent :

— Tu n'avais donc pas reconnu M. le duc?

Et ce bon garçon lui-même murmura en se tirant une mèche de cheveux :

— Monsieur le duc, je ne vous avais pas reconnu.

En ce moment, l'exempt, qui était aux abois, submergé par un véritable déluge de soufflets, de bourrades et de ruades, tomba sur ses genoux, mais sans demander grâce.

La vindicative Picarde s'élança sur lui et le saisit aux cheveux.

Fortune prit la Picarde à bras le corps par derrière.

— Pas de mauvais coups! cria-t-on de tous côtés; prends garde, ma commère, c'est M. le duc.

Ceci n'eût pas arrêté la Picarde, mais Fortune lui dit en même temps à l'oreille :

— Corbac! mon prince, il n'en peut plus. Vous en avez fait assez pour un portefaix, trois fois trop pour un gentilhomme.

La prétendue Picarde se retourna et le regarda d'un air ébahi.

— Croyez-vous, cavalier? murmura-t-elle. Par la morbleu! vous avez bien fait de venir, car j'ai idée que j'allais l'étrangler!

Le cercle, cependant, s'était rétréci, et les lueurs de toutes les lanternes se dirigeaient vers le visage de Fortune.

C'était là un dénouement inattendu, curieux, une péripétie de choix : le hasard comblait, cette nuit, les badauds du quartier Saint-Antoine, et quand même la Picarde eût assommé tout à fait l'exempt, la foule n'aurait pas eu tant de plaisir.

On s'en donnait à cœur joie de regarder ce brillant duc de Richelieu, que personne n'avait jamais vu de si près, et quelques-uns, tournant les yeux vers le malheureux homme de police, toujours agenouillé sur le pavé, commençaient à remarquer la ressemblance qui existait entre lui et son sauveur.

— Eh bien! bonhomme, lui dit Fortune avec bonté, tu peux te relever si tu veux et rentrer dans ton carrosse de louage. Que ceci te serve de leçon; les marauds

comme toi sont battus quand ils essayent de singer les gens de qualité comme nous.

La foule applaudit cette morale. La Bastille qui regardait tout cela de loin, avait encore 60 ans à vivre.

Le vrai duc de Richelieu se mit sur ses pieds en chancelant, et leva enfin ses yeux gonflés sur Fortune.

C'était un esprit fort, mais comme presque tous ceux qui ne veulent plus croire en Dieu, il était superstitieux jusqu'à l'enfantillage.

La vue de Fortune couvert de ses habits de la veille lui fit le même effet que s'il se fût aperçu lui-même dans une glace.

Et comme il n'y avait pas de glace, il passa ses deux mains blanchettes et tremblantes sur ses yeux éblouis.

— Qui êtes-vous? balbutia-t-il, en proie à une risible terreur.

Fortune le regarda du haut en bas.

— Ah ça! dit-il, qui es-tu toi-même? J'entends conter depuis quatre à cinq jours cette bourde d'un croquant, allant et venant dans Paris, qui a l'impertinence de me ressembler trait pour trait.

La foule ponctua cette interpellation par un bruyant murmure. Elle s'amusait mille fois mieux qu'à la fête du roi.

— On a été jusqu'à me faire entendre, poursuivit Fortune, que le susdit maraud pourrait bien être un bâtard de monsieur mon père. Personne n'est à l'abri de cela. Si la chose est vraie, mon garçon, je te défends de

rester dans la police. Viens me voir demain matin ; je t'achèterai une lieutenance dans un régiment partant pour les Indes, et tu iras te faire tuer proprement loin d'ici.

Il pirouetta sur ses talons, et le vrai duc, qui avait l'air d'un homme ivre, franchit le marchepied de sa voiture au milieu des cris de la foule.

La foule lui reprochait de ne pas savoir dire seulement : grand merci.

Le carrosse s'ébranla. Dix minutes après, les derniers curieux quittaient la place, étonnés de voir, à l'entrée de la cour de Guémenée, M. le duc de Richelieu et la Picarde en grande conférence et se tenant les côtes à force de rire.

L'entente familière qui s'était établie tout à coup entre M. le duc et la Picarde était faite assurément pour tenir en haleine la curiosité des badauds. Mais M. de Richelieu avait fait un geste de la main en disant : « Rentrez chez vous, bonnes gens ; » et malgré la grande envie que chacun avait de savoir, tout le monde s'était retiré.

Marton regardait Fortune à la lueur du réverbère voisin et disait avec conviction :

— Si vous vouliez, cavalier, Paris serait bien embarrassé de savoir lequel de vous ou de l'autre est le vrai Richelieu. Les poings me démangent en vous regardant.

— Corbac! c'est de la goinfrerie, s'écria Fortune. Vous l'avez battu à plate couture. Avait-il pénétré auprès de notre belle Aldée?

— Jamais! Vers sept heures du soir, on a sonné à la

porte de l'escalier. C'était un petit homme qui arrivait avec un grand chien, et qui n'avait pas l'air très-rassuré...

— Il vous a dit : « L'heure est venue, » interrompit Fortune.

— Juste! et il demanda la pâtée pour lui et pour sa bête, ajoutant qu'il était de vos amis. Muguette a emmené Aldée dans la chambre de la vieille dame, et je suis resté seul en face de l'armoire mystérieuse.

— Il faut vous dire, interrompit ici Courtenay, que Mlle de Bourbon avait été agitée tout le soir, et qu'elle avait contraint cette chère petite Muguette à lui passer une robe blanche. Elle avait voulu aussi des fleurs dans ses cheveux. Ah! cavalier, nous aurons bien de la peine avec ma pauvre Aldée; mais, sur ma foi! son malheur ne fait qu'augmenter ma tendresse.

Fortune lui serra la main silencieusement. Courtenay reprit :

— Elle a chanté, elle a dansé, et les larmes me venaient aux yeux, en la voyant si gracieuse et si belle. De temps en temps, elle venait vers moi, et me regardait avec tristesse en murmurant ces mots toujours les mêmes : J'irai! j'irai!

— Il y a quelque dessein extravagant dans la nuit de cette pauvre cervelle! murmura Fortune, mais nous verrons.

— Le plus fort est fait, riposta Marton. Je voudrais gager que M. de Richelieu a renoncé pour toujours à l'armoire.

— Voyons l'aventure de l'armoire, dit Fortune.

— Quand la petite Muguette fut partie, raconta Cour-

tenay, il se fit un bruit derrière les robes ; puis les planches craquèrent et je fus l'homme le plus étonné du monde en voyant paraître un exempt. Je crus d'abord que c'était vous, d'autant que ce matin vous aviez un costume pareil...

— La mule du Pape ! vous dites bien, puisque c'était le même, interrompit Fortune. Cette Zerline est un démon.

— Je m'écriai, repartit Courtenay : Pourquoi, diable entrez-vous par ici, cavalier ? Mais une bourse très-bien garnie, et que le nouvel arrivant me jeta en guise d'exorde, me donna à réfléchir. Je reconnus en outre, auprès de l'oreille gauche, la cicatrice d'une de mes bourrades de la Bastille, et, pour en avoir le cœur net, je fis une belle révérence en murmurant : Monsieur le duc, qu'y a-t-il pour votre service ?

Il eut l'effronterie de me répondre :

— J'ai ouï dire que la chère enfant n'a pas la cervelle bien solide, mais on ne lui fera aucun mal. Il s'agit d'une simple gageure : mon honneur en dépend, vertubleu ! et fût-elle prise de la fièvre ou du chaud mal, je veux l'avoir cette nuit à ma petite maison de la Ville-l'Évêque.

C'était assez d'explications comme cela, qu'en pensez-vous, cavalier ? Mes poings se sont noués d'eux-mêmes, et j'ai commencé à le battre tout de suite. Je l'ai battu dans la chambre et dans l'antichambre ; je l'ai battu sur le carré, dans l'escalier, tout le long de la cour de Guémenée, et je l'ai battu surtout dans la rue où nous sommes arrivés, suivis déjà par tous les voisins. Il ne criait pas, je dois lui rendre cette justice : il porte bien les

coups, mais moi je criais pour deux, et le monde s'est rassemblé. La vue de toute cette foule me donnait du cœur à la besogne, et l'idée me venait de tuer ce vil coquin à force de soufflets. Si vous n'étiez pas arrivé, cavalier...

— J'avais besoin de lui ailleurs, interrompit Fortune, sans parler des liens de la nature, qui m'obligeaient à ne le point laisser assommer tout à fait. J'ai dû vous toucher un mot de mon plan en temps et lieu ; c'est une jolie chose, et il faut que M. le duc soit chez lui, ce soir, pour la réussite de mon plan. La peste ! Marton, ma mie, nous n'avons pas fini de rire !

Un cri déchirant lui coupa la parole.

Le cri venait de la cour de Guémenée, où l'on disait :

— Raymond ! Marton ! au secours !

Fortune devint tout blême, parce qu'il avait reconnu la voix de Muguette.

Au moment où le prince et lui s'élançaient, Muguette parut en effet au bout de l'allée. Elle vint tout en larmes et haletante se jeter dans les bras de notre cavalier.

— L'avez-vous vue? balbutia-t-elle.

— Qui? demanda Courtenay, Aldée?

— Elle n'est plus là, répondit Muguette à travers ses sanglots. Elle a fui, elle est perdue !

XXIX

OU FORTUNE N'A PLUS QU'A SUIVRE SON PLAN

Fortune et Courtenay interrogèrent la pauvre petite Muguette que ses larmes étouffaient.

Voici ce qu'elle leur apprit :

— Pendant que la grande bataille de Marton et de l'exempt commençait dans la chambre à coucher d'Aldée pour se continuer au dehors, Muguette servait l'homme au chien qui prenait son repas dans la salle à manger. La Pistole avait recouvré son excellent appétit, mais l'inquiétude le tenait toujours à la gorge, car au moindre bruit il se levait, mettant l'épée à la main.

Le chien Faraud imitait son maître de point en point, tantôt rongeant un os de bon cœur, tantôt se dressant sur ses pattes et flairant au vent avec menace.

Aldée était près de Mme la comtesse de Bourbon dans l'appartement de cette dernière.

La comtesse appela au bout d'un quart d'heure à peu près pour s'informer d'où venait ce bruit qui entrait par les fenêtres ouvertes.

C'était comme un long murmure qui allait s'enflant et s'abaissant, selon les caprices de la bagarre.

Il arrivait par bouffées de la rue St-Antoine et traversait toute la cour de Guémenée.

La vieille dame était fort en peine, ce bruit lui faisait peur.

Quand Muguette s'étonna de l'absence d'Aldée qu'elle croyait trouver chez la comtesse, celle-ci s'écria :

— Mlle de Bourbon n'était-elle pas avec vous, ma fille ?

Et tout de suite après elle ajouta :

— J'ai sur la poitrine comme le poids d'un grand malheur !

Muguette s'élança dans la chambre à coucher d'Aldée qui était vide.

Sur les meubles et sur le lit il y avait des objets de toilette jetés en désordre, comme si la pauvre jeune fille privée de raison, eût fait parmi ces chiffons, au dernier moment, un choix précipité.

La porte qui donnait sur l'antichambre était grande ouverte aussi bien que la porte de l'antichambre elle-même communiquant avec l'escalier.

Mais ce qui frappa Muguette davantage ce fut la vue

de l'armoire, au fond de laquelle un trou béant livrait accès dans la maison voisine.

Il y avait tout auprès de l'armoire des feuilles de rose blanche sur le plancher, et Muguette se rappelait bien avoir vu Aldée passer une rose blanche dans ses cheveux.

— Et te souviens-tu, interrompit ici Muguette, te souviens-tu mon cousin Raymond : je t'avais dit que notre chère Aldée allait tout le jour répétant : j'irai, j'irai...

— Je m'en souviens, murmura Fortune, et je te demandai si par hasard elle n'avait point reçu quelque message. Tu me répondis : impossible !

— Je croyais que c'était impossible, murmura Muguette en baissant la tête, mais je me trompais, mon cousin Raymond, car il y avait un papier sur le plancher parmi les feuilles de rose blanche.

— Que disait le papier? s'écrièrent à la fois Fortune et Courtenay.

— Le papier disait, répliqua Muguette : « le prison-« nier de la Bastille viendra chercher ce soir la belle des « belles, mais s'il ne peut vaincre les obstacles, la bien-« aimée sait le chemin du rendez-vous... »

Il y eut un silence, puis Fortune et Courtenay dirent en même temps :

— Elle avait donc déjà reçu d'autres messages !

— Comme j'achevais de lire le billet, reprit Muguette, j'ai entendu, dans la nuit de la maison voisine, de l'autre côté de l'armoire, un grand gémissement.

Et en même temps, l'homme au chien est entré dans la chambre, tenant par le collier sa bête qui l'entraînait.

Le chien s'est lancé vers le trou et l'homme n'a pas osé le suivre.

Mais moi, j'ai pris un flambeau et j'ai couru derrière le chien en criant :

— Aldée ! mademoiselle Aldée !

Un second gémissement m'a répondu.

C'était une grande chambre toute nue. Il y avait au milieu, sur le carreau, un vieillard moribond qui gémissait.

Ses cheveux gris étaient épars, ses yeux semblaient vides et toute sa figure s'agitait en une grimace effrayante...

— Chizac ! murmura Fortune, Chizac-le-Riche !

— Le chien flairait les poches du vieillard avidement, poursuivit Muguette; il y fourrait son museau tout entier et en retirait des papiers de caisse.

Le vieillard disait d'une voix creuse :

— Je ne veux pas de prêtre ! je ne suis pas malade ! j'achèterai la santé et la vie, j'achèterai les juges, j'achèterai le roi !

— Que nous importe tout cela? s'écria Courtenay. Aldée ! Aldée ! ne nous parle que d'Aldée !

Fortune gardait le silence.

— Aldée, répéta Muguette, moi aussi je ne pensais qu'à Aldée. Je me détournai du vieillard qui râlait et je courus de chambre en chambre dans cette maison vide, appelant toujours : Aldée, Aldée ! La dernière porte que j'ouvris me mit sur un palier et je descendis les marches. Je me trouvai dans la cour de Guémenée, à dix pas de notre porte. Le vent éteignit mon flambeau et je me

mis à courir comme une pauvre folle en criant au secours.

Courtenay se frappa le front violemment.

— Et je ne l'ai pas devinée ! s'écria-t-il. Au moment ou je sortais dans la rue poussant cet homme devant moi, j'ai vu une forme blanche qui glissait le long des maisons... par le saint sépulcre ! je donnerais le nom de mon père pour des habits et une épée !

— Mon prince, répliqua Fortune, le costume n'y fait rien et dans tout ceci l'épée n'aura point de rôle.

— Rentre à la maison, chérie, interrompit-il en prenant Muguette dans ses bras, et dis à la comtesse de Bourbon qu'elle reverra sa fille avant qu'il soit deux heures ou qu'il n'y aura plus de cavalier Fortune !

— Prince, reprit-il presque gaîment, nous avons deux paires de bonnes jambes pour faire une longue route ; nous allons voir lequel de nous deux va gagner, ce soir, le prix de la course !

M. le duc de Richelieu était un de ces heureux à qui rien ne résiste, pas même le sort, et qui finissent par se regarder comme les créanciers éternels de la victoire.

Habitué à triompher partout et toujours, il ne savait point supporter une défaite, et l'idée du ridicule qui, jamais ne l'avait atteint, lui faisait horriblement peur.

Déjà une fois il avait été battu par ce fou de Courtenay, mais c'était à la Bastille et l'intervention des deux Princesses donnait à l'anecdote une très-piquante tournure.

Ici, rien, sinon une grêle de taloches, reçues dans la plus grotesque situation qui se puisse imaginer !

M. le duc avait été roué de coups, comme une recrue, par une bonne grosse fille, devant deux mille badauds des deux sexes. Son déguisement d'exempt ajoutait au désolant comique de l'aventure. Il croyait bien avoir reconnu Courtenay sous le bavolet de sa terrible ennemie, et d'ailleurs n'y avait-il point cet insolent drôle, travesti en Richelieu, qui avait interverti les rôles et qui lui avait sauvé la vie en lui donnant un brevet de bâtardise ?

Contre celui-là le courroux de M. le duc ne connaissait point de bornes, il l'aurait poignardé sans pitié.

On a vu de ces éblouissants vainqueurs perdre en un seul jour tout leur prestige. Il suffit pour cela d'un éclat de rire, or M. le duc de Richelieu entendait d'avance l'éclat de rire qui devait éveiller la ville et la cour le lendemain matin.

C'était une comédie complète, une farce qui serait jouée certainement à la foire sous ce titre : *la gageure d'arlequin.*

La gageure ! à ce seul mot le pauvre duc n'avait plus que de l'eau tiède dans les veines. Ils étaient tous là-bas à l'attendre dans la salle à manger fleurie : Cadillac, Bezons, Gacé, — Gacé, le tenant de son pari, — la duchesse, la marquise, les danseuses, tous et toutes s'étonnant déjà de son retard !

Quelle friandise pour ce monde jaloux ! Richelieu battu, battu à plate couture !

Richelieu qui avait promis à cette tablée de roués et de nobles courtisanes le spectacle d'un double sacrifice, Richelieu qui avait désigné lui-même pour victimes les deux reines de beauté entre lesquelles se partageait l'admiration de Paris !

Ni l'une ni l'autre! la princesse de sang royal lui manquait comme la fille en deuil du pauvre musicien; il revenait seul de la chasse infructueuse, les cheveux mêlés, la joue rouge, le front contusionné, les habits en lambeaux.

Au lieu du splendide gibier dont il avait vendu la peau d'avance, il rapportait, pendu aux basques de son costume d'exempt, le plus effrayant sujet de chanson satirique qu'on eût proposé depuis vingt ans à la verve rieuse des rimeurs!

Voyons! il faut plaindre un peu ce misérable duc, affaissé dans l'angle de son carrosse et tenant à deux mains ses tempes endolories où il y avait des noirs et des bleus.

Il eut l'idée de se tuer, lui, Richelieu, et de donner au suicide de Vatel un pendant historique.

Mais on aurait ri du coup d'épée. Le coup d'épée n'aurait pas eu d'autre résultat que de fournir un couplet de plus à la chanson.

Comment se venger de la Picarde? comment assommer cet impertinent bâtard?

Il y avait l'exil qui était aussi un refuge. M. de Richelieu se vit dans les plaines de la Hongrie ou tout au fond des forêts vierges du Nouveau-Monde, mais il lui semblait entendre de si loin les épigrammes de Gacé et le rire aigre de La Sôûris.

Il savait son monde parisien sur le bout du doigt; il avait conscience de ce fait qu'après sa déconvenue pas une seule parmi les mille femmes attelées à son char ne prendrait le deuil de son prestige défunt.

Il sentit à ses yeux comme une démangeaison et une

brûlure. Il ne connaissait point cela : il n'avait pas pleuré à la mort de son père; il n'avait pas pleuré non plus quand cette pauvre douce victime, Mme Michelin était morte en lui pardonnant.

Il n'avait jamais pleuré.

Il porta la main à sa paupière et sentit une goutte d'eau qui mouillait le bougt de ses doigts.

C'était une larme, — la première larme de Richelieu!

Tandis que M. le duc, démentant sa renommée, donnait ainsi de précieuses marques de sensibilité, le carrosse avait marché, traversant tout Paris. Il s'arrêta au coin de la rue d'Anjou et du chemin de la Ville-l'Évêque, devant la porte de la petite maison, louée à Chizac-le-Riche.

M. le duc sortit en sursaut de ses réflexions et sa première pensée fut d'ordonner à son cocher de prendre la route de St-Germain-en-Laye.

Il n'y avait en effet de possible que la fuite.

Mais la gloire n'est jamais un pur fruit du hasard. Tous les héros dont les noms sont inscrits dans les annales du monde ont possédé quelque vertu apparente ou cachée qui les mettait au-dessus du commun des mortels.

La vertu de M. de Richelieu était de ne jamais jeter ses cartes avant la fin de la partie. L'espoir lui vint que peut-être ses convives avaient manqué à l'appel, que son cuisinier était mort ou qu'un incendie avait dévasté l'intérieur de la petite maison.

Sur son ordre, le cocher sonna et demanda M. Raffé.

Le célèbre valet de chambre vint, tiré à quatre épingles comme toujours, et ouvrit la portière du carrosse.

— Comment coquin ! s'écria-t-il à la vue du costume d'exempt qui déguisait son maître, c'est encore toi !

M. le duc dressa l'oreille.

— Mons Raffé, dit-il, connaissez-vous donc le quidam qui porte aujourd'hui sur ses épaules l'habit que j'avais hier ?

Le valet de chambre se courba en deux et balbutia :

— Les convives de M. le duc sont au grand complet et font tapage en se plaignant de son retard.

La maison n'avait pas brûlé.

— Ils peuvent attendre, dit M. le duc avec mauvaise humeur, j'ai ma migraine et je vais me mettre au lit.

— Comment ! comment ! s'écria Raffé, et les deux belles personnes qui attendent M. le duc !

Richelieu crut avoir mal entendu.

— De qui parles-tu ? balbutia-t-il.

— De celles qui devaient nécessairement venir, répondit Raffé, est-ce que M. le duc a jamais perdu une gageure galante ?

Richelieu sauta hors du carrosse.

— Elles seraient ici ? interrogea-t-il en se plantant devant Raffé : Thérèse Badin et M^lle^ de Bourbon ?

— Elles sont ici, répondit le valet. Comment n'y seraient-elles pas puisque c'était le bon plaisir de M. le duc ? Thérèse Badin me paraît fort impatiente et M^lle^ de Bourbon est un peu...

Il n'acheva pas, mais il se toucha le front.

— Du reste, ajouta-t-il, ces messieurs et ces dames ont bu comme des futailles là-haut, en vous attendant et ce sera une jolie soirée !

Richelieu s'était redressé de toute sa hauteur.

Le vaincu n'était plus là, il n'y avait que le héros.

— Allons souper ! dit-il en passant le premier le seuil de la maison.

— J'espère, insinua Raffé, que M. le duc va faire un bout de toilette.

— Il n'y a pas de plus brillante toilette pour le général vainqueur, répartit Richelieu, que l'uniforme troué par les balles et souillé par la poussière de la mêlée : je veux me montrer dans ma gloire ! Donne-moi seulement une épée : j'ai dû briser la mienne sur le crâne de quelque coquin.

Il avait eu raison de garder son jeu jusqu'au bout, la dernière carte était la bonne.

En prenant bravement les devants, avec l'esprit qu'il avait et l'effronterie que nul ne pouvait lui refuser, il pouvait tourner les canons et changer du tout au tout la face de la bataille.

Il avait le premier la parole, ce qui est une chose suprême; rien ne lui était plus facile que de transformer sa déconvenue en triomphe, puisque Dieu lui donnait les deux conquêtes promises et que la gageure était gagnée.

Courtenay, déguisé en Picarde, et ce bâtard qui avait pris le nom et les habits de Richelieu étaient des vaincus, puisqu'ils n'avaient rien pu empêcher. Leurs efforts, les obstacles accumulés, la lutte au milieu de la foule ameutée, tout ajoutait désormais un prix infini à la victoire.

— J'ai été battu, dit-il imposant silence à la bruyante acclamation qui accueillait son entrée. Plaignez-moi, mes amis.

— Comme vous voilà fait, duc ! s'écria-t-on de toutes parts.

Richelieu promena son regard autour de la table où tout le monde était ivre déjà autant qu'il le pouvait souhaiter.

— J'ai été battu comme plâtre, poursuivit-il, ah ! ah ! Gacé, mon ami, tes cent pistoles m'ont coûté cher !

— Pourquoi cette mascarade ? demanda Cadillac.

— Il a le visage tout meurtri ! s'écrièrent à la fois plusieurs dames.

Et une duchesse qui avait le chambertin tendre ajouta :

— Armand, mon cher trésor, dis-moi le nom du brutal, et fût-il prince du sang, je le fais assommer par ma livrée !

— Le brutal est prince, répliqua Richelieu et prince du sang a ce qu'il dit, mais pour l'assommer je n'ai eu besoin de personne.

Il avait gagné le milieu de la table, où restaient trois places vides : une pour lui, les deux autres pour M^lle^ de Bourbon et Thérèse Badin.

— Ça, M. le comte, reprit-il en s'adressant à Gacé, je vous fais observer que j'aurais pu aisément rompre notre gageure car, dans l'intervalle, nos deux reines de beauté ont changé de condition : l'une a perdu son père, ce qui est un empêchement aux bagatelles d'amour, l'autre est devenue folle.

Il y eut une sorte de malaise parmi ces hommes et ces femmes qui étaient habitués pourtant à ne s'étonner de rien.

Richelieu poursuivit :

— Je suis fâché d'avoir parié cent pistoles, c'est trop

cher. Le beau ce serait de bruler une ville pour un petit écu et l'honneur. Avez-vous envie de rire ou de pleurer? buvez si le cœur vous manque et sachez qu'un galant homme n'a que sa parole. Je vous avais promis pour régal les deux plus belles filles de Paris : plutôt que d'en avoir le démenti je vous les aurais servies mortes!

Disant cela, il était mignon à croquer.

Sa voix fondait comme un bonbon et son sourire était de sucre; il ajouta en se tournant vers la porte :

— Raffé, qu'on apporte ma chasse : Aldée de Bourbon et la fille à Badin!

XXX

OU FORTUNE A LE PLAISIR DE VOIR LA RÉUSSITE DE SON PLAN

Les femmes étaient ivres, les hommes auraient eu honte de montrer ce qu'il leur restait de cœur. Le temps le voulait ainsi; la fable de La Fontaine était retournée : les bœufs essayaient de s'applatir en grenouilles, et tout ce vieux monde se mourait étranglé par le blasphème idiot.

Gacé tout seul protesta. Encore était-ce par rancune :

— Nous jouons à qui perd gagne, dit-il. Duc, quand je devrais te donner dix mille louis au lieu de cent pistoles, je ne voudrais pas être à ta place.

Richelieu lui adressa un petit signe de tête protecteur.

— Comte, murmura-t-il, tu es austère comme fut Barbe-Bleue, on sait cela. Ta chère petite comtesse est obligée de m'écrire maintenant du fin fond de l'Anjou.

Gacé devint livide et voulut se lever, mais il fut contenu par ses voisins, tandis qu'un éclat de rire faisait le tour de la table.

Les verres s'emplissaient et se vidaient, je ne sais comment les toilettes se débraillaient d'elles-mêmes. Toutes les faces tournaient au rouge et les voix rauques se rouillaient.

En quelques minutes la débauche élégante s'était faite orgie.

La porte s'ouvrit. Thérèse Badin parut la première en grand deuil; elle tenait à la main le glaive breton, le collier d'abeilles et l'enveloppe de parchemin où était le traité Espagnol.

C'était une honnête fille que Thérèse, mais elle avait vu le monde, et le spectacle de cette ripaille ne lui fit pas peur.

Elle recula seulement d'un pas dans le premier mouvement de sa surprise et les belles lignes de sa bouche eurent une expression de dédain irrité.

Toutes les bacchantes, duchesses ou sauterelles, se levèrent en tumulte et agitèrent leurs coupes pour lui souhaiter la bien-venue.

Elle écarta d'un geste froid M. de Cadillac qui lui offrait la main et marcha droit à Richelieu.

Richelieu voulut lui prendre un baiser.

Elle le repoussa si rudement qu'il chancela.

— Vous m'avez menti, M. le duc, dit-elle, et cela est lâche, car vous avez dû croire que la fille d'un pauvre homme décédé n'aurait point de défenseur contre vous.

Elle se tourna vers les convives et ajouta :

— J'aimais M. le duc de Richelieu. J'ai une lettre de lui où il m'affirme que mon deuil sera respecté chez lui. A qui la honte ?

On regardait et on écoutait. La moindre plaisanterie obscène eut ramené le rire, car Thérèse Badin ne pouvait imposer longtemps à de si grandes dames et à de si grands seigneurs.

Mais Richelieu à qui seul appartenait le rôle de boute-en-train ricanait à blanc et cherchait en vain un bon mot qui le fuyait.

Ses yeux étaient fixés sur l'enveloppe timbrée aux armes de S. M. Catholique, et son regard exprimait une vague inquiétude.

Thérèse déposa devant lui le glaive, le collier et l'enveloppe en disant :

— Voici ce qui vous appartient.

Au moment où M. de Richelieu mettait la main sur l'enveloppe, la porte s'ouvrit de nouveau et une jeune fille qui avait au front la pâleur d'une morte franchit le seuil.

Tout le monde connaissait la Badin, qui était la beauté même, la grâce, la jeunesse; personne, parmi les convives, n'avait jamais vu celle-ci. Elle était belle autrement que Thérèse, plus belle encore peut-être, mais il y avait dans sa beauté quelque chose d'étrange et de douloureux.

Elle était habillée de blanc, elle avait des fleurs à demi

effeuillées dans les cheveux. La coupe de sa robe rappelait d'anciennes modes devenues comiques, et pourtant toute sa personne répandait une exquise saveur de mélancolie et de majesté.

Elle ne vit même pas les gens qui étaient autour de la table, son regard s'élança vers Richelieu et une délicate rougeur colora ses joues. Elle se mit à marcher, légère comme une vision et les boucles de sa merveilleuse chevelure se balancèrent sur ses épaules d'enfant.

Il y avait dans la salle un grand silence, l'orgie était vaincue.

Aldée de Bourbon jeta ses deux bras charmants autour du cou de Richelieu, étonné, presque repentant.

Il y avait dans le rayonnement de sa prunelle un angélique, un délicieux amour.

Elle ne dit rien, mais deux perles de cristal se balancèrent à ses longs cils et roulèrent lentement le long de ses joues.

Thérèse regardait la porte d'entrée derrière laquelle un bruit se faisait.

M. de Gacé tira de sa poche une bourse qu'il lança jusque dans le giron de Richelieu.

— Duc, dit-il, voilà tes cent pistoles, tu es un infâme!

La bourse rebondit sur la table où les pièces d'or s'éparpillèrent.

Thérèse sourit amèrement. Quelque chose passa dans les grands yeux d'Aldée.

— Mordieu! dit la duchesse qui parlait gras comme un ange, est-on ici à l'enterrement? j'ai soif, buvons!

— Et chantons! ajouta La Souris.

— Et dansons! dirent les autres.

L'orgie se réveilla.

Pour la première fois, le regard d'Aldée se tourna vers ces femmes et ces hommes qui l'entouraient. Elle se dégagea de l'étreinte de Richelieu qui avait pris sa taille à deux mains et le repoussa doucement.

Ses doigts qui frémissaient touchèrent son front. Elle poussa un cri faible, disant :

— Où suis-je donc ici?

Puis se couvrant le visage de ses mains, elle tomba comme une morte.

Au même instant trois coups furent frappés à la porte d'entrée et une voix dit au dehors :

— De par le roi!

Tout le monde se leva en désordre. Ce fut Thérèse Badin qui ouvrit la porte.

M. de Saintot, capitaine aux gardes, entra l'épée à la main.

Par une autre porte et malgré les efforts de Raffé, d'autres intrus faisaient irruption : c'étaient le cavalier Fortune et Courtenay, cachant leurs déguisements sous des manteaux; c'était ensuite l'inspecteur Bertrand, Réné Briand et des hommes de la lieutenance.

Avant même que M. de Saintot eut parlé, Courtenay avait relevé Aldée et la soutenait dans ses bras.

L'inspecteur Bertrand, non moins agile, avait mis la main sur le traité d'Espagne, et Réné Briand était aux côtés de Thérèse.

— M. le duc, dit Saintot, le costume que vous portez vient de l'Arsenal; tous les gens qui ont été arrêtés, les armes à la main, sous le vestibule de l'Opéra, ce soir, portaient le même costume que vous. Je vous prie, au nom

du roi, de me rendre votre épée, et j'ai bien peur cette fois que vous ne la revoyiez de longtemps.

— M'accuse-t-on d'avoir conspiré ? s'écria Richelieu.

L'inspecteur Bertrand remit au capitaine des gardes le collier, le glaive et le traité.

— Voici les preuves que j'avais promises, dit-il.

— Comment ! s'écria la duchesse, on va remettre ce pauvre amour à la Bastille !

— Pourquoi allait-il dans cette galère ? riposta La Souris. Philippe d'Espagne ne me rendrait pas les mille louis de pension que me fait M. le Régent !

Gacé qui tournait à la contrition comme tous les maris de sa sorte pensa :

— Y a-t-il donc une justice au ciel !

M. de Richelieu rendit son épée. En descendant les escaliers, escorté par Saintot et ses gardes, il put entendre ses convives qui demandaient gaiement leurs carrosses.

Fortune resta le dernier avec ce bon M. Raffé et lui dit :

— Je suis le bienfaiteur de la maison de Richelieu, car mon coquin de frère n'a pas encore d'héritier, et sans moi, le nom de monsieur mon père était soufflé ce soir comme une chandelle !

On ne dormit point cette nuit dans la maison de la rue des Tournelles où Fortune qui était apparamment le maître du logis avait donné asile à Thérèse Badin.

Thérèse avait subi la réaction de sa vaillance ; on avait été obligé de la porter à bras jusqu'au carrosse. Elle re-

posait maintenant dans la chambre d'Aldée, la main dans la main de Réné Briand.

Aldée dormait, étendue sur le lit de sa mère qui, pour la première fois depuis bien longtemps, se tenait droite et raide dans son fauteuil.

M. de Courtenay avait repris les habits de son sexe.

La vieille dame causait avec beaucoup de sagesse et tenait le dé de la conversation.

— La fille du musicien Badin, disait-elle, est une fort belle personne, mais ce que je reproche surtout à ce parvenu de Richelieu c'est de l'avoir mise dans le même tiroir que l'héritière unique de Bourbon d'Agost. Voilà où gît le manque absolu de savoir vivre. Quant à la réputation de mon Aldée, il est constant qu'une jeune princesse ne peut répondre des sorts, enchantements ou mauvais regards qui lui sont jetés par des loups-garous, par des nécromans ou par des vampires.

— Madame, interrompit Courtenay qui était agenouillé près du lit et qui guettait le réveil de la malade, M^lle de Bourbon est pour moi plus pure que les anges, et malheur à qui ne serait point de mon avis ! Mon meilleur espoir est qu'elle daignera favorablement accueillir ma recherche.

— Eh ! eh ! interrompit la vieille comtesse en souriant, vous êtes un prince de fort aimable tournure, mon cousin, et quand M^lle de Bourbon a rouvert les yeux tout à l'heure, elle a laissé tomber sur vous un regard qui ne m'a point paru de méchant augure. Le charme est rompu et dès que notre Aldée sera capable d'entendre la raison, je lui ferai le détail exact de votre généalogie.

— La mule du pape ! murmura Fortune, si elle résiste à cela...

— Approchez, cavalier, ordonna la bonne dame. Après certaine histoire que je vous ai racontée, je ne puis vous en vouloir de votre faiblesse envers M. le duc de Richelieu. Le respect des liens du sang va quelquefois se nicher dans des coins fort drôles. Je vous autorise à vous regarder comme étant à tout jamais l'ami et le serviteur de notre maison.

Elle lui tendit sa main sèche que Fortune baisa respectueusement, puis elle lui demanda non sans une certaine nuance d'affection protectrice :

— Jeune homme, qu'allez-vous faire de vos deux bras maintenant?

— Sur ma foi, ma respectée dame, répondit Fortune, vous avez beaucoup de bonté pour moi. Je m'étais mis sur les épaules tout un paquet de besognes qui touchent à leur fin, ce me semble : voici Thérèse Badin qui va devenir une honnête bourgeoise auprès de mon ami René, et voici notre chère Aldée en train de s'éveiller princesse. Le petit ménage de mon camarade Bertrand va comme un charme; il ne me reste plus qu'à régler les affaires de mon ami La Pistole, de sa femme et de leur chien. Si ma petite Muguette veut, nous prendrons notre élan de compagnie, et de compagnie, corbac! nous sauterons le fossé.

Il avait ses lèvres sur le front de la fillette qui pleurait, mais qui riait.

— Chut! fit en ce moment Courtenay.

Aldée rouvrait ses beaux yeux languissants; elle regarda tout autour d'elle, puis sa paupière se baissa, tandis qu'une fugitive rougeur montait à sa joue.

— M^lle^ de Bourbon, dit la vieille dame, voici M. le

prince de Courtenay qui nous a fait l'honneur de solliciter votre main dans les formes.

Aldée glissa un regard timide jusqu'au prince qui se penchait vers elle les mains jointes.

— C'est peut-être que j'ai rêvé, murmura-t-elle. Pierre, ou donc étiez vous?

— Prince, décida la vieille dame comme un juge qui prononce son arrêt, par ces paroles Mlle de Bourbon témoigne qu'elle agrée votre recherche. Je suis contente d'avoir mené à bien cette négociation qui va réunir en un seul faisceau tant de droits légitimes, mais jusqu'à présent ennemis. Nous mettrons dix royaumes dans le contrat...

— A défaut d'une métairie pensa Fortune.

Le lendemain nous retrouvons le cavalier Fortune assis à la table hospitalière de Bertrand, l'inspecteur, dans la maison de la rue de la Monnaie.

On avait envoyé les enfants jouer dans l'antichambre afin de causer commodément. La jolie blonde avait bien le visage un peu pâle, mais elle souriait comme le soldat qui a gagné une bataille décisive.

— Cavalier, disait l'inspecteur, je suis content de vous devoir la vie, car vous nous avez sauvés bel et bien, ma femme et moi, puisque c'est vous qui avez envoyé, rue des Cinq-Diamants, le bon chien Faraud et cet original de La Pistole...

— J'y aurais été moi-même sans ces diables d'affaires! voulut interrompre Fortune.

— Je sais, reprit Bertrand, que vous avez rudement travaillé, mais laissez-moi poursuivre. Quand Faraud

vint mettre son museau sous la porte de l'ancien cellier ou mourut Guillaume Badin, ma femme et moi nous étions réduits à un triste état et nous ne pouvions plus crier.

— Mais comment étiez-vous là? demanda Fortune.

— Nous étions là, reprit Bertrand, pour avoir voulu assurer le sort des petits. On a bien de la peine a gagner le pain d'une si nombreuse famille !... Mais il n'est pas sans intérêt pour vous de connaître cette histoire-là, cavalier, car j'ai dans ma poche un mandat, signé par le bailli suppléant Loiseau qui m'ordonne de courir sus au nommé Raymond, dit Fortune, prisonnier évadé du Châtelet de Paris.

— Tout n'est donc pas fini ! murmura notre cavalier.

— Tout sera fini ce soir, si vous voulez.

— Grâce à vous?

— Non, grâce à Chizac-le-Riche.

XXXI

OU FORTUNE MARCHE SUR DES MILLIONS

— Écoutez-moi seulement, reprit l'inspecteur Bertrand. Pour arriver jusqu'à l'ancienne chambre à coucher de feu Guillaume Badin, nous avions suivi, Julie et moi, bien malgré nous, le chemin que Chizac avait pris lui-même, la nuit du meurtre.

— Vous étiez entrés par la porte de la rue? demanda encore Fortune.

— Non, par une autre porte que personne n'avait vue quand se fit l'enquête, personne, sinon moi. Dès ce jour-là, j'avais deviné l'histoire de Chizac le riche; c'est

mon métier, et ce fut à coup sûr que je promis à Thérèse Badin de retrouver l'assassin de son père.

— Cavalier, interrompit ici l'inspecteur, ma femme et moi, nous n'avons pas toujours été du même avis sur la façon dont il fallait mener cette affaire. Elle me disait souvent : « Va droit ton chemin ; » mais l'état que j'ai fait vingt ans donne l'habitude des routes de traverse. Il y avait d'ailleurs les millions de ce Chizac qui le protégeaient comme une armure magique, et puis je voulais faire tout d'un coup une honnête fortune pour mon troupeau d'enfants. Quand je vais être à mon aise, je changerai de morale : c'est tout ce qu'on peut demander d'un pauvre diable.

La blonde Julie secoua la tête et murmura :

— Dieu a failli nous punir.

— Dieu n'est pas si méchant qu'on le dit, reprit Bertrand; la preuve, c'est que Faraud est arrivé à temps.

Il tendit la main à Fortune, qui souriait de confiance.

— Vous avez à peu près deviné l'histoire, cavalier, reprit-il, je vois bien cela. Ma femme et moi, nous étions partis, le soir où vous soupâtes avec nous, pour la pêche de l'argent. Nous voulions beaucoup d'argent. Outre qu'il y a chez nous des enfants dans tous les coins, d'autres peuvent venir encore, et nous nous étions dit : Il faut que chacun de ces bambins vive de ses rentes!

— En Italie, grommela Fortune, ils ont un proverbe qui dit : « Garez-vous des loups et des pères ! »

— A Paris, répliqua Bertrand, les loups ne comptent pas, et que dire aux bergers qui vont à l'herbe pour

leurs pauvres agneaux ! Je continue : Julie et moi, nous avions les moyens de parvenir jusqu'à la chambre à coucher de Chizac. Nous voulions quelque chose comme un bon testament. J'étais l'ombre de feu Bertrand, Julie était le fantôme de Colette Besançon, la malheureuse devineresse. La veille, une semblable comédie m'avait assez bien réussi, mais Chizac avait consulté, dans l'intervalle, des abbés ou des philosophes, car il était sur la défensive. Nous fûmes pris dans une ratière et murés au fond d'un réduit noir qui semblait n'avoir point d'issue. Nous restâmes là sans manger une nuit et un jour, et Julie, pauvre femme, me déchirait le cœur en me parlant des petits. Nos cris n'étaient point entendus. C'était un trou humide, dont les murailles semblaient épaisses comme celles d'une tour.

Nous étions déjà bien affaiblis et bien découragés, lorsque mes mains, qui n'avaient jamais cessé de chercher, rencontrèrent sur le sol un anneau encastré dans une dalle. Je soulevai la dalle, et Julie fut obligée de m'aider, car mes forces s'en allaient.

Sous la trappe, il y avait un escalier. Nous le descendîmes et nous arrivâmes à une porte fermée. Toute la nuit, nous travaillâmes à ouvrir cette porte. Nos efforts étaient désespérés, car nous sentions que la vie s'en allait en nous.

Quand la porte céda enfin, Julie seule put en franchir le seuil, mon dernier effort avait précipité tout mon sang à mon cerveau, et je venais de tomber la face contre le sol.

Elle appela. Les premières lueurs du jour paraissaient, venant de la rue, car nous étions dans le cellier

de Guillaume Badin, mais la rue était déserte, et personne ne répondit.

Julie vint se coucher près de moi, ne sachant même pas que le salut se trouvait désormais à quelques pas de nous.

Elle s'évanouit et les heures se passèrent.

Nous fûmes éveillés par les hurlements de Faraud et le grand bruit qui se faisait dans la rue, où les voisins attaquaient la porte avec un levier, car les gens s'étaient dit que peut-être il y avait encore là quelque malheur.

Une demi-heure après, nous étions dans notre logis, où Prudence nous faisait chauffer une bonne soupe, pendant que les petits, affolés de joie, sautaient et chantaient autour de nous.

Julie était tout au bonheur; moi, je songeais. Je n'avais rien gagné, sinon la connaissance de la route suivie par Chizac, pour pénétrer auprès de Guillaume.

A peine rentré, je reçus un ordre de M. d'Argenson qui m'appelait à l'hôtel de Tencin. J'aurais mieux aimé me mettre au lit après avoir avalé mon potage, mais je ne suis pas riche encore et j'ai besoin de tout le monde.

A l'hôtel de Tencin, sur ma parole, je vous pris pour le duc de Richelieu. Je fis mon devoir en conscience, comme vous pourriez en témoigner au besoin, et je n'ai quitté M. le duc qu'au guichet de la Bastille.

— Pour aller vous coucher, j'espère? dit Fortune en riant; vous aviez bien gagné votre nuit.

— Non, répliqua Bertrand, pour retourner rue des Cinq-Diamants à la maison de Chizac-le-Riche.

— Quoi ! s'écria notre cavalier, malgré l'aventure de la veille !

— Jamais on ne prend deux fois le même renard au même piége, répliqua l'inspecteur. Chizac m'appartient, non pas tout entier; que ferais-je d'une pareille montagne d'or ? Mais j'ai droit à un petit morceau de Chizac : c'est le patrimoine de mes enfants et le repos heureux de notre vieillesse.

Il envoya un baiser à Julie, qui écoutait tout cela paisiblement.

Les blondins continuaient leur joyeux tapage dans la chambre voisine.

— Cavalier, reprit l'inspecteur en se levant, vous avez droit aussi à un morceau de Chizac, et je me souviens d'une généreuse manie qui vous tenait de faire une dot à M^lle^ de Bourbon ; vous pouvez la contenter.

— Fi donc ! s'écria Fortune, avec de pareil argent !

— A votre aise, répliqua Bertrand, ne parlons plus de cela, puisque vous avez des préjugés. Restent deux points : votre engagement envers Thérèse Badin et le soin de votre propre sûreté, car vous êtes toujours sous le coup de la loi, et il faudra bien que je vous arrête pour obéir au mandat du bailli suppléant Loiseau.

— Vous savez bien que je suis innocent, s'écria Fortune, qui se leva à son tour.

— Je ne suis pas juge, répliqua Bertrand ; il faut que vous veniez chercher votre liberté, comme je vais, moi, chercher le pain de mes vieux jours.

— Et, demanda Fortune, avec une répugnance manifeste, où voulez-vous me conduire ?

L'inspecteur Bertrand ceignit son épée, mit son feutre et répondit :

— Au lit de mort de Chizac-le-Riche.

Ils sortirent ensemble. Dans la rue, Bertrand passa son bras sous celui de Fortune et reprit :

— Dès le premier jour, Chizac avait cette pensée d'éblouir un malheureux et d'acheter de gré à gré un remplaçant pour la justice. Votre camarade La Pistole n'est pas le seul qu'il ait marchandé ; j'en connais deux autres qui sont tous les deux en prison. S'il avait voulu rester en paix au début et s'abstenir de tout effort, il est bien certain que personne au monde n'aurait jamais eu l'idée de le soupçonner ; mais quand on a tué, on a une fièvre ; l'idée d'écarter le châtiment s'empare du cerveau et le tyrannise : à l'exception de ceux qui font du crime un métier, et qui ont le sang-froid né de l'habitude, tous les meurtriers se trahissent par l'excès même des précautions qu'ils élèvent autour d'eux comme un rempart. L'argent ne coûtait rien à ce Chizac ; il s'est dit : J'entasserai des montagnes l'une sur l'autre pour me faire un abri. Mais chaque pierre, chaque motte de terre composant ces montagnes était une preuve qui criait à lui-même et aux autres : C'est Chizac qui a tué ! Alors, il tuait de nouveau, il fermait sur un innocent les portes d'une prison ; il achetait des baillis, des conseillers, des ducs et des ministres. Et la puissance de l'argent ainsi prodigué est si grande que Chizac, malgré sa démence, qui criait en quelque sorte sur les toits : Je suis le coupable ! aurait vécu vingt ans dans l'impunité, dans l'opulence et dans la gloire, si Dieu n'avait pas placé sur son chemin un tout petit caillou, moins que cela, un

pauvre diable, l'inspecteur Bertrand, qui joue du cœur humain comme d'autres soufflent dans une flûte, et qui sait l'endroit précis où la conscience d'un homme peut être écrasée comme une mouche, rien qu'en y posant le doigt.

— Un homme de votre sorte, pensa tout haut Fortune, qui ferait son métier loyalement, serait plus utile et plus respectable aussi qu'un soldat, qu'un juge ou qu'un prêtre!

Bertrand s'arrêta court et le regarda en face. Une parole vint à sa lèvre, mais il ne la prononça point et se mit à ricaner amèrement.

— Le monde est un vieux fou, murmura-t-il après un silence; il regarde la robe et non pas l'homme. C'est une habitude qui dure depuis six mille ans, et il faut que mes enfants aient des rentes pour être prêtres, juges ou soldats.

Il se remit à marcher en continuant :

— J'ai de l'honneur à ma manière. Si j'avais cru qu'on pût attaquer Chizac devant le baillage ou devant le parlement, j'aurais été droit mon chemin; mais il a dépensé je ne sais combien de millions depuis trois jours, et la caisse de la compagnie des Indes ne suffirait pas à remplir toutes les promesses qu'il a faites. Quand une forteresse est à l'abri du canon, il faut creuser une mine, et la ruse est permise à celui qui se voit seul contre tous.

— Ami Fortune, interrompit-il en ralentissant le pas, ne marchons pas si vite; nous voici déjà aux piliers des halles, et j'en ai encore pour cinq minutes. Je ne suis pas cruel; cet homme-là me fait pitié, car sa fin est hor-

rible. Mais vous parliez de devoir accompli : la main sur ma conscience, je fais comme le mercenaire en campagne, je prends mon butin où je le trouve ; mais cela ne m'empêche pas de me battre bravement.

— Cette nuit, reprit-il en baissant la voix, quand j'ai pénétré pour la troisième fois, à mes risques et périls, dans la maison de Chizac, j'avais, bien entendu, un déguisement. Malgré l'heure avancée, il y avait autant de monde qu'à une réception du Palais-Royal, les salons étaient pleins, l'antichambre regorgeait.

Chizac était étendu sur son lit de parade, entouré de médecins, de magistrats et de grands seigneurs. J'ai reconnu M. Law dans sa ruelle, et au moment où j'y entrais, l'abbé Dubois causait tout bas à son chevet.

Il ne fallait pas le regarder deux fois pour voir sur son visage les signes d'une mort prochaine, et cependant les médecins disaient qu'il subissait une crise favorable et que, dans une semaine, il se porterait comme un charme. Financiers et seigneurs applaudissaient à cet oracle de la science, et les dames, car il y avait des dames, penchaient au-dessus de cette agonie la gaieté provocante de leurs sourires.

Chizac restait immobile et morne. Il semblait ne rien voir et ne rien entendre. Son tic agitait faiblement les muscles amollis de sa figure et ses lèvres remuaient avec lenteur.

Quand le silence se faisait, on l'entendait murmurer :

— Il faut juger l'assassin... et le pendre ! je paierai ! je paierai ! je paierai !

Il y avait des conseillers qui disaient tout haut :

— Comment une pareille terreur a-t-elle pu entrer dans l'âme de ce juste?

Et tout bas :

— Chacune de ses paroles le trahit. Si on ne lui met un baillon, il se dénoncera lui-même!

L'abbé Dubois s'éloigna causant avec M. Law, et j'entendis cette phrase :

— Il est bien bas. Aurons-nous le temps de lui faire rendre gorge?

Les dames causaient aussi en se dirigeant vers la porte.

— S'il pouvait seulement emporter, bavardaient-elles, ce qu'il faut pour graisser la patte du portier du paradis?...

Et les médecins sortaient un à un. Interrogés par les valets dans l'antichambre, ils répondaient :

— C'est un cadavre; préparez la bière.

Les salons se vidèrent, et je dois dire que plus d'un visiteur, homme ou femme, emporta quelque objet : un meuble précieux, un bijou, la moindre des choses, sans doute pour garder un souvenir de ce bon M. Chizac.

Ce fut comme le signal du pillage : une demi-heure après, la maison était pleine de bruit, parce que les valets déménageaient tout ce qui était à leur convenance.

Le malade demanda une goutte d'eau. Il n'y avait plus personne dans sa chambre, sinon un dernier médecin, qui eut la charité de lui présenter un breuvage.

Mais, pendant que la main tremblante du riche por-

tait la goutte d'eau à ses lèvres, le médecin jeta sa perruque et entr'ouvrit son manteau.

C'était moi, le médecin.

Cette fois, ce fut Fortune lui-même qui cessa de mâcher.

— C'était moi ! répéta Bertrand. Chizac avait essayé de me tuer deux fois : j'avais droit de me défendre.

Chizac laissa tomber son verre et trouva la force de se dresser sur sur son séant.

— Êtes-vous donc vraiment un fantôme ! balbutia-t-il.

Je répondis :

— Non, je suis un homme vivant.

— Par où vous êtes-vous échappé de votre prison?

— Par la chambre où vous avez poignardé Guillaume Badin.

Sa bouche s'ouvrit toute grande, comme s'il eût voulu crier, mais aucun son ne sortit.

En même temps, son tic s'arrêta tout à fait, et je n'ai jamais rien vu de plus terrible que l'immobilité de ce visage.

Il n'était pas mort, cependant, car il dit en laissant aller sa tête sur l'oreiller.

— Je paierai ! je paierai !...

Quand l'inspecteur Bertrand et Fortune arrivèrent dans la rue des Cinq-Diamants, il y avait deux ou trois douzaines de curieux rassemblés devant la porte de Chizac-le-Riche.

On disait dans ce groupe que la maison avait été pillée, cette nuit même, par les propres valets de Chizac. On attendait, du reste, des nouvelles plus cer

taïnes, car le bailli suppléant Loiseau, son greffier Thiron et le commissaire Touchenot, suivis de quelques suppôts de justice, venaient de monter dans les appartements.

On livra passage à l'inspecteur, non sans lui adresser de nombreuses questions; mais il franchit le seuil, toujours suivi de Fortune.

L'escalier était jonché de débris; le logis lui-même présentait une scène de dévastation. Les ravageurs n'avaient laissé que les murailles.

En passant devant l'ancien cabinet où Chizac traitait ses affaires, Bertrand et Fortune entendirent le son de plusieurs voix. Ils s'arrêtèrent. C'était le bailli suppléant Loiseau qui parlait.

— Ne perdons pas de temps, s'il vous plaît, disait-il, c'est l'heure de mon dîner, et rien ne me déplaît comme de manger ma soupe froide. Il y a évidence. Le malheureux Chizac s'est soustrait par la fuite à l'action de la loi, et souvenez-vous que, dès le début de l'enquête, j'avais pris sur moi d'affirmer l'innocence de ce jeune homme qu'on avait trouvé endormi dans le lit de Guillaume Badin. Je n'ai plus guère présents à la mémoire les termes de mon raisonnement, mais je me souviens qu'il s'agissait d'une auberge...

Fortune et l'inspecteur passèrent.

Dans la chambre à coucher, le lit était vide. A quelque distance du lit, une des tuiles du carreau avait été enlevée, et laissait voir un trou, vide également.

— C'est ici que Faraud avait aboyé, murmura Bertrand; c'est ici que le riche avait caché la dépouille du pauvre Guillaume, la nuit du meurtre.

Ils passèrent encore. Plusieurs chambres désertes et complétement dévastées les conduisirent à un dernier appartement où se trouvait une porte murée, dont la maçonnerie, récemment défaite, avait un trou à peine capable de donner issue à un homme.

Bertrand s'engagea le premier dans ce trou et Fortune le suivit.

— J'ai manqué laisser mes os ici, murmura l'inspecteur. C'est la prison où l'on m'avait enfermé avec ma femme.

La trappe était soulevée. Ils descendirent l'escalier et parvinrent, après différents détours, dans l'ancien cellier de Guillaume Badin.

Sur le grabat de ce dernier, une masse informe était étendue.

La cave s'éclairait seulement par la lueur qui venait de la rue par dessous la porte.

Sur le billot était une chandelle éteinte. Bertrand battit le briquet et la ralluma.

La masse étendue sur le grabat était Chizac-le-Riche, qui tenait dans sa main gauche le mouchoir contenant l'héritage de Guillaume Badin, et dans sa main droite un tout petit poignard dont la lame ressemblait à celle d'une épée.

Le corps de Chizac gardait la chaleur de la vie, quoiqu'il eût rendu le dernier soupir. Il portait au côté gauche de la poitrine une blessure mince, toute pareille à celle de Guillaume, et qui n'avait pas rendu de sang.

Il avait bien travaillé avant de céder ainsi à quelque accès de terreur ; il avait rassemblé ses trésors, pré-

rant la bataille ou la fuite, car, autour de lui, de véritables monceaux de papier-argent s'accumulaient.

L'inspecteur Bertrand se jeta à corps perdu sur ce trésor en criant :

— Les petits rouleront carrosse !

Fortune ferma les yeux de Chizac sans mot dire.

Et comme Bertrand affolé le pressait de partager la curée, il répondit en mettant la main sur le mouchoir de Guillaume :

— Voici qui appartient à Thérèse, je le prends pour le lui rendre. Il n'y a rien ici pour notre ami Courtenay et notre chère Aldée. Quant à moi, je ne suis pas un Caton, et je crois bien que j'ai pu prendre çà et là quelques bribes du bien d'autrui dans mes campagnes ; mais c'était en pays ennemi, et je n'avais pas encore le cœur plein de Muguette. Elle est là, ma petite Muguette ; je la vois entre moi et ces paperasses ; je l'entends aussi ; elle me dit : Je n'en veux pas. Donc, ami Bertrand, grand bien vous fasse, et au revoir. J'apporterai dans mon ménage bon pied, bon œil et bonne humeur.

— Et autre chose encore, interrompit-il en foulant les millions pour gagner la porte. La mule du Pape ! j'allais oublier mon étoile !

Post-scriptum. — Il y eut trois noces et demie, car La Vistole reprit sa femme, qui lui mangea son million.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Où Fortune rencontre le cadavre de maître Bertrand l'inspecteur 1
II. — Où Fortune entame sa plus triste aventure. . 12
III. — Où Fortune déguisé en noyé se présente chez une belle dame 24
IV. — Où Fortune a peur d'être aimé 36
V. — Où Fortune entrevoit le fantôme de maître Bertrand l'inspecteur 48
VI. — Où Fortune cause avec son assassin. 60
VII. — Où Fortune apprend un très-important secret. 72
VIII. — Où Fortune noue des relations avec Mme La Pistole 83
IX. — Où Fortune conçoit la première idée de son plan. 95
X. — Où Fortune attend la veuve en jouant avec les orphelins 106
XI. — Où Fortune soupe avec feu l'inspecteur Bertrand. 118
XII. — Où Fortune et maître Bertrand tiennent conseil. 129
XIII. — Où Fortune prend le parti de se jeter à l'eau. 140

XIV. — Où Fortune trouve à qui parler dans la rivière 150
XV. — Où Fortune amène noble compagnie chez Thérèse Badin 162
XVI. — Où Fortune a de l'orgueil en comparant son cœur à ceux de ses amis. 171
XVII. — Où Fortune prend un prince à son service. . 183
XVIII. — Où Fortune engage une forte servante du nom de Marton 197
XIX. — Où Fortune soutient avec talent une thèse généalogique 208
XX. — Où Fortune suit Chizac à la trace de ses forfaits 219
XXI. — Où Fortune a l'honneur de contempler un illustre sous-séducteur 231
XXII. — Où Fortune demande un miracle à Zerline. . 242
XXIII. — Où Fortune et Richelieu partagent en frères. 253
XXIV. — Où Fortune fait passer M. de Richelieu pour un ivrogne 265
XXV. — Où Fortune prend le frais dans la forêt de Bretagne 276
XXVI. — Où Fortune repousse les avances de l'impératrice d'Occident. 287
XXVII. — Où Fortune assiste encore à une fête 299
XXVIII. — Où Fortune agit avec magnanimité 310
XXIX. — Où Fortune n'a plus qu'à suivre son plan . . 321
XXX. — Où Fortune à le plaisir de voir la réussite de son plan. 333
XXXI. — Où Fortune marche sur des millions 343

Saint-Amand (Cher). — Imp. de DESTENAY.

00101499

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016